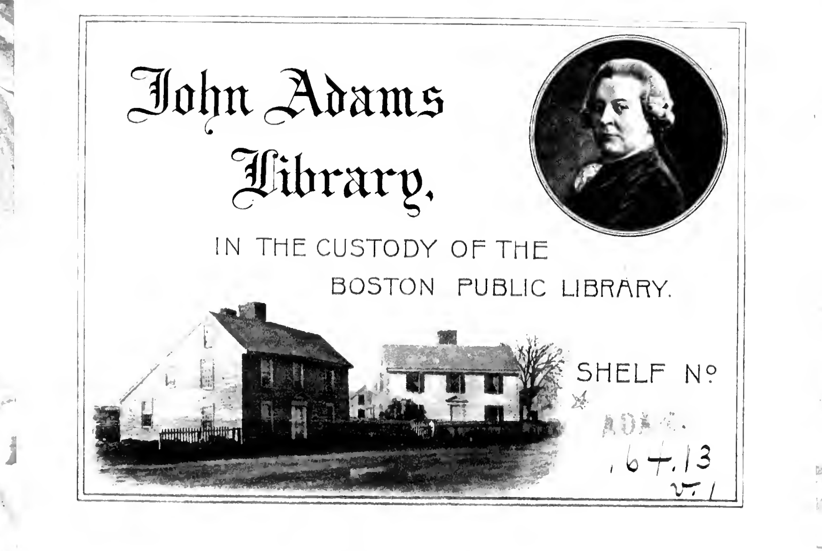








Paris Janv.^y 1785.

10

ŒUVRES
DE
LE GRAND,
COMÉDIEN DU ROI.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

LA Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

La Veuve BARROIS, Quai des Auguſtins.

BAUCHE, Quai des Auguſtins.

AUMONT, Quai des Quatre-Nations.

HOCHEREAU, Quai de Conti.

DE LALAIN, rue & près la Comédie Françoiſe.

BAILLY, Quai des Auguſtins.

ŒUVRES
DE
LE GRAND,
COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ANECDOTES

SUR LA VIE DE LE GRAND,

COMÉDIEN DU ROI.

MARC-ANTOINE LE GRAND étoit fils d'un Chirurgien-Major des Invalides, qui étoit aussi Maître en Chirurgie de Paris. Il naquit en cette ville le même jour que Moliere mourut. (17 Février 1673.) Étant entré chez les Comédiens, il débuta, pour la premiere fois, le 13 Mars 1694; pour la seconde, le 21 Mars 1702, & fut reçu dans la Troupe le 18 Octobre de la même année.

Il avoit la voix belle & sonore, mais la taille petite, peu majestueuse, & une figure à laquelle on avoit eu de la peine à s'accoutumer lors de son début, & dans les premiers tems. On rapporte même à ce sujet, qu'un jour il avoit joué un grand rôle tragique où il avoit été mal reçu; il harangua le Public à l'annonce, & finit par dire: *Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer.* Comme c'étoit le Grand Dauphin qui l'avoit fait revenir de Pologne, où il étoit, ce Prince le protégea & le fit recevoir. Voici six vers qu'il lui adressa:

Ma taille, par malheur, n'est ni haute ni belle,
Mes rivaux sont ravis qu'on me la trouve telle;
Mais, grand Prince, après tout, ce n'est pas là le fait:
Recevoir le meilleur est, dit-on, votre envie;
Et je ne serois pas parti de Warsovie,
Si vous aviez parlé de prendre le mieux fait.

Le Grand étoit homme d'eſprit, plaiſant, & entendant bien le Théâtre, ſur-tout pour les Acteurs qui n'étoient pas trop élevés. Au défaut d'autres, il repréſentoit les Rois, & dans le comique il jouoit les rôles de Payſan & ceux à manteau : il étoit très-utile à ſa Troupe, non-ſeulement par la diverſité des perſonnages qu'il repréſentoit, mais encore par les nouveautés qu'il lui fourniſſoit ; ce qui s'étendit même aux autres Théâtres de Paris & de Province, pour leſquels il travailla auſſi. Il mourut le 7 Janvier 1728, dans la cinquante-ſixieme année de ſon âge, après avoir reçu les Sacremens de l'Égliſe.

Le Grand avoit un fils qui fut reçu dans la Troupe le 15 Février 1720, & il quitta le Théâtre en 1758. Dans ce long eſpace de tems il s'acquitta, avec beaucoup de ſuccès, des rôles à récit dans le tragique, & de pluſieurs rôles dans le comique. Il eſt mort, en 1768, à Vaugirard où il s'étoit retiré.

Les Œuvres de Le Grand ont été imprimées pluſieurs fois, tant en France que dans les pays étrangers, mais toujours aſſez mal ; de maniere que le Public s'eſt apperçu de quantité de fautes typographiques ; même de vers omis, de Scenes coupées, *&c.* Le Lecteur judicieux & connoiſſeur verra aiſément que cette édition a été faite avec ſoin ; qu'on n'a rien épargné, ni pour le caractere, ni pour le papier. L'Éditeur (*M. De la Porte, Secretaire de la Comédie Françoiſe*) ne s'eſt pas tenu aux anciennes éditions, il a conſulté les manuſcrits dépoſés à la Comédie ; il a, ſans rien ſupprimer de l'Auteur, diſtribué l'ordre des Scenes conformément à l'action théâtrale. Enfin on eſpere que le Public ſera ſatisfait de cette nouvelle édition.

TABLE GÉNÉRALE

Des Pieces contenues dans cette Édition.

On y a joint le jugement des connoisseurs, & quelques Anecdotes intéressantes.

TOME PREMIER.

Un Lutin amoureux qui fit en ce tems du bruit à Paris, fournit l'idée de cette petite Piece qui est très-comique & très divertissante.

On y contrefaisoit le nommé *le Rat*, montreur de curiosités à la Foire, qui s'en vengea à sa maniere en parlant des plus célebres Actrices de ce tems-là, à l'occasion de ses tableaux changeans.

Cette Piece eut beaucoup de succès.

Cette Piece est dans le goût de la Farce, mais cependant très-ingénieusement imaginée & fort divertissante. Le Prologue représentoit le *Parnasse*,

Thalie, la *Muse Triviale; Géniot, la Fariniere* & *Plaisantinet*, tous les trois Poëtes, en faisoient le Dialogue : les Fleurs personnifiées y chantoient des airs fort goûtés, dont la musique étoit de *Quinault.*

TOME II.

Elle se revoit souvent & avec plaisir. On raconte que, comme elle est fort courte, & qu'elle fut d'abord imprimée sous le nom du Sieur *Alain*, M. *de la Motte*, qui trouva *Alain* dans les Foyers, lui dit : *Monsieur Alain, vous n'avez pas assez allongé la courroie :* allusion à la profession de Sellier qu'exerçoit *Alain.*

Elle a eu toujours du succès : elle est fort réjouissante, & se donne souvent au Public. C'est une peinture de Paysans enrichis, qui fait voir que la fortune ne corrige pas les défauts de l'éducation.

C'est une de ces Pieces qu'on doit regarder comme un Vaudeville sur un événement nouveau & singulier. Elle avoit été composée avant la prise de Cartouche, sous ce titre *les Voleurs* ou l'*Homme imprenable*; mais elle ne fut pas jouée alors : celle-ci eut treize représentations, dont la derniere se fit le 11 Novembre; Cartouche fut exécuté le 20 suivant.

Il eut assez de succès & a été remis quelquefois depuis.

Cette Piece eu 22 représentations de suite, & on la joue très-souvent.

TOME III.

Elle a eu seize représentations de suite.

Cette Piece renferme quatre petites Comédies : la NUIT, *pag. 77.* l'AUDIENCE, *pag. 105.* les PANIERS, *pag. 121.* & le RENDEZ-VOUS NOCTURNE, *pag. 181.*

On a donné au Théâtre Italien, avec peu de changemens, les *Brouilleries* ou le *Rendez-vous Nocturne*, le 30 Juin 1753.

Le caractere du Philanthrope y est mêlé de ceux

TOME IV.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les *Théâtres de Le Grand, Hauteroche, Romagnesi & Pesselier*, & je crois qu'on peut en permettre la réimpression. A Paris, le 6 Octobre 1761. MARIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amée la veuve DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire réimprimer & donner au Public les *Théâtres de Le Grand, d'Hauteroche, de Romagnesi, & de Pesselier*, s'il Nous plaisoit lui accorder des Lettres de renouvellement de Privilége pour ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de

le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de celui qui aura droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages, & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres; que l'Impétrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit tenue pour duement signifiée & foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le quatrieme jour du mois de Novembre, l'an de grace 1767. & de notre regne le cinquante-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, N°. 964. fol. 322. conformément aux Reglemens de 1723. A Paris ce 25 Novembre 1767.

GANEAU, Syndic.

LA
RUE MERCIERE,
OU
LES MARIS DUPÉS,
COMÉDIE

Représentée à Lyon en 1694.

PRÉFACE.

JE n'aurois jamais ſongé à faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait celles de la *Répétition de Théſée* & de *la Fille Précepteur*, que notre Troupe a repréſentées ci-devant, ſi le titre ſpécieux de *la Rue Merciere*, n'eût donné envie à chacun d'en avoir la copie. Pluſieurs perſonnes ſe ſont gendarmées à ſes premieres repréſentations, s'imaginant qu'on avoit voulu les jouer publiquement; cependant, en la compoſant, je n'ai point eu deſſein d'y peindre perſonne. Mais comme les aventures que j'y ai miſes ſont fort communes dans le monde, il étoit preſque impoſſible qu'elles n'euſſent quelque rapport avec quelques-unes arrivées en cette Ville. Certaines perſonnes l'ont voulu critiquer, mais elles auroient perdu leur tems; car je ſuis perſuadé qu'elle n'en vaut pas la peine.

ACTEURS.

M. HARPIN, *Marchand de dentelle.*

M. CORNARDET, *Marchand de rubans.*

LISIMON, *Amant d'Isabelle.*

LE MARQUIS, *Gascon.*

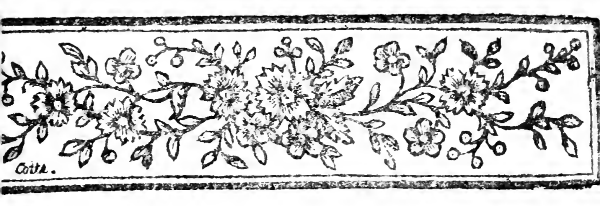
ELIANTE, *Femme de M. Harpin.*

ANGÉLIQUE, *Femme de M. Cornardet.*

ISABELLE, *Fille de M. Harpin.*

LISETTE, *Suivante d'Isabelle.*

La Scene est à Lyon, dans la rue Merciere.



LA

RUE MERCIERE,

OU

LES MARIS DUPÉS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

M. HARPIN, M. CORNARDET.

M. HARPIN.

Si nous ſommes cocus, nous en voyons bien d'autres;
Leurs femmes ne ſont pas meilleures que les nôtres.

M. CORNARDET.

Ah ! pour la vôtre, bon ; mais j'engage ma foi,
Que la mienne jamais n'aima d'autre que moi.

M. HARPIN.

Quoi ! parce qu'elle eſt douce & paroît indolente,
Croyez-vous qu'en intrigue elle ſoit ignorante?
Et que ſes yeux baiſſés, qu'elle affecte mourans,
Des dangers de l'hymen vous ſoient de ſûrs garans?
Non,non,dans ce quartier les femmes,cher compere,
Auſſi bien qu'autre part, ne ſe défendent guere.
Quand au quart des maris on garderoit la foi,
Nous ne ſerions compris dans ce quart,vous, ni moi.

M. CORNARDET.

Vous m'avouerez auſſi que quand on eſt Marchande...

M. HARPIN.

On ne doit vendre rien que ce qu'il faut qu'on vende;
Mais ce n'eſt plus la mode ; & le mari ſouvent
De ſon honneur vendu va recevoir l'argent.

M. CORNARDET.

L'hyver les Officiers s'en viennent chez nous fondre,
Il faut les écouter.

M. HARPIN.

Oui, mais ne rien répondre :
Qui répond paye. Enfin, je n'ai que trop vécu,
Pour ſavoir comme on fait à Lyon un cocu.

M. CORNARDET.

Quoi que vous me diſiez, je crois ma femme ſage ;
Et la grande pudeur qu'on voit ſur ſon viſage,
De rien appréhender m'ôte tout le ſujet.
Mais vous, Monſieur Harpin....

M. HARPIN.

Hé! Monſieur Cornardet,
Sachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui diſent de bons mots, qui ſont toujours riantes,
Qui, ſans aucun ſcrupule, & ſans s'effaroucher,
Écoutent l'équivoque, &, loin de s'en fâcher,
Y répondent ſouvent, & même avec fineſſe,
Que celles qu'un ſeul mot, un regard, un rien bleſſe;
Qui d'un conte plaiſant faiſant d'abord fracas,
Veulent trouver du mal où l'on n'en penſe pas.

M. CORNARDET.

Qu'entendez-vous par-là?

M. HARPIN.

J'entends que ces dernieres,
Se laiſſent plutôt prendre encor que les premieres;
Que, votre femme étant de ce nombre, je croi
Que vous êtes encor plutôt cocu que moi.

M. CORNARDET.

Et moi, je vous ſoutiens....

M. HARPIN.

Mon Dieu! point de colere;
Il faut tout doucement éclaircir ce myſtere,
Et ne pas faire enfin, comme, ces ans paſſés,
Fit un de nos voiſins, que bien vous connoiſſez,
Qui, malgré qu'on en eût, voulut, par ſon caprice,
Être avéré cocu par Arrêt de Juſtice;
Et même, dans Lyon, de l'un à l'autre bout,
Voulut qu'on publiât ſon déshonneur par-tout;

Il en fut pour ses frais. Mais laissons la satyre;
Tout le monde en sait plus que je n'en pourrois dire;
Venons à notre fait. Ces diables d'Officiers
A faire des cocus sont toujours des premiers:
Votre femme sur-tout en paroît entêtée,
Et la mienne, je crois, n'en est pas moins tentée.

M. CORNARDET.

Quel est votre dessein?

M. HARPIN

D'aller chez les Frippiers
Louer, dès-à-présent, des habits d'Officiers.
Nous aurons tous les deux, & je me l'imagine,
Avec de tels habits, assez mauvaise mine;
Mais qu'y faire? Il faudra réparer par argent
Le mauvais air. Allons, sans perdre un seul moment,
Et revenons chez nous avec cet équipage.
Quitte pour différer d'un jour notre voyage.

M. CORNARDET.

Allons, compere, allons; &, feignant de partir,
De notre honneur douteux venons nous éclaircir.



SCENE II.

ÉLIANTE, ANGÉLIQUE.

ÉLIANTE.

Nos maris ſont partis, nous n'avons plus à craindre;
Il ne faut déſormais nullement nous contraindre.
Nous avons trop langui pendant leur long ſéjour;
Il faut nous divertir juſques à leur retour.

ANGÉLIQUE.

Avons-nous bien du tems ?

ÉLIANTE.

Nous avons la ſemaine.

ANGÉLIQUE.

Que tu vas réjouir par-là ton Capitaine !

ÉLIANTE.

Et toi, ton Avocat !

ANGÉLIQUE.

Bon ! je ne le vois plus,
J'aime la nouveauté.

ÉLIANTE.

Quoi ! les nouveaux venus....

ANGÉLIQUE.

Succédent aux anciens.

ÉLIANTE.

Le joli caractere !
Je ſuis bien plus conſtante, & ſuis bien moins légere.

Hors cinq ou ſix Amans, que je veux m'arrêter,
J'ai fait vœu déſormais de n'en plus écouter.

ANGÉLIQUE.

Tu te contrains beaucoup ; & c'eſt bien peu de choſe
Que cinq ou ſix Amans.

ÉLIANTE.

C'eſt de peur qu'on ne cauſe.
Quoique nous ne penſions, l'une ni l'autre, à mal,
Ton époux eſt jaloux, & le mien eſt brutal.
Il apprit l'autre jour que, malgré ſa défenſe,
J'étois avec Liſandre ; il vint en diligence ;
Dedans le charbonnier nous fûmes nous cacher,
Il nous trouva : d'abord il penſa ſe fâcher.

ANGÉLIQUE.

Bon ! tout cela n'eſt rien ; le mien me déſeſpere ;
Un rien preſque ſuffit pour le mettre en colere ;
Juſques-là, l'autre jour, qu'il faiſoit le jaloux,
A cauſe que j'avois découché de chez nous.
J'étois au bal, lui dis-je.

ÉLIANTE.

Hé fi ! c'eſt une honte.
Eſt-ce qu'à nos maris nous devons rendre compte ?
Eſt-ce à préſent la mode, au moins en ce pays ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! çà, pour un moment, laiſſons-là nos maris.
Auſſi-bien j'apperçois venir quelque pratique ;
C'eſt un de tes Amans, rentrons dans ta boutique.

SCENE III.

LE MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

Est-ce-là ce quartier dont on fait tant de bruit?
Où tous les Officiers....

LISIMON.

Vous êtes mal instruit.
Sachez que cette rue*, en bute à la satyre
Par le nombre de gens que son commerce attire,
N'est pas assurément telle que vous pensez ;
Je crois depuis deux ans m'en être instruit assez.
Apprenez qu'on y garde autant de retenue,
Qu'on y vit aussi bien que dans toute autre rue.

LE MARQUIS.

De mes amis pourtant m'en ont fait un rapport.....

LISIMON.

Et qui ? Des fanfarons, qui, faisant leur effort
Auprès d'une Marchande, & la trouvant rebelle,
Vont par-tout se vanter d'avoir triomphé d'elle.
Encore un coup, Marquis, on s'est moqué de toi.

LE MARQUIS.

Je veux le croire ainsi ; mais on m'a dit à moi,

Que Marchande de drap, Gantiere, Rubaniere;
Marchande de dentelle, & Guimpiere & Lingere,
Souvent il s'en trouvoit de ces Marchandes-là,
Qui, quand on les pressoit.... Enfin, *& cætera.*

LISIMON.

Je ne comprends donc pas comment cela doit être.
Je puis, à dire vrai, ne m'y pas bien connoître;
Mais je puis bien ici, Marquis, le déclarer,
Qu'après avoir été deux ans à soupirer
Près de cette Marchande, encor que je lui plaise....

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes discret; j'en suis parbleu bien aise.
Cette Marchande donc ne vous a pas voulu....

LISIMON.

Il est si vrai, qu'enfin je me suis résolu
A l'épouser.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu me la donnes belle;
Tu veux donc devenir un Marchand de dentelle?

LISIMON.

Pourquoi non? J'en connois, même dans ce quartier,
Qui, s'ils ne s'étoient point mêlés d'autre métier,
N'en auroient que mieux fait.

LE MARQUIS.

Je sais qui tu veux dire.
Mais tu me viens conter qu'à Lyon on soupire
Des deux ans, sans rien faire & sans avancer rien.

LISIMON.

Voilà quel est mon sort; juge à présent du tien.

LE MARQUIS.

Selon toi, dans Lyon toute fille eſt pucelle?

LISIMON.

La peſte! que nenni : je ſais qu'il en eſt telle,
Et ſans ſortir d'ici, qui me démentiroit.

LE MARQUIS.

A parler autrement chacun te railleroit.
Mais raiſonnons un peu ſur ton beau mariage.
Tu me diſois tantôt que celle qui t'engage,
Avoit un mari, qui....

LISIMON.

Tu ne me comprends pas.
Celle en qui j'ai trouvé tant de charmans appas
A, pour notre malheur, certaine belle-mere
Coquette, & qui d'abord fulmine de colere,
Auſſi-tôt qu'à ſa fille elle voit quelque Amant;
De ſorte que, pour voir la fille librement,
Il faut aimer la mere, ou tout au moins le feindre;
Et c'eſt à quoi deux ans il m'a fallu contraindre.

LE MARQUIS.

La belle-mere a-t-elle encor quelque agrément?
Eſt-elle jeune?

LISIMON.

Ouï.

LE MARQUIS.

Belle?

LISIMON.

Paſſablement.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'eſprit?

LISIMON.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

C'eſt mon affaire.

LISIMON.

Comment?

LE MARQUIS.

C'eſt que je veux devenir ton beau-pere.

LISIMON.

Il n'en eſt pas beſoin. Si tu veux en conter,
Celle qui vient à nous pourra te contenter:
C'eſt ſa voiſine. Adieu, j'apperçois Iſabelle.

LE MARQUIS.

Je vais tout doucement m'inſinuer près d'elle.

LISIMON.

Il faudra l'aborder avec un compliment.

LE MARQUIS.

Je ferai connoiſſance aſſez adroitement.



SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE vous aime, ma chere, ou le Diable m'emporte ;
Et je n'ai ressenti jamais d'ardeur si forte.
Je ne puis résister à vos divins appas.

ANGÉLIQUE.

Ce discours me surprend, ne vous connoissant pas ;
Mais comme votre abord marque un homme sincere,
Tout ce que vous direz ne me pourra déplaire.

LE MARQUIS.

On dit que vous avez un brutal de mari,
Qui, quand on vient chez vous, fait le charivari.

ANGÉLIQUE.

Il est à la campagne.

LE MARQUIS.

Hé bien ! qu'il y demeure.

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il y sera long-tems.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Quand il est à Lyon, vraiment je n'ose pas,
Sans sa permission, faire le moindre pas.

Je ne vais nulle part qu'il ne ſoit à ma ſuite ;
Mais quand il eſt abſent, auſſi-tôt j'en profite.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi, dites-moi, vous marier ſi mal ?

ANGÉLIQUE.

Je vis bien, l'épouſant, que c'étoit un brutal ;
Mais, comme mes parens vantoient fort ſes richeſſes,
Quoique je ne ſentiſſe au fond nulles tendreſſes,
Qu'il parût mal bâti, ridicule à mes yeux,
Je dis : prenons toujours, c'eſt en attendant mieux.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISIMON, ANGÉLIQUE, ÉLIANTE, ISABELLE, LISETTE. (*Angélique, Éliante & Liſette cauſent à part.*)

LISIMON.

Hé quoi donc ! vous avez déja fait connoiſſance ?

LE MARQUIS.

C'eſt bien moi, qui jamais trouve de réſiſtance !
De cent, c'eſt celle en qui j'en ai trouvé le plus.
Je ne m'arrête point aux diſcours ſuperflus.

LISETTE.

Vos maris vont venir, croyez que j'en ſuis ſûre ;
Et leur déguiſement cache quelqu'aventure.

ÉLIANTE.

Quel deſſein auroient-ils ? Je voudrois le ſavoir.

ANGÉLIQUE.

Moi, je m'en doute aſſez ; ils veulent venir voir
Comme ils ſeront reçus dedans cet équipage.

ÉLIANTE.

Ah ! ſi c'étoit cela, pour leur donner ombrage,
J'imagine un moyen qui nous réuſſiroit.

LISIMON.

Quel moyen, s'il vous plaît ?

ÉLIANTE.

Hé ! mais.... c'eſt qu'il faudroit
Nous envoyer chercher vos habits tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

La choſe eſt fort facile, ici près je demeure ;
Vous les allez avoir dans ce même moment.



SCENE VI.

LISIMON, ANGÉLIQUE, ÉLIANTE, ISABELLE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

LE Carnaval permet un tel déguiſement ;
Et c'eſt ce qui pourra, s'ils découvrent la ruſe,
Nous ſervir auprès d'eux d'une valable excuſe.

ÉLIANTE.

Montons donc promptement, pour nous déshabiller.
Toi, Liſette, ſur-tout garde de babiller.

SCENE VII.

LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

JE reſpire à la fin, ma charmante Iſabelle ;
Jamais occaſion ne fut pour nous ſi belle.
Enfin c'eſt en ce jour qu'il me faut éclater ;
Mon amour plus long-tems n'y ſauroit réſiſter.
Il faut qu'un nœud charmant pour jamais nous enchaîne.
Hélas ! ſi vous ſaviez quelle cruelle peine !......

Voir d'un côté l'objet qui nous a ſu charmer,
N'oſer ouvertement lui parler ni l'aimer ;
Et, d'un autre côté, voir une Belle-mere
Par ſes contorſions s'efforcer de nous plaire ;
Qui, malgré nous, nous tire un aveu plein de fard,
Où le cœur, ni l'amour, n'eurent jamais de part ;
Enfin qui nous fatigue à force de careſſes,
Et nous veut, malgré nous, arracher nos tendreſſes ;
Voilà, belle Iſabelle, en quel affreux tourment
Languit depuis long-tems un malheureux Amant.

ISABELLE.

Croyez-vous, Liſimon, être le ſeul à plaindre?
Ne dois-je pas auſſi comme vous me contraindre ?
Ma mere eſt ma rivale, elle reçoit vos vœux,
Je ne puis faire un pas ſans vous trouver tous deux ;
J'entends tous vos diſcours, je vois votre tendreſſe ;
Même le plus ſouvent j'en ſens quelque triſteſſe ;
Mais, pour m'en conſoler, je me flatte & je croi
Que tous ces doux propos ne s'adreſſent qu'à moi.

LISIMON.

Ah! vous le pouvez croire; &, parmi ces contraintes,
Je ſens à tout moment de mortelles atteintes.

LISETTE.

Briſons-là, s'il vous plaît: finiſſons vos regrets ;
Vous ſerez aujourd'hui tous les deux ſatisfaits.
Eſt-ce que vous doutez que Monſieur votre pere,
Irrité du projet de votre belle-mere,
Contre elle tout d'abord ne ſe mette en courroux ?
Comme depuis deux ans Monſieur l'en rend jaloux,

Pour ne lui plus laiſſer aucun ſujet d'ombrage,
Il lui demandera ſa fille en mariage.

ISABELLE.

Liſette va bien vîte.

LISETTE.

Et vous bien lentement.
Si jamais je ſuis grande, & que j'aye un amant,
Vous imaginez-vous, pour peu qu'il ſoit fidele,
Qu'il ait bien long-tems lieu de m'appeller cruelle?
Ah! que non. De l'humeur dont déja je me ſens,
Il ne languira pas avec moi bien long-tems.
Je ſais ſur ce ſujet de certaines paroles,
Où l'on a fait un air; elles ſont aſſez drôles;
Et, ſi vous voulez bien un moment m'écouter,
Pour vous déſennuyer je vais vous les chanter.

CHANSON.

Un jour, dans les tranſports d'une vive tendreſſe,
Un Amant dit à ſa Maîtreſſe:
Pourquoi m'avez-vous fait ſi long-tems demander
Ce que vous vouliez m'accorder?
Elle lui répondit: J'ai feint de m'en défendre;
Mais je ne ſerai plus ſi ſotte à l'avenir.
On refuſe ſouvent de prendre,
Ce qu'on voudroit déjà tenir.

ISABELLE.

Liſette, laiſſons là toutes ces bagatelles.
Voici notre Marquis.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LE MARQUIS, *faisant apporter deux habits.*

HÉ bien, où sont ces Belles ?
Elles auront de quoi s'habiller comme il faut.

ISABELLE.

Pour leur aider, Lisette, il faut monter là-haut.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

NOus autres, demeurons ; & , si tu veux bien rire,
Nous attendrons ici ces masques de Satyre.

LISIMON.

Les voici, parle bas.

LE MARQUIS.

Il faut les accoster,
Il n'est pas encor tems de les laisser monter.

SCENE X.

LE MARQUIS, LISIMON; M. HARPIN & M. CORNARDET, *tous deux ridiculement travestis en habits d'Officier.*

LE MARQUIS, *après les avoir salués.*

APparemment, Messieurs, vous êtes au service?

M. CORNARDET

Oui, Monsieur, nous servons....

LE MARQUIS.

Où donc? dans la Milice?

M. HARPIN.

Oui, je suis Colonel, & Monsieur Lieutenant.

LE MARQUIS, *ôtant son Chapeau.*

Colonel! ah! Monsieur, & de quel Régiment?

M. HARPIN.

Hé!... de mon Régiment?

LISIMON.

Cela s'en-va sans dire.

LE MARQUIS, *à Lisimon bas.*

Déja cet entretien me fait pâmer de rire.

M. HARPIN, *bas à M. Cornardet.*

Je ne sais où j'en suis.

LISIMON.

Mais, Monsieur, pourroit-on
De votre Régiment vous demander le nom ?

M. HARPIN, *embarrassé.*

A vous dire le vrai.... je ne suis pas un homme,
Qui s'arrête beaucoup.... à savoir comme on nomme
Mon Régiment.

LISIMON, *montrant M. Cornardet.*

Monsieur peut-être le saura.

M. HARPIN.

Ah ! si mon Lieutenant le sait, il le dira.

M. CORNARDET.

Si même un Colonel ne peut vous en instruire,
Comment un Lieutenant pourra-t-il vous le dire ?
C'est pourquoi, croyez-moi, finissons l'entretien.

M. HARPIN, *apres avoir rêvé.*

A Lyon, dites-moi, se divertit-on bien ?

LE MARQUIS.

On ne peut mieux, sur-tout pour la galanterie.

M. HARPIN.

Pour cela, je le sais. Dites-moi, je vous prie,
Pourroit-on point savoir quelles sont vos amours ?

LE MARQUIS.

Oh ! quant à moi, ma foi, je change tous les jours.

M. HARPIN, *à Lisimon.*

Ne marchandez-vous point souvent quelque dentelle
Chez cette Belle-là ?

(montrant la boutique de sa femme à Lisimon.)

LISIMON.

Vous coucherez chez elle,
Ce ſoir, ſi vous voulez.

M. HARPIN *à part.*

Parbleu! je le crois bien,
Puiſque c'eſt ma maiſon.

LISIMON.

Vous ne répondez rien.

M. HARPIN.

Je n'en penſe pas moins.

M. CORNARDET, *en montrant auſſi la boutique de ſa femme au Marquis.*

Et cette Rubaniere,
Dites-moi, s'il vous plaît, n'eſt-elle pas plus fiere?

LE MARQUIS.

Non; pour vous le prouver, je vous fais de bon cœur
La même offre qui vient d'être faite à Monſieur:
Entre les Officiers cela ſe fait ſans honte.

M. HARPIN. *à part à Cornardet.*

Fort bien: nous en avons tous deux pour notre compte.

LE MARQUIS *entrant dans la boutique avec Liſimon.*

C'eſt ſans adieu, Meſſieurs; nous nous verrons tantôt.

M. HARPIN.

Parbleu! gaillardement ils vont monter là-haut.

SCENE

SCENE XI.

M. HARPIN, M. CORNARDET, *tous deux en Officiers*, LISETTE.

M. HARPIN.

Lisette vient à nous, qui peut nous reconnoître ;
Feignons pour l'abuser.

LISETTE, *à part.*

Bon, voici notre Maître.

M. CORNARDET.

Dis-moi, ma chere enfant, sais-tu qui loge là ?

LISETTE.

Hé ! pourquoi, s'il vous plaît, demandez-vous cela ?
Est-ce que vous voulez acheter des dentelles ?
Si vous en souhaitez, nous en avons de belles.
Mais je vois, à votre air, que, loin d'en acheter,
Vous n'y voulez entrer que pour y caqueter.
Le champ vous est ouvert, entrez sans vous contraindre :
Les Maris n'y sont pas, vous n'avez rien à craindre.

M. HARPIN.

Hé ! quand ils y seroient, que feroient-ils ?

LISETTE.

Bon ! rien ;
Car ce sont des benêts, je les connois fort bien.

Ils peuvent s'assurer que, si j'étois leur femme,
Ils seroient en effet ce qu'ils craignent dans l'ame.

M. HARPIN.

Le sont-ils? Qu'en crois-tu?

LISETTE.

Je n'en répondrois pas;
Mais, quand cela seroit, cela se dit tout bas:
Et c'est ce qui les peut consoler dans leur peine.
Aussi bien nous avons une demi douzaine
De voisines, de qui l'esprit est médisant,
Et donne un coup de langue à chacun en passant.
Depuis un certain tems, voulant passer pour prudes,
(Sans l'être cependant,) elles font leurs études
A s'instruire de tout, à parler de chacun,
Et dans leur médisance à n'épargner pas un.

M. HARPIN.

Nous avons bien besoin de toutes ces fadaises,
Laisse-là ce discours. Mais nous serions bien-aises
D'entrer par ton moyen un moment là-dedans.

LISETTE.

Monsieur, j'y fais entrer tous les honnêtes gens.

M. HARPIN.

Donnons-lui quelque chose avant de voir ces Dames.

M. CORNARDET, *à part à Harpin.*

Quoi! donner de l'argent pour aller voir nos femmes!

M. HARPIN, *bas à Cornardet.*

Hé, morbleu! taisez-vous, rien ne sera perdu,
Et plus cher qu'au marché tout nous sera rendu.

LISETTE.

Montez donc ſans façon. (*à part.*) Pour moi je me retire,
Je ne pourrois reſter ſans m'empêcher de rire.

SCENE XII.

ÉLIANTE ET ANGÉLIQUE *en Cavaliers*, M. HARPIN ET M. CORNARDET *en Officiers.*

ANGÉLIQUE, *faiſant ſortir M. Harpin & M. Cornardet.*

COmment ! morbleu ! Meſſieurs, que cherchez-vous ici ?

M. HARPIN, *tremblant de peur.*

Hé! vous-mêmes, Meſſieurs, qu'y cherchez vous auſſi?

ANGÉLIQUE, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Ce que nous y cherchons? par la mort ! par la ventre!
Ce que nous y cherchons ?

M. CORNARDET, *à part.*

La peſte !

M. HARPIN, *à part.*

Comment diantre !

ÉLIANTE, *à Angélique.*

Mon ami, ces Meſſieurs ſont tous deux gens de cœur,

Leur mine le fait voir ; il faut avec douceur
S'expliquer avec eux.

ANGÉLIQUE.

Hé bien donc, je m'explique.

(*à Cornardet son mari.*)

Si vous entrez jamais dedans cette boutique....

ÉLIANTE, *à Harpin son mari.*

Et vous dans celle-ci....

M. HARPIN.

Mais si....

ANGÉLIQUE.

Point de raison :
Voyez si le parti vous accommode, ou non.

M. CORNARDET.

Quant à moi, nullement.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! il faut se battre.
Heureusement, ici nous nous trouvons tous quatre.

M. HARPIN.

Quel diable de bonheur !

ÉLIANTE.

N'est-ce pas être heureux,
Ayant un différent, d'être deux contre deux ?

(*à Angélique.*)

Monsieur est mon rival, & Monsieur est le vôtre ;
Vous entretiendrez l'un, moi j'entretiendrai l'autre.

M. HARPIN.

Monsieur, je n'aime point ces sortes d'entretiens.

Pourroit-on point trouver quelques plus doux moyens ?

ANGÉLIQUE.

Non, non ; il faut ſe battre, ou nous quitter la place.

M. CORNARDET.

Je ne pourrai jamais, quelque effort que je faſſe,
M'empêcher de rentrer dedans cette maiſon.

M. HARPIN, *à Cornardet.*

Conſultons entre nous pour leur rendre raiſon.

M. CORNARDET, *bas à Harpin.*

Hé bien ! te ſens-tu point un peu de hardieſſe ?

M. HARPIN, *bas à Cornardet.*

Je ne me battrois pas, même pour ma maîtreſſe ;
Juge ſi pour ma femme il me viendra du cœur.
(*Haut.*) Nous vous cédons, Meſſieurs : ce n'eſt pas ſans douleur.

ÉLIANTE.

Si vous y rentrez plus, vous ſaurez qui nous ſommes.

M. HARPIN, *à part.*

Quels petits enragés ! ce ne ſont point des hommes,
Ce ſont des diables.

ÉLIANTE.

Quoi ?

M. HARPIN.

Moi, je ne vous dis rien.
Je parlois à Monſieur.

ÉLIANTE.

Au moins ſongez y bien.

ANGÉLIQUE.

Gardez que l'un de vous entre nos pattes tombe.

ÉLIANTE.

L'homme le plus vaillant auprès de moi ſuccombe.

ANGÉLIQUE

Jamais qui que ce ſoit n'a pu me faire peur.

ÉLIANTE.

Nul d'avec moi jamais n'eſt ſorti le vainqueur.

ANGÉLIQUE, *à Éliante.*

Allons, mon cher, rentrons : allons revoir nos belles,
Et tâchons d'appaiſer notre courroux près d'elles.



SCENE XIII.

M. CORNARDET, M. HARPIN *en Officiers.*

M. HARPIN.

CEci n'eſt pas mauvais ; nous devons empêcher,
Comme étant les maris, les galants d'approcher ;
Et ce ſont les galants qui veulent, par menace,
Obliger les maris à leur quitter la place.
Le tour eſt, ma foi, bon ! Mais ils deſcendent tous ;
Il eſt tems d'éclater, puiſqu'ils viennent à nous.



SCENE XIV & *derniere.*

ANGÉLIQUE ET ÉLIANTE *en habits de Cavaliers*, M. HARPIN ET M. CORNARDET *en Officiers*, LISIMON, LE MARQUIS, ISABELLE, LISETTE.

M. HARPIN.

MEssieurs, avec le tems nous nous ferons connoître.

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes que des sots, qui que vous puissiez être.

M. HARPIN.

Vous en pouvez, Messieurs, parler très-savamment;
Car, si nous sommes sots, c'est par vous seuls.

ANGÉLIQUE

Comment?

M. HARPIN.

C'est, puisqu'il faut ici le déclarer, que celles
Qui logent là-dedans & qui font nos querelles,
Et qui sont cause enfin qu'on nous traite si mal,
Sont conjointes à nous par le nœud conjugal;
Nous sommes les maris.

ANGÉLIQUE.

Et nous ſommes les femmes.

M. HARPIN, *les obſervant de près.*

Les femmes! oui, ma foi, ce ſont ces bonnes Dames.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, tout ce déguiſement?

ANGÉLIQUE.

Hé pourquoi, s'il vous plaît, tout cet ajuſtement?

M. HARPIN.

Nous l'avions pris exprès pour venir vous confondre.

ANGÉLIQUE.

Et nous, nous l'avions pris pour venir vous répondre,
Pour vous faire enrager dans vos ſoupçons jaloux,
Et montrer qu'on en fait du moins autant que vous.

M. HARPIN.

Puiſque d'un ſi beau tour l'une & l'autre eſt capable,
Après cette hardieſſe, il n'eſt pas incroyable
Que vous n'ayez été de celles qui jadis
Avecque leurs Amans furent dans un logis,
Où Meſſieurs leurs galants les laiſſant pour otage,
Pour payer leur repas, elles mirent en gage
Une bague, un collier, un cotillon fort beau,
Ne pouvant pas avoir crédit chez Funerau. *

M. CORNARDET.

Morbleu! je n'entends point la-deſſus raillerie.

(*) *Fameux Traiteur de Lyon.*

M. HARPIN, *montrant Lisimon & le Marquis.*

Mais que faisoient chez vous ces Messieurs, je vous prie ?

LISIMON.

Pour vous ôter sujet de rien craindre de moi,
Je vous avoue ici qu'Isabelle a ma foi,
Que je l'aime.

M. HARPIN.

Ma fille ?

LISIMON.

Oui, Monsieur. Votre femme
N'étoit qu'un faux prétexte à mieux cacher ma flamme.

M. HARPIN.

La chose étant ainsi, quel est votre dessein ?

LISIMON.

D'épouser votre fille.

M. HARPIN.

Et quand, Monsieur ?

LISIMON.

Demain.

M. CORNARDET, *au Marquis en lui montrant sa femme.*)

Moi, qui n'ai point de fille, à quel dessein près d'elle ?...

LE MARQUIS.

Moi, je n'aime jamais que pour la bagatelle.

M. CORNARDET, *en colere.*

Comment donc ! devant moi vous osez l'avouer ?

LE MARQUIS.

Tu te fâches, mon cher! tu devrois m'en louer.
Sans moi, ta femme auroit vingt galants à sa suite;
Mais sachant que j'y suis ils cessent leur poursuite.

M. CORNARDET, *en colere.*

Vous osez....

M. HARPIN.

Croyez-moi, ne vous fâchez pas tant;
Je n'ai, non plus que vous, sujet d'être content;
Mais faites comme moi. Ma femme est infidelle:
Pour la faire enrager, je vais faire comme elle.

M. CORNARDET.

Le remede est fort beau: de nous que dira-t-on?

M. HARPIN.

Que nous avons suivi l'usage de Lyon.

LISETTE *chante à Cornardet.*

Jaloux, de quoi te fâches-tu?
Malgré ton âmoureuse envie,
Ta femme n'a jamais pu faire qu'un cocu,
Et n'en as-tu pas fait plus de trente en ta vie?

M. HARPIN & LISETTE *chantent ensemble à Cornardet.*

Pourquoi vous mettre en courroux?
Puisque c'est à Lyon la mode,
Que toute femme s'accommode
Avec son Époux,
Accommodez-vous. (*bis.*)

M. CORNARDET.

Oui, c'eſt bien dit, allons, ſuivons ce noble uſage,
Qui depuis ſi longtems régne dans le ménage.
Soupons ce ſoir enſemble; &, dès demain matin,
Aſſiſtons à la noce, ou du moins au feſtin.

FIN.



LA

FEMME FILLE ET VEUVE,

COMÉDIE

Repréſentée pour la premiere fois en 1707.

ACTEURS.

ORONTE, *Pere d'Elise & d'Angelique.*

LISIMON, *Ami de Philidor & d'Oronte.*

PHILIDOR, *Amant d'Elise.*

DORANTE, *Amant d'Angélique.*

DARDIBRAS, *Gascon.*

FATIGNAC, *Limosin.*

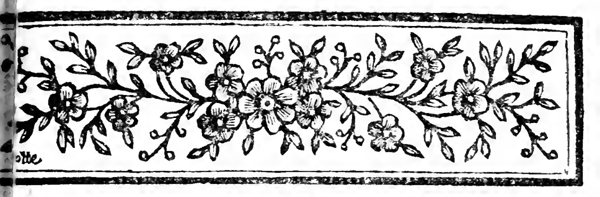
VALENTIN, *Valet d'Oronte.*

HORTENSE, *Femme de Lisimon, Cousine d'Elise & d'Angélique.*

ÉLISE, } *Filles d'Oronte.*
ANGÉLIQUE, }

LISETTE, *Suivante d'Hortense.*

La Scene est à Paris, dans une maison occupée par Oronte & par Lisimon.



LA FEMME FILLE ET VEUVE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE *en deuil*, LISETTE.

HORTENSE.

POURQUOI me regarder, Lisette? & que veut dire?...
Tu ris!

LISETTE.

Et le moyen de s'empêcher de rire?
De pleurer avec vous fut-il jamais saison?
Et, quoique le grand deuil soit dans votre maison,
Loin d'y paroître triste & faire la pleureuse,
Peut-on y demeurer seulement sérieuse?

Vous inſpirez la joie aux gens les plus chagrins,
Nous ne voyons céans que bals & que feſtins ;
Cependant cet habit.....

HORTENSE.

Ce n'eſt qu'un deuil de tante,
Qui nous laiſſe en mourant deux mille écus de rente,
Tante de mon époux encore, & dont les biens.....

LISETTE.

Si vous pleurez ainſi vos parens & les ſiens,
Et s'il pleure de même & les ſiens & les vôtres,
Quand l'un de vous mourra, nous en verrons bien d'autres.

HORTENSE.

La différence eſt grande, & j'aime mon époux.
Comment ne pas l'aimer ? il eſt affable & doux,
Ni trop vieux, ni trop jeune, enfin dans le bon âge.
Depuis un mois entier que je ſuis en ménage,
Avec lui m'as-tu vu le moindre différent ?

LISETTE.

Aucun, & c'eſt encor ce qui plus me ſurprend :
Car, de quelques vertus dont elles ſoient douées,
Les maris n'aiment point ces femmes enjouées,
Dont les yeux ſemblent tout promettre d'un regard,
Quoique ſouvent le cœur n'y prenne aucune part,
Dont le ſouris flatteur, la paupiere aſſaſſine,
Donne à tous de l'eſpoir, & fait qu'on s'imagine....
Que ſais-je ? Moi, ma foi, ſi j'étois votre époux.....

HORTENSE.

Juſqu'ici Liſimon n'a point paru jaloux ;

Il le feroit à tort, en tout je le contente.
Ses intimes amis, Philidor & Dorante,
Des pays étrangers depuis peu revenus,
Sont ceux dans mes plaifirs qui fe trouvent le plus:
Mais ils vont époufer mes charmantes coufines,
Les deux filles d'Oronte.

LISETTE.

Ah ! ah ! nos deux voifines?

HORTENSE.

Oui. L'hymen va, dans peu, couronner leur amour,
Puifqu'enfin de Bourdeaux Oronte eft de retour.
Ces deux filles & moi, nous avions fait partie,
Quand chacune à fon gré fe verroit affortie,
De nous faire époufer toutes trois même jour;
Mais, comme on ne peut pas répondre de l'amour,
J'ai devancé d'un mois.

LISETTE.

On fe laffe d'attendre.

HORTENSE.

Lifimon me plaifoit.

LISETTE.

Faut-il pas toujours prendre?

HORTENSE.

Mais je vais travailler pour elles maintenant;
A chacune donner pour époux fon Amant.
Philidor aime Élife, & Dorante Angélique:
Oronte donnera fon aveu fans réplique,
Dès qu'il faura....

LISETTE.

Comment! il n'a donc pas appris.....

HORTENSE.

Non, ce n'est que d'hier qu'Oronte est à Paris.
Depuis trois mois entiers qu'il est à son voyage,
A disputer d'un oncle un ancien héritage,
Nous n'avions point reçu de nouvelles de lui,
Nous n'avions point écrit non plus; mais aujourd'hui
Lisimon s'est chargé de faire la demande,
Et je ne pense pas qu'Oronte s'en défende.
Étant de nos amis, étant de nos parens,
Chérissant mon mari dès ses plus jeunes ans,
Il ne nous faudra point tant de cérémonies;
Et ce n'est pas d'ailleurs un de ces grands génies:
Il fait tout ce qu'on veut, il croit tout ce qu'on dit,
Il dit tout ce qu'il fait.

LISETTE.

Peste! le rare esprit!
Ah! puisqu'il est si bon, nous obtiendrons ses filles;
De ces Messieurs, sans doute, il connoît les familles?
Mais les voici tous deux, & votre époux aussi.
Que nous allons danser!



SCENE II.

LISIMON, PHILIDOR, DORANTE, HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE.

AH! Messieurs, vous voici.
Bon jour, beau Philidor; bon jour, charmant Dorante;
Bon jour, mon cher mari.

LISIMON.

Ton ame est bien contente.
Mais, ma foi, voici bien des affaires.

HORTENSE.

Comment?

LISIMON.

Tu n'as qu'à regarder & l'un & l'autre amant,
Et tu devineras....

HORTENSE.

Quoi? le cousin Oronte....

LISIMON.

Tu m'en vois de retour avec ma courte honte:
Ce vieux rêveur amene avec lui deux Barons;
L'un Baron de Gascogne, & des plus fanfarons;
Et l'autre Limosin, des plus sots de son âge;
Il les a rencontrés en faisant son voyage.

Le Gaſcon, m'a-t-on dit, eſt un mince Aigrefin,
Appellé Dardibras : & pour le Limoſin
Il a nom Fatignac ; il n'a jamais, je penſe,
Vu que l'arriere-ban.

HORTENSE.

Oronte eſt en enfance.
Que veut-il faire, dit, de ces deux malotrus ?

LISIMON.

Ses Gendres.

HORTENSE.

Bon ! tu ris !

LISIMON.

Je te dirai bien plus ;
Il a fait deux dédits d'une ſomme trés-forte.

HORTENSE.

Peſte ſoit du vieux fou ! que le Diable l'emporte !
Mes couſines ſans doute en ſont au déſeſpoir ?

DORANTE.

Leur recours eſt en vous.

HORTENSE.

Hé bien ! il faudroit voir...

PHILIDOR.

Employez votre eſprit, employez votre adreſſe ;
Au nom de votre époux, au nom de ſa tendreſſe,
Rompez ce coup fatal, tâchez....

HORTENSE.

C'eſt aſſez dit ;
Il ne faut que tirer l'un & l'autre dédit

Des mains de vos rivaux : j'entreprends votre affaire,
Je jouerai bien mon rôle ; allez, laiſſez-moi faire.
Sait-on point à peu près quelle eſt leur paſſion ?

DORANTE.

On dit qu'ils ſont tous deux pleins de préſomption.

HORTENSE.

C'eſt ce que je demande. Il faut que mes couſines
Paroiſſent devant eux mécontentes, chagrines ;
Qu'elles ne daignent pas même les regarder.

LISIMON.

On n'aura pas beſoin de leur recommander.

HORTENSE.

Comptez donc ſur mes ſoins ; je ſais par où m'y prendre.
Mais à propos ; avant que de rien entreprendre,
Mon mari, ſuis-je libre, & tout m'eſt-il permis ?

LISIMON.

Tout ce que tu feras pour ſervir nos Amis,
Quelque détour hardi, quelqu'effort que tu tentes,
Pour leur faire épouſer tes aimables Parentes,
J'approuve tout.

HORTENSE.

Suffit, je vais aller bon train.
Liſette, il faut ici ſeconder mon deſſein.

PHILIDOR.

Ne l'abandonne pas, Liſette, je te prie.

LISETTE.

L'abandonner ! Monſieur, il iroit de la vie,
Que je ne voudrois pas la quitter un moment.

HORTENSE.

Oronte vient, je rentre en mon appartement;
Son aſpect ne feroit que me mettre en colere:
Tâchez de le gagner, & qu'il nous laiſſe faire.
Toi, Liſette, ſuis-moi; nous allons concerter
Comment dans mon projet il faut nous comporter.

SCENE III.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ÉLISE, ANGÉLIQUE.

ELISE.

Hé! de grace, mon Pere....

ANGÉLIQUE.

Hé! je vous en conjure,
N'uſez point envers nous des droits de la nature;
Ne nous contraignez point.

ORONTE.

Ecoutez, mes enfans;
Les dédits ſont chacun de douze mille francs;
Je ne ſaurois payer une ſomme ſi forte.
Epouſez ces gens-ci toujours; que vous importe?
Allez, une autre fois, je vous choiſirai mieux.

LISIMON, *à part.*

Le beau raiſonnement!

ORONTE.

L'âge ouvre bien les yeux.

Je ſaurai déſormais....

LISIMON, *à part.*

Il en fera de belles!

ORONTE.

Ah! ceſt toi, Liſimon.

LISIMON.

Allez, Meſdemoiſelles,
Laiſſez faire Monſieur, il ſaura tout gâter.
Qu'il a fait un beau coup ! il doit bien s'en vanter!

ORONTE.

Couſin, je te promets....

LISIMON.

Laiſſez-moi là, de grace;
Je ne veux point vous voir.

ORONTE.

Que veux-tu que je faſſe ?
Ces dédits....

PHILIDOR.

S'il le faut, Monſieur, nous les paierons.

ORONTE.

Vous les paierez, oh ! oh !

LISIMON.

Non, non; vos deux Barons
Valent bien ces Meſſieurs, gardez-les.

ORONTE.

Je vous jure
Que j'en ſuis fort fâché, Meſſieurs, je vous aſſure,
Par rapport au couſin Liſimon votre ami.

LISIMON.

Autre beau compliment !

ORONTE.

Oh ! j'étois endormi,
Quand je....

LISIMON.

Mais à présent voyant votre sottise,
La réparerez-vous ?

ORONTE.

Que faut-il que je dise ?

LISIMON.

Rien, laissez-nous agir.

ORONTE.

Mais quoi ! ne dire rien ?

LISIMON.

Non, rien ; soyez tranquile,

ORONTE.

Allons, je le veux bien.

LISIMON.

Sans payer les dédits vous sortirez d'affaire.

ORONTE.

Faites donc ? je m'en vais passer chez mon Notaire.

LISIMON.

N'allez pas lui parler....

ORONTE.

Oh ! je n'ai garde. Adieu.

※

SCENE

SCENE IV.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ÉLISE, ANGÉLIQUE.

ELISE.

Enfin, cher Philidor....

LISIMON.

Bon ! voici bien le lieu
De pousser des soupirs !

DORANTE.

Adorable Angélique ....

LISIMON.

A l'autre ! détalez.

ANGÉLIQUE.

S'il faut que je m'explique ....

LISIMON.

Vous vous expliquerez...Mais quelqu'un vient à nous;
Rentrez.



SCENE V.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ÉLISE, ANGÉLIQUE, VALENTIN.

ANGÉLIQUE.

C'EST le valet de mon pere.

VALENTIN.

Et de vous.

ÉLISE.

Que veux-tu, Valentin ?

VALENTIN.

Ces Messieurs vous demandent :
Ils sont dans votre chambre, attendant....

ANGÉLIQUE.

Qu'ils attendent.

LISIMON.

Non, Cousine, au contraire, il faut les recevoir ;
Mais si mal, que jamais ils ne veuillent vous voir.

ANGÉLIQUE.

Nous vous obéirons, Cousin, je vous assure.
Sans adieu.

SCENE VI.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, VALENTIN.

LISIMON, *arrêtant Valentin.*

Valentin, dis-moi, par aventu
L'argent te tente-t-il quelquefois ?

VALENTIN.

Grandement.
Faut-il le demander ? Monſieur, je ſuis Normand ;
Et d'hier ſeulement j'arrivai de Gaſcogne.

DORANTE.

Eſt-ce qu'en ce pays ?....

VALENTIN.

Sur un denier l'on rogne ;
Notre Gaſcon ſur-tout, l'un de ces prétendus
Qui viennent de mon Maître épouſer les écus....

PHILIDOR.

Il aime donc l'argent ?

VALENTIN.

Vraiment : dans le voyage
Il n'a pas dépenſé quarante ſols, je gage :
Il vivoit aux dépens du ſot de Limoſin,
Avant de nous avoir rencontrés ; mais enfin

Depuis ce tems, tous deux, ſans demander le compte,
Dans chaque hôtellerie ont laiſſé faire Oronte.
Il a payé par-tout, de Poitiers à Bourdeaux,
Et de Bourdeaux ici. Ces maudits houbereaux....

LISIMON.

Puiſque tu le hais tant, & que l'argent te tente ;
Tiens, ſers leurs deux rivaux qu'ici je te préſente ;
Tu t'en trouveras bien.

DORANTE, *lui donnant de l'argent.*

Voilà pour commencer.

PHILIDOR, *lui donnant de l'argent.*

Accepte encor cela.

VALENTIN.

Je prends ſans balancer,
Et je vous veux ſervir du meilleur de mon ame.

LISIMON.

Tu n'auras ſeulement qu'à ſeconder ma femme.
Elle entreprend....

VALENTIN.

Monſieur, quelque deſſein qu'elle ait,
Je ſuis perſuadé qu'il aura ſon effet.
J'ai connu votre femme étant petite fille ;
Qu'elle étoit éveillée, & qu'elle étoit gentille !
Malicieuſe ! allez, je ſais l'eſprit qu'elle a :
Nous nous ſommes connus pas plus grands que cela.

LISIMON.

Bon ! tu ſerois ſon pere.

VALENTIN.

Oui, cela pourroit-être.
Sa mere m'aimoit fort ; je l'ai bien ſu connoître,
Quand en partant....

DORANTE.

Laiſſons d'inutiles diſcours,
Qui pour le tems préſent ne ſont d'aucun ſecours,
Et fais-nous ſeulement récit de ce voyage ;
Peut-être en pourrons-nous tirer quelque avantage.

VALENTIN.

Au ſortir de Paris.... nous couchâmes à Meaux.

PHILIDOR.

Bon ! en Brie ? Eſt-ce là le chemin de Bourdeaux ?

VALENTIN.

Hé ! doucement ! Monſieur, tous chemins vont à Rome.
Commençons par Poitiers. Dans un logis qu'on nomme....,
N'importe. Le Gaſcon avec le Limoſin,
Qui s'étoient accoſtés dès longtems en chemin,
Se trouvant à l'auberge avec Monſieur Oronte,
Nous ſoupons...Le Gaſcon nous fait conte ſur conte ;
Le Commandeur mon oncle, & le Duc mon couſin
Ont fait ceci, cela. Que vous dirai-je ? Enfin,
La converſation ſur les femmes & filles
Vient à tomber. Vraiment j'en ai deux fort gentilles,
Dit mon benêt de Maître ; elles valent beaucoup.
En parlant il buvoit toujours le petit coup.

Ah! que je voudrois bien qu'elles fussent pourvues!
Elles auront du bien. Si vous les aviez vues,
Vous en seriez charmés. Elles sont belles... Bon;
Il ne faut que vous voir, interrompt le Gascon,
Pour juger qu'elles sont d'une beauté parfaite.
Si vous voulez, Monsieur, c'est une affaire faite,
J'en épouse une. Et moi, dit notre autre hébété,
Qui jusques-là n'avoit encore qu'écouté,
J'épouse l'autre. Allons, à leur santé, beau-pere;
Tope, masse. Voilà comme ils ont fait l'affaire.

PHILIDOR.

Mais ces dédits....

VALENTIN.

Sur l'heure il leur vient du papier.
Mon Maître signe tout, & se laisse lier
Comme un vrai sot qu'il est. Il s'en repent, je pense;
Car ses gendres, tous deux remplis d'impertinence....
Mais voici le Gascon. Rentrez, & promptement:
J'irai vous retrouver dans le même moment.



SCENE VII.

DARDIBRAS, VALENTIN.

VALENTIN.

MONSIEUR, votre valet.

DARDIBRAS.

Tu me vois en colere.

VALENTIN.

Comment donc ! & pourquoi ?

DARDIBRAS.

Cadédis ! ce beau pere,
A qui j'ai cru d'abord qu'étoit cette maiſon,
N'en tient au plus qu'un quart. Gens de toute façon
Deſcendent, montent, vont, viennent, veillent, repoſent,
Et tout ainſi qu'Oronte en maîtres en diſpoſent.
Dans ſon Arche Noé n'eut pas tant d'animaux.
Aux bords de la Garonne à moi ſont vingt Châteaux
Qui de tout le pays ſont les rares merveilles ;
Je les occupe ſeul.

VALENTIN, *las.*

Avec quelques Corneilles.

DARDIBRAS.

Que dis-tu ?

VALENTIN.

Rien, Monſieur.

DARDIBRAS.

Ce qui m'a plus ſurpris,
C'eſt le farouche abord de tes belles Iris,
De ces deux Pimbrenons à qui l'on nous deſtine;
L'une la larme à l'œil, l'autre faiſant la mine;
Celle-ci parlant peu, celle-là point du tout.
J'ai beau m'examiner de l'un à l'autre bout,
Je ne reconnois plus, ſandis! le goût des femmes,
Moi, dont l'aſpect toujours alluma mille flammes.

VALENTIN.

Cela vous fâche donc?

DARDIBRAS.

Après tout j'étois las
De rencontrer par-tout de faciles appas.
J'ignorois la douceur, que chacun dit immenſe,
De trouver en amour un peu de réſiſtance.

VALENTIN.

Et vous en trouverez plus que vous ne penſez.
J'ai vu tantôt des gens amoureux, empreſſés,
Que les filles d'Oronte, (au moins en apparence,)
Ne traitoient point du tout avec indifférence.

DARDIBRAS.

Ah! qu'entends-je! où ſont-ils?

VALENTIN.

A quatre pas d'ici.

DARDIBRAS.

Il faut s'instruire à fond de cette affaire-ci.
Mais toi qui sers Oronte, avant votre voyage
Quelle conduite avoient ses filles?

VALENTIN.

Mais.... très-sage;
J'en puis répondre, au moins tant que j'en ai pris soin.
Mais je ne dirai pas, depuis que j'en suis loin,
Que quelques suborneurs...ces gens-là, par exemple...

DARDIBRAS.

Rentre dans la maison, examine, contemple;
Sois sincere sur-tout, & compte après sur moi;
Je ferai ta fortune, & j'en jure ma foi;
Je te l'ai déjà dit.

VALENTIN

Monsieur, laissez-moi faire.
(*Bas.*)
Entrons chez Lisimon, pour mettre en train l'affaire;
Et sachons les projets de sa femme.



SCENE VIII.

DARDIBRAS *seul.*

Après tout,
Il faut examiner ceci de bout en bout.
Si Valentin dit vrai, sandis ! quelle vergogne
Va tomber désormais sur toute la Gascogne,
Si l'un des nourrissons qu'elle estime le plus,
Si Dardibras se trouve au nombre des cocus !
Maris, à qui j'ai tant donné de jalousie,
Triomphez. A mon tour j'en ai l'ame saisie.
Maudit dédit ! par qui j'ai sû trop m'engager....
Mardi, je suis bien fou, je n'ai qu'à déloger.
Mais je n'ai pas le sol; & ce crédule pere
Ne laisse pas toujours de m'être nécessaire;
Il fournit aux dépens. Mais que vois-je en ces lieux !
Une divinité qui me descend des Cieux,
Sans doute : je n'ai vu jamais telle merveille.
Pour savoir qu'elle elle est, prêtons un peu l'oreille.



SCENE IX.

HORTENSE, *faisant la petite fille innocente*, LISETTE, DARDIBRAS.

HORTENSE, *en niaise.*

OUi, je veux retourner tout-à-l'heure au Couvent,

LISETTE.

Du moins goûtez un peu du monde auparavant.

HORTENSE.

Moi, rester dans le monde ! hélas ! qu'y puis-je faire,
Après avoir perdu dans un an pere & mere ?

LISETTE.

Sans pere, ni sans mere, on y reste fort bien,
Quand on a comme vous cent mille écus de bien.

DARDIBRAS, *à part.*

Peste, quel héritage !

LISETTE.

Et votre tuteur même ;
Votre oncle, qui vous montre une tendresse extrême,
Doit-il pas vous résoudre à rester parmi nous ?
Ma niece, vous dit-il, choisissez un Epoux ;
Quand il seroit sans bien, qu'il soit noble & vous plaise,
Du choix que vous ferez je serai toujours aise.

HORTENSE.

Pour les hommes j'ai pris trop grande averſion.

LISETTE.

Comment avoir pour eux la moindre paſſion ?
Vous n'en vîtes jamais. Dès votre tendre enfance
Vous êtes au couvent. Depuis huit jours, je penſe,
On vous a fait ſortir, pour venir en ces lieux
D'un pere trépaſſant recevoir les adieux.
Quels hommes...

HORTENSE.

J'ai vu ceux qui venoient voir mon Pere.

LISETTE.

Et qui ? ſes Médecins & ſon Apothicaire.
Pour donner de l'amour voilà de belles gens !
Ils ſont faits pour les morts & non pour les vivans.

HORTENSE.

Les hommes ſont-ils pas tous faits de même ſorte ?

LISETTE.

La peſte ! que nenni ; la différence eſt forte.

HORTENSE.

Quelle eſt la bonne eſpece ?

LISETTE.

En voici le portrait.
Le ſourcil bien marqué, l'œil vif, le nez bien fait ;
Le corps droit, toutefois tant ſoit peu ſur la hanche,
Et que la tête auſſi ſur l'épaule un peu penche,
C'eſt le bon air ; la jambe & les pieds bien tournés ;
Le chapeau ſur l'oreille & tantôt ſur le nez ;

L'eſtomach débraillé, la main dans la ceinture,
Et l'eſprit enjoué.

HORTENSE.

L'agréable peinture !

LISETTE.

Si vous voyiez un homme approchant de cela,
Hem ?

HORTENSE.

Que je l'aimerois, Liſette !

DARDIBRAS, *ſe préſentant.*

Me voilà.

HORTENSE.

Ah ! fuyons.

DARDIBRAS, *courant après.*

Arrêtez, adorable Orpheline.

HORTENSE.

Non, Liſette, rentrons......Mais il a bonne mine ;
Demeurons un moment pour le conſidérer.

DARDIBRAS.

Je reſſemble au portrait, & veux vous adorer,
Belle Enfant..... je ſuis tel que votre oncle ſouhaite,
Noble.....

HORTENSE.

Il nous écoutoit ; que dirons-nous, Liſette ?

LISETTE.

Je dirai qu'en Monſieur vous trouvez un tréſor.
Noble !...

DARDIBRAS.

Quand vous auriez trouvé mon peſant d'or,
Vous auriez moins trouvé.

HORTENSE.

Je ſens un trouble extrême.....
Je voudrois bien ſavoir comme on dit que l'on aime.

DARDIBRAS.

Trop aimable innocente.....

LISETTE.

On ne dit point cela.
Une fille avouer la tendreſſe qu'elle a !

DARDIBRAS.

Pourquoi ? Laiſſez-la dire.

LISETTE.

Un ſemblable langage
Ne ſe doit point tenir avant le mariage.

HORTENSE.

Mariée, on dit donc que l'on aime?

LISETTE.

Fort bien.
Une femme le dit quand il n'en eſt plus rien.

HORTENSE.

Ah ! que je le dirai !

DARDIBRAS.

Son air naïf m'enchante.
Je n'ai jamais ſenti d'ardeur plus violente.

HORTENSE.

Et moi je n'ai jamais ſenti ce que je ſens.
Certain je ne ſais quoi me trouble tous les ſens;
Vous en êtes la cauſe.

DARDIBRAS.

Ah ! Ciel ! je m'extaſie;
Je goûte le nectar, enſemble l'ambroiſie,
Contemplant ſes appas, entendant ſes diſcours,

LISETTE.

Couronnons promptement de si promptes amours.

DARDIBRAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

HORTENSE.

Instruis-nous-en, Lisette.

LISETTE.

Il faut parler à l'oncle, & votre affaire est faite ;
Le bon-homme sera charmé de votre choix.
Allons-y de ce pas, & parlons-lui tous trois.
Mais que lui dirons-nous ? & quel nom est le vôtre ?

DARDIBRAS.

Il est l'amour d'un sexe & la terreur de l'autre ;
Me nommant, je suis sûr de son consentement ;
De tout notre pays mon nom est l'ornement,
Dardibras. Sur la terre on ne trouve point d'homme
Que ce nom n'intimide, alors que je me nomme ;
Il m'étonne moi-même.

HORTENSE.

Il ne me fait point peur :
Au contraire, ce nom redouble mon ardeur,



SCENE X.

DARDIBRAS, HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

JE viens vous avertir que la fille d'Oronte,
Votre Maîtresse. . . .

DARDIBRAS, *bas.*

O Ciel !

LISETTE.

Que dit-il ?

DARDIBRAS.

Ceſt un conte
Qu'il vient....

VALENTIN.

Non, par ma foi, c'eſt une vérité.
Votre femme future....

DARDIBRAS, *bas.*

Ah ! me voilà gâté !

VALENTIN.

Un homme à ſes genoux....

DARDIBRAS, *bas.*

Maraud, veux-tu te taire !

LISETTE.

Quoi! vous aimez ailleurs? bon Dieu! qu'allois-je faire?

Rentrons vîte, Monſieur n'eſt pas ce qu'il nous faut.

DARDIBRAS.

Écoutez-moi.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS.

Que je ſois un maraud...

LISETTE, *à Hortenſe.*

Rentrez dans le couvent pour toute votre vie,
Plûtôt que de ſouffrir....

HORTENSE.

Je n'en ai plus d'envie;
Je ne veux point quitter ce Monſieur-là.

LISETTE.

Comment!

HORTENSE.

Je ne veux point, ſans lui, rentrer dans le couvent,
Qu'il s'y mette avec moi.

LISETTE.

Mais vous rêvez, je penſe.

DARDIBRAS.

Hé! ne la grondez point.

LISETTE.

Oh! quelle extravagance!
Au Couvent avec vous!

VALENTIN.

Il eſt bon là, ma foi.

LISETTE.

Un homme !

VALENTIN, *chantant.*

« Ce feroit pour tout le Couvent ».

DARDIBRAS, *bas.*

Quoi !

Tu chantes, malheureux !

VALENTIN

C'eft une chanfonnette,
Monfieur,que l'on m'apprit quand je fus en retraite.

LISETTE.

Cà, Monfieur, en deux mots il faut nous parler net.
Vous êtes engagé ?

DARDIBRAS.

Rien n'eft encore fait.

VALENTIN.

Monfieur n'a qu'un dédit.

DARDIBRAS, *à Valentin bas.*

De quoi vas-tu l'inftruire ?
Tais-toi ; ton zele ici ne fait rien que me nuire.
(*à Hortenfe.*)
J'ai fait avec Oronte, ainfi qu'il vous le dit,
Un papier griffonné, maniere de dédit.

VALENTIN.

De quatre mille écus.

DARDIBRAS, *à Valentin bas.*

C'eft donc pour me déplaire
Que tu ......

VALENTIN.

Vous oubliez la moitié de l'affaire ;
. vous fais fouvenir autant que je le puis.

DARDIBRAS.

. m'en fouviens fans toi. Je ne fais où j'en fuis.

LISETTE.

onfieur, fi vous pouvez r'avoir votre promeffe,
ous pourrez obtenir la main de ma Maîtreffe
ıffi facilement que vous avez fon cœur.

DARDIBRAS.

ı! c'eft en quoi je mets mon fouverain bonheur.

LISETTE.

e paroiffez donc plus que dégagé d'Oronte.
a Maîtreffe n'a pas mérité qu'on l'affronte ;
le eft jeune.

DARDIBRAS.

Je vais contenter vos fouhaits :
dieu.

HORTENSE.

Je ne veux plus vous quitter déformais.

DARDIBRAS.

: vais trouver Oronte ; &, quoi qu'il en advienne,
etirer ma parole & lui rendre la fienne.

LISETTE.

[ais fur-tout le fecret.

DARDIBRAS.

Comment ! vous moquez vous ?
)emander du fecret aux Gafcons : Cadebious !
i nous n'en avions pas,nous troublerions les Villes ;
)n n'y verroit jamais de ménages tranquiles.

HORTENSE.

Vous me quittez ſi-tôt ?

DARDIBRAS, *à Valentin.*

Elle va bien pleurer.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS, *à Liſette.*

Si mon départ va la déſeſperer ?

LISETTE.

Ne craignez rien.

HORTENSE.

Reſtez.

DARDIBRAS.

A regret je vous quitte :
Mais enfin, belle Enfant, j'en reviendrai plus vîte.

HORTENSE.

Ne tardez pas.

DARDIBRAS.

Je voie.... (*à part.*) Informons-nous pourtant
Si les cent mille écus ſont en argent comptant.



SCENE XI.

HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

HORTENSE.

*V*OILA le plus fort fait. Il eſt encore à craindre
'il ne demande .... Mais nos voiſins ſauront feindre:
ſont tous prévenus, j'ai fait prendre ce ſoin.
n mari doit paſſer pour mon oncle au beſoin.
fin j'ai ſu prévoir juſques au moindre obſtacle;
r duper un Gaſcon, au moins c'eſt un miracle.
e peut faire un pas, il ne peut dire un mot,
e nous ne le ſachions; on le ſuit. L'autre ſot...

VALENTIN.

:t de l'arriere-ban : la campagne paſſée,
n fut, m'a-t-on dit, la fable & la riſée.
ıs eſprit, toutefois il ſe croit beau garçon;
de l'amour-propre autant que le Gaſcon.

HORTENSE.

nt mieux, nous le tenons.

VALENTIN.

Çà, rendez-moi juſtice.
ui-je pas, comme il faut, ſecondé l'artifice;
mme vous le vouliez, aidé votre deſſein?

HORTENSE.

Fort bien. Mais concertons pour notre Limosin
Quel piege nous tendrons.

VALENTIN, *appercevant Fatignac.*

Ah ! le voilà, je pense.
L'autre de son bonheur aura fait confidence,
S'ils se sont rencontrés. Que Diable dirons-nous ?

HORTENSE.

Changeons de batterie.

VALENTIN.

Il vient. Éloignez-vous.

SCENE XII.

FATIGNAC, VALENTIN, HORTENSE & LISETTE, *au fond du Théâtre.*

VALENTIN, *à part.*

IL me paroît chagrin.

FATIGNAC.

Peste soit du beau-pere!
Je voudrois, pour beaucoup, que ce fût à refaire.

VALENTIN.

Qu'avez vous, Monsieur ?

FATIGNAC.

J'ai, j'ai que je suis fâché.
J'ai fait avec Oronte un fort mauvais marché.

a larmoyeuſe Eliſe, & ſa ſombre Angélique,
)uoique jeunes, n'ont rien cependant qui me pique;
e ne les aime point, elles pleurent toujours,
t je n'ai jamais vu de ſi triſtes amours.
)n diſoit à Paris les filles ſi joyeuſes !

IORTENSE, *pleurant & contrefaiſant la veuve.*
h !

FATIGNAC

Qu'eſt-ce que j'entends? encore des pleureuſes !
e penſe qu'il en pleut.

HORTENSE.

Perdre un époux chéri !...

VALENTIN.

'eſt une Veuve, qui....

FATIGNAC.

Qui n'a plus de mari?

VALENTIN.

-peu-près. On la voit ſe lamenter ſans ceſſe.

FATIGNAC.

lle eſt ma foi jolie avec cette triſteſſe.

VALENTIN.

Ionſieur, je n'aime point à voir pleurer les gens;
loignons-nous.

FATIGNAC.

Dis-moi, loge-t-elle céans?

VALENTIN.

'raiment cette maiſon, & ſi grande & ſi belle,
ſt un de ſes effets.

FATIGNAC.

Mais Oronte....

VALENTIN.

Tient d'elle
Un ſimple appartement.

FATIGNAC.

Hé ! le craſſeux !

HORTENSE *ſanglottant.*

Hélas !
Je ne te verrai plus !

FATIGNAC *pleurant.*

Ses pleurs ont tant d'appas,
Que je crois que j'en pleure.

VALENTIN *feignant de pleurer.*

Et moi je fonds en larmes.
Que ce ſexe ſur nous a de puiſſantes armes !
Ma foi, ſortons d'ici : pourquoi nous chagriner ?
Elle n'a que des pleurs, Monſieur, à nous donner;
Car les vingt mille francs, qu'elle a de bonne rente,
Elle les garde bien.

FATIGNAC.

Vingt mille ?

VALENTIN.

Près de trente.
Que ne les donne-t-elle à vous, ou bien à moi ?
On la conſoleroit de bon cœur.

FATIGNAC.

Oui, ma foi;
Moi ſur-tout. Ah ! jarni, ſi je pouvois lui plaire !

J'ai

J'ai charmé vingt guenons, ſans deſſein de le faire,
Ah ! qu'il vaudroit bien mieux à préſent....

HORTENSE.

Cette nuit,
J'ai vu ce cher époux qui ſans ceſſe me ſuit.
Mais dans trop de plaiſir ce ſouvenir me plonge,
Je veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un ſonge
Auſſi beau que celui de Thyeſte. *

FATIGNAC.

Comment ?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

Mais ne revois-je pas cet époux ſi charmant ?

FATIGNAC.

Elle me prend pour lui.

HORTENSE.

Voilà ſon air, ſa grace :
C'eſt lui-même, c'eſt toi, cher époux, que j'embraſſe.

FATIGNAC.

Tout coup vaille, voyons juſqu'où va ſa douleur ;
Je veux me laiſſer faire. Hé ! n'ayez point de peur.
(*Hortenſe feint de s'évanouir, & ſe penche ſur Liſette.*)
Je vous aime .... A ce mot je penſe qu'elle pâme !

VALENTIN.

Monſieur, c'eſt le défunt qui trouble encor ſon ame.

FATIGNAC.

Dans cette pâmoiſon on diroit qu'elle dort.
Que diantre! votre Veuve aimoit donc bien ce mort?

---

* *L'un des beaux endroits de la Tragédie d'Atrée & Thyeſte.*

LISETTE.

Vous le voyez, Monſieur.

HORTENSE, *le tirant rudement.*

Chere ombre, reſte encore,
N'échappe pas ſi-tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas; je ſuis trop attendri.

HORTENSE, *comme en ſurſaut.*

Ah! je reviens à moi; ce n'eſt point mon mari.

FATIGNAC.

Qu'eſt-ce que cela fait?

HORTENSE.

Mais quelle reſſemblance!
T'en ſouvient-il, Liſette?

LISETTE.

Oui, j'en ai ſouvenance.
Mais Monſieur eſt mieux fait que n'étoit votre Époux.

FATIGNAC.

Et plus beau.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour vous.

HORTENSE.

Liſette, je me trouve en un déſordre étrange.

VALENTIN *à Fatignac, bas.*

Si la Veuve, Monſieur, pouvoit prendre le change,
Souvenez-vous de moi.

FATIGNAC *à Hortense.*

Vous avez des appas....
Hé bien !... le mort eſt mort... & je ne le ſuis pas.
Laiſſez là le défunt, puiſqu'il n'eſt plus en vie;
Il ne reviendra pas, il n'en a pas d'envie.
Prenez-moi, je ſuis vif, alerte, gai, fringant;
Mais un trépaſſé laid....

HORTENSE.

Vous lui reſſemblez tant,
Que, ſans aller plus loin, qui que vous puiſſiez être,
Je fais votre fortune.

LISETTE.

Eh quoi ! ſans le connoitre?

FATIGNAC.

De quoi vous mêlez-vous? je ſuis Baron, d'abord.
Quand on plaît à Madame,& qu'on reſſemble au mort,
En faut-il davantage ? & ſi de ma fortune
Elle veut prendre ſoin.

HORTENSE.

Vous êtes importune.
Quand Monſieur n'auroit pas la qualité qu'il a,
Il ſuffit que je l'aime.

FATIGNAC.

Il ne faut que cela.
Mais, pour vous contenter & faire mon éloge,
Mon nom eſt Fatignac, & mon pays Limoge.

HORTENSE.

Qu'entends-je ?

LISETTE.

Fatignac ! quoi ! Monſieur, c'eſt donc vous,
Qui d'Angélique ici venez être l'Epoux ?
Vous vouliez nous tromper avec votre air ſi ſage!
Avez-vous ce cœur-là, petit cruel ?

FATIGNAC.

J'enrage.

LISETTE.

Vous avez un dédit.

FATIGNAC.

Hé bien ! je le paierai,
Et devant vous tantôt je le déchirerai.
(Il tire le dédit de ſa poche.)
Voilà toûjours celui d'Oronte, chere Veuve.
De ma ſincérité faut-il une autre preuve ?
Faites de ce papier tout ce qu'il vous plaira.

HORTENSE.

(Dédaignant de prendre le dédit.)
Cela ſuffit.

LISETTE, *l'arrachant.*

Donnez, on l'examinera.

FATIGNAC.

Oh ! çà donc, c'eſt donc fait ?

HORTENSE.

Hé ! oui, je vous épouſe,
Dût la fille d'Oronte en devenir jalouſe,
Duſſent mes héritiers cent fois en enrager,
Je vous donne mon bien.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Il faudra partager;
Au moins.

FATIGNAC, *bas à Valentin.*
Ah! nous verrons.

HORTENSE.
Que tout ceci se passe
Sans qu'on en sache rien. Epargnez-moi, de grace,
Epargnez ma foiblesse.

FATIGNAC.
Allez, je suis discret.
Tenez, je dis toujours ce que je n'ai pas fait;
Ce que j'ai fait, jamais : car j'en ai fait de belles,
Au moins, & dans Limoge, avec des Demoiselles;
Tout le monde l'a su; mais je n'en ai dit rien,
Je suis des plus secrets.

HORTENSE.
Hé! vous faites fort bien.

FATIGNAC.
A quoi bon divulguer les faveurs que l'on donne?
J'aimerois mieux jamais n'en donner à personne.

HORTENSE.
J'entends quelqu'un; je rentre en mon appartement,
Vous viendrez m'y trouver dans le même moment;
J'enverrai Valentin qui saura vous conduire.



SCENE XIII.

FATIGNAC, DARDIBRAS.

FATIGNAC.

C'EST le Gaſcon, je vais de tout ceci l'inſtruire.
J'ai promis cependant de garder le ſecret :
Mais il eſt mon ami; de plus, homme diſcret.

DARDIBRAS.

Ah fortuné mortel ! ah douceur ſans ſeconde !
Cher Fatignac, tu vois le plus content du monde.

FATIGNAC.

Votre contentement n'égale pas le mien.
Les Rois auprès de moi maintenant ne ſont rien.

DARDIBRAS.

Les Dieux portent envie à mon bonheur ſuprême ;
En un mot, cher ami, l'on m'aime autant que j'aime.

FATIGNAC.

Et moi, l'on m'aime plus que je n'aime ; & pourtant
J'aime beaucoup. Enfin je ſuis plus que content.
Conſoler l'affligée !.. ..

DARDIBRAS.

Enſeigner l'ignorante !...

FATIGNAC.

Que j'aurai de plaiſir !

DARDIBRAS.

Félicité charmante!

Une jeune Orpheline avec cent mille appas,
Avec cent mille écus se jette entre mes bras.

FATIGNAC.

Une Veuve très-belle en m'épousant m'apporte,
Avec autant d'appas, une somme aussi forte.

DARDIBRAS.

Que les filles d'Oronte ont de minces attraits
Près de la mienne !

FATIGNAC.

Hé fi! Les attraits... les plus laids....

DARDIBRAS.

A cet aimable enfant je vais rendre visite.

FATIGNAC.

Moi de même à ma veuve.

DARDIBRAS.

Adieu donc, je te quitte.

FATIGNAC, *à part.*

Ne nous éloignons pas.

DARDIBRAS, *à part.*

Bon, demeurons ici.

FATIGNAC, *à part, appercevant Hortense.*

Ah ! jarni, la voilà!

DARDIBRAS, *à part, l'appercevant aussi.*

Cadédis! la voici.



SCENE XIV.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, *au fond du Théâtre.* VALENTIN.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

PAR l'eſcalier à gauche il vous faut monter vîte
Tout en haut, & dans peu l'on vous y rend viſite.
Votre Veuve.....

FATIGNAC.

J'entends, j'y monte promptement.

SCENE XV.

DARDIBRAS, HORTENSE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Dardibras.*

JE vous en ai défait aſſez adroitement.
L'orpheline venoit; j'ai cru......

DARDIBRAS.

Je t'en rends grace.

Laiſſe-nous.

SCENE XVI.

DARDIBRAS, HORTENSE *en niaise.*

DARDIBRAS.

MAINTENANT que faut-il que je faſſe,
Belle enfant? J'ai rompu cet important dédit;
Oronte de la ſomme un an me fait crédit;
J'ai donné mon billet, qu'il a bien voulu prendre.
Il vouloit cependant me retenir pour gendre;
Mais enfin c'en eſt fait. J'ai vu votre oncle auſſi.

HORTENSE.

Hé! que vous a-t-il dit?

DARDIBRAS.

Bon! Mon neveu par-ci,
Et mon neveu par-là; ſa joie eſt ſans pareille.
Ma figure & mon nom ont fait d'abord merveille.

HORTENSE.

Et comment l'avez-vous rencontré?

DARDIBRAS.

Par haſard.
Des gens me l'ont montré. Peſte! c'eſt un gaillard....
Il eſt tout jeune encor. Cependant, de ſa vie,
Il ne veut prendre femme; il n'en a point d'envie;
Il nous laiſſe ſon bien juſqu'au dernier denier,

SCENE XVII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE.

FATIGNAC *essoufflé.*

VALENTIN est plaisant, il m'envoie au grenier.
(Appercevant Hortense & Dardibras.)
Mais, que vois-je ?

DARDIBRAS.

Tu vois l'agréable orpheline,
Ami, que mon bonheur aujourd'hui me destine.

FATIGNAC.

C'est ma veuve.

DARDIBRAS.

Ta veuve ?

FATIGNAC.

Hé ! oui vraiment, ce l'est.

DARDIBRAS.

Parce qu'elle est en deuil : peste soit du benêt !

FATIGNAC.

Je ne suis point benêt ; c'est ma veuve elle-même.

DARDIBRAS.

Seroit-il bien possible ? & que par stratagême....
Pour rompre les dédits.... Ah ! quelle trahison !
Vous osez à votre âge attraper un Gascon !

FATIGNAC.

Bien plus, un Limousin !

DARDIBRAS.

Ah ! quelle perfidie !

HORTENSE *riant.*

Ah ah ah.

DARDIBRAS.

Vous riez, animal amphibie !
Êtes-vous fille ?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Êtes-vous veuve ?

HORTENSE *riant.*

Non.

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre ?

HORTENSE *le contrefaisant.*

Hé ! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes-vous donc ?
De Monsieur ou de moi vous trahissez la flamme !

HORTENSE.

Peut-être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment !



SCENE XVIII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, LISIMON.

LISIMON.

Bon-jour, ma femme.

DARDIBRAS.

En voici bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah! mon mari, c'eſt vous?

DARDIBRAS.

Il étoit tantôt l'oncle, à préſent c'eſt l'époux.
Et fille, & veuve, & femme, & Diable qui t'emporte,
Viſage a-t-il jamais changé de cette ſorte?
Innocente, affligée, enjouée, eſt-ce aſſez?



SCENE XIX & derniere.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, HORTENSE, LISETTE, DARDIBRAS, FATIGNAC, VALENTIN, ÉLISE, ANGÉLIQUE.

DARDIBRAS, *à Oronte.*

Ah! beau-pere futur. . . . .

ORONTE.

Ah! mes gendres paſſés.....

FATIGNAC, *à Oronte.*

ous étiez donc auſſi de cette manigance.

DARDIBRAS.

ans peu nous en ſaurons marquer notre vengeance.

HORTENSE, *à Dardibras & à Fatignac.*

e vous fâchez point tant, Meſſieurs; il eſt permis,
ontre tous, en tout tems, de ſervir ſes amis;
(*Montrant Philidor & Dorante.*)
es Meſſieurs ſont les miens, ils aiment mes couſines.

DARDIBRAS.

ortbien: beau-pere, époux, amis, voiſins, voiſines,
ous trompoient; qui paiera?

ORONTE.

Je vous rends vos écrits ;
Et vous fais reconduire où je vous avois pris,
A mes frais & dépens.

DARDIBRAS.

J'y consens avec joie,
Et ne crois pas qu'ici de longtems on me voie.
Je retourne au pays.

VALENTIN.

Je vous y conduirai,
Monseigneur Dardibras.

DARDIBRAS.

Je te retrouverai
Quelque part.

FATIGNAC.

Ah ! coquin ! si tu viens à Limoge....

VALENTIN.

Monsieur, en arrivant, c'est chez vous que je loge.

DARDIBRAS, *à Philidor & à Dorante.*

Adousias, Messieurs les fortunés époux ;
Les femmes de Paris en savent trop pour nous.

FATIGNAC.

C'est bien dit. Moi, je vais dans l'un de nos villages
Planter des choux. Adieu, la femme aux trois visages.

ORONTE, *à Philidor & à Dorante.*

Messieurs, sans compliment, mes filles sont à vous ;
Je vous les donne. Entrons & réjouissons-nous.

FIN.

L'AMOUR
DIABLE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

FOLIDOR, *Souffleur.*

LÉANDRE, *Amant d'Hortense.*

FRANCILLON, *jeune écolier, fils d Folidor & d'Elise.*

POLYCRASSE, *Précepteur de Francillon.*

VALENTIN, *Valet de Léandre.*

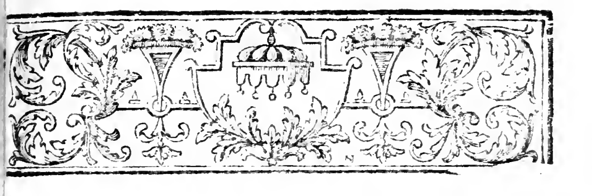
ÉLISE, *Femme de Folidor.*

HORTENSE, *fille de Folidor & d'Élise.*

NÉRINE, *suivante d'Hortense.*

MUSICIENS ET MUSICIENNES.

La Scene est à Paris dans la maison de Folidor



L'AMOUR DIABLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, NÉRINE.

NÉRINE.

VOILA plus de dix fois que je vais, que je viens ;
Personne ne paroît.

HORTENSE.

Quels chagrins sont les miens !
Les mesures, sans doute, auront été mal prises ;
Car Léandre m'écrit qu'à huit heures précises
Il saura se trouver dans cet appartement :
Il en est bien-tôt neuf.

NÉRINE.

Oh ! quel empressement!
Votre pere vous tient dans ce lieu renfermée,
Depuis un mois ; & c'est pour être accoutumée....

HORTENSE.

Relisons cette lettre.

NÉRINE.

Hé bien ! relisons-la,
Même chose toujours, je crois, s'y trouvera;
Et, sans qu'il soit besoin de la lire & relire,
Si vous voulez, par cœur je m'en vais vous la dire.

» Je suis occupé, depuis trois jours, à faire percer
» un plancher qui se trouve au-dessous de la salle
» voisine de votre appartement, j'espere......

HORTENSE.

Il se sera mépris peut-être de plancher.

NÉRINE.

Un peu de patience ; il faut encor chercher.
(*regardant le parquet.*)
Je crois appercevoir ici quelque ouverture.

HORTENSE.

En effet, au parquet je vois une coupure ;
Sans doute que par-là Léandre doit venir.

NÉRINE.

Que vous aurez de joie à vous entretenir !
Avec tous ses verroux, Folidor, votre pere,
Sera bien attrapé ! Ma foi, l'on a beau faire,

I n'est rien dont l'amour ne vienne enfin à bout.
Prte, plancher, muraille, un Amant force tout.
Voyez-vous au parquet une eſpece de trappe ?

HORTENSE.

I ſi, par un malheur, tout l'ouvrage s'échappe,
I va bleſſer quelqu'un....

NÉRINE.

Qui pourroit-on bleſſer ?

HORTENSE.

Ceux qui, chez Sauterot, vont apprendre à danſer ;
S ſalle eſt là-deſſous ; les leçons qu'il y donne....

NÉRINE.

I donc ! depuis trois mois il n'y vient plus perſonne.
I. ſalle ne vaut pas par mois un quart d'écu.
I andre à ſon ſecours eſt à propos venu.
I nt louis qu'il lui donne, afin d'en être maître,
I ui feront bien plaiſir.

HORTENSE.

Mais Sauterot peut-être
. tout découvrir ?

NÉRINE.

Peſte ! il n'oſe jaſer ;
lez, il eſt diſcret, quoique Maître à danſer ;
: d'ailleurs, s'il parloit, il ſe perdroit lui-même.
'eſt-il donc pas d'accord de tout le ſtratagême ?
n perce ſon plancher, parce qu'il le veut bien ;
n ne lui donne pas cent louis d'or pour rien.

HORTENSE.

t ſi mon pere vient dans le tems que Léandre....

NÉRINE.

Non, non, ne craignez point qu'il vienne vou
furprendre ;
Il s'eft couché fi tard qu'il eft encore au lit.

HORTENSE.

Qu'eft-ce donc qu'il fit tant hier au foir ?

NÉRINE.

Ce qu'il fit ?
Il fe mit à fouffler ; il fondit nos mouchettes,
Ne trouvant en fes mains ni cuillers ni fourchettes.
Il avoit avec lui le petit Francillon,
Qui l'aidoit à fouffler.

HORTENSE.

Mon petit frere ? bon !
Tu te moques.

NÉRINE.

Ma foi, votre pere commence
A l'inftruire déjà de fa belle fcience.
Il lui montre comment, par regle & par raifon,
Il faut un jour....

HORTENSE.

Fort bien ! ruiner fa maifon.
Objet de mille fous, pierre philofophale,
Hélas ! qu'à mon repos tu te trouves fatale !
Que mon pere eft cruel !

NÉRINE.

Ou bien fou. Les efprits
L'occupent tellement & les jours & les nuits,
Qu'il perd le fien. Ma foi c'eft un vifionnaire.

ait venir chez lui Léandre & le Notaire,
amis, ses parens; en un mot le contrat
it prêt à signer, lorsqu'il lui prend un rat.
oique Léandre eût fait de très-grandes dépenses,
ontremande tout, festin, musique, danses.
ourquoi tout cela? Parce que, par malheur,
enoit de manquer le degré de chaleur.
n plus, il fait serment qu'il n'aura point de gendre,
il n'ait achevé l'œuvre.

HORTENSE.

Et je jure à Léandre,
, si mon pere encor differe à l'accepter,
r me donner à lui je saurai tout tenter;
je suivrai sa bonne ou mauvaise fortune.

NÉRINE

era fort bien fait. Dès ce soir, sur la brune,
avertir personne & sans prendre congé,
oon enlévement... & tout est délogé.

HORTENSE.

ce soir?

NÉRINE.

Pourquoi non? Madame votre mere
a bien tenir tête à Monsieur votre pere.
est maîtresse femme alors qu'elle s'y met.
osons-lui. Gageons qu'elle vous le permet.

HORTENSE.

it l'en avertir; mais je crains pour Léandre...

NÉRINE.

e ami Valentin saura tout entreprendre,

HORTENSE.

Quel eſt ce Valentin ?

NÉRINE.

C'eſt un garçon bien fait,
Que depuis peu Léandre a choiſi pour valet ;
C'eſt un ruſé manœuvre. Et c'eſt un avantage,
Que votre pere encor n'ait point vu ſon viſage;
Il pourra le tromper bien plus facilement.

HORTENSE.

Nérine, que Léandre a peu d'empreſſement !
Hé ! ne devroit-il pas... Mais la trappe remue.

(*La trappe s'ouvre.*)

NÉRINE.

Ce ſont eux.

HORTENSE.

De frayeur je ſens mon ame émue.

NÉRINE.

Et moi d'amour, Madame.



SCENE II.

LÉANDRE, HORTENSE, VALENTIN, NÉRINE.

VALENTIN, *sortant de la trappe avec Léandre.*

Enfin nous y voici.
Hé bien, qu'eſt-ce ? comment ſe porte-t-on ici ?

LÉANDRE.

Enfin après un mois je vous revois, Hortenſe.
Que ce moment tardoit à mon impatience !
Non, je ne ſonge plus à mes chagrins paſſés;
quelque déſeſpoir....

VALENTIN.

Ah ! comme vous jaſez!
Nous ſommes, par machine, entrés céans ; peut-être
on nous fera tous deux voler par la fenêtre,
Allons d'abord au fait.

LÉANDRE.

Vous ne me dites rien ?
Hortenſe, votre amour n'eſt pas égal au mien.

HORTENSE.

De plus d'une façon l'amour ſe fait connoître.
Dans vos tranſports charmans le vôtre fait paroître;
Et moi, lorſque je crains que dans votre entretien....

VALENTIN.

Suffit. Vous nous aimez, & nous le ſavons bien.
Nous avons entendu, cachés ſous cette trappe....

NÉRINE.

On entend de là-bas ?

VALENTIN.

Pas un ſeul mot n'échappe.
Tiens, Madame a juré de ſe donner à nous,
Si l'on nous refuſoit plus long-tems pour époux.
Toi....

NÉRINE.

Je n'ai rien juré.

VALENTIN.

Tu m'as rendu juſtice,
Tu m'as trouvé bien fait.

NÉRINE.

Mais par quelle malice
Nous faire tant languir ?

VALENTIN.

Moi, j'étois occupé
A crouſtiller là-bas les reſtes du ſouper.
Nous avons travaillé la nuit comme le Diable,
Et bu..... Nos ouvriers ſont encor ſous la table,
Je les ai bien griſés.

NÉRINE.

Pourquoi donc ce matin
Boire encor ?

VALENTIN.

Nous avons vingt bouteilles de vin,
Toutes pleines là-bas.

LÉANDRE

LÉANDRE.

Toujours parler de boire !

Et l'affaire ....

VALENTIN.

Elle eſt faite, & vous m'en pouvez croire.

HORTENSE.

Quelle affaire ?

VALENTIN.

Un moyen pour ſervir votre amour,
Et qui vous donnera l'un à l'autre en ce jour.

LÉANDRE.

Pour moi, je doute fort que cela réuſſiſſe,
Lorſque par un enfant ſe conduit l'artifice.

HORTENSE.

Quel enfant ?

LÉANDRE.

Francillon votre frere.

HORTENSE.

Comment ?

VALENTIN.

Inſtruit que votre Pere avoit fait un ferment
De ne point marier abſolument ſa Fille,
Qu'il n'eût, en faiſant l'or, enrichi ſa famille;
Jugeant de ſon eſprit par cet entêtement,
Et qu'il ne voudroit pas fauſſer ſon beau ferment,
J'ai gâgné Francillon par de belles paroles,
Et j'ai fait à ſes yeux briller quelques piſtoles:
Il fera tout pour nous.

HORTENSE.

Que peut-il faire encor ?

VALENTIN.

J'ai mis entre ſes mains un certain lingot d'or,
Que m'a donné Monſieur : & notre petit Drôle...
Suffit, il eſt inſtruit, & fera bien ſon rôle.
Votre Pere croira.....

HORTENSE.

J'entrevois ton projet,
Mais, ſi malgré tes ſoins, il n'avoit point d'effet ?

VALENTIN.

Recours à d'autres. Moi, jamais je ne me laſſe :
Et je pourrai jouer cent tours de paſſe-paſſe,
Par cette trappe-là. Nous ſommes avancés,
La tranchée eſt ouverte, une fois ; c'eſt aſſez.
Et comme le bon-homme a plus d'une folie,
Qu'il aime la Muſique autant que la Chymie,
Au tems du dénouement, avec une chanſon,
S'il ſe fâche, on ſaura le mettre à la raiſon.
Sauterot a mandé ſes amis, ſes amies,
Tous gens de l'Opéra, dont les voix ſont jolies ;
Ils doivent ſe trouver ici tantôt.

LÉANDRE.

Fort bien.

VALENTIN.

Vous voyez bien, Monſieur, qu'on n'a négligé rien.

NÉRINE.

Auſſi ſommes-nous ſûrs d'une ample récompenſe.
Mais j'entends quelque bruit.

HORTENSE.

C'eſt mon Frere, je penſe.

SCENE III.

HORTENSE, NÉRINE, LÉANDRE, VALENTIN, FRANCILLON.

VALENTIN.

Hé ! bon jour, Francill.

FRANCILLON.

Ah ! Meſſieurs les Amants,
Je vous croyois dehors, & vous êtes dedans :
Eſt-ce que vous auriez enfoncé notre porte ?
La ſerrure pourtant en eſt rudement forte.
Non ſeulement la nuit, mais encore le jour,
Notre pere la tient fermée à double tour.
Il extravague, au moins, le bon-homme de Pere !
Parce qu'il hait ma Sœur, quand il eſt en colere,
Il lui donne par-ci, par-là quelque ſoufflet ;
Et moi, parce qu'il m'aime, il me donne le fouet.

LÉANDRE.

Il eſt donc fort égal, qu'il aime, ou qu'il haïſſe.

FRANCILLON.

Ma foi, je ne veux plus eſſuyer ſon caprice ;
Je me laſſe de voir ſon ménage de chien.
Je me vais enrôler au premier jour.

VALENTIN.

Fort bien.

FRANCILLON.

Il ſemble né pour faire enrager fils & fille.
Mais qui peut donc avoir mis dans notre famille
Ce Pere-là ?

VALENTIN.

Laiſſons votre Pere en repos.

FRANCILLON.

Qu'il nous y laiſſe, nous.

VALENTIN.

Pour changer de propos,
Peut-on ſavoir de vous, ſi....

FRANCILLON.

J'ai fait votre affaire.

LÉANDRE.

Et de quand ?

FRANCILLON.

D'hier au ſoir.

LÉANDRE.

Et qu'a dit votre Pere ?

FRANCILLON.

Ma foi, je ne ſais pas, car j'allai me coucher.
Mais je ne penſe pas qu'il ait dû ſe fâcher,
Trouvant ce qu'il cherchoit.

VALENTIN.

Contez-nous cette hiſtoire.

FRANCILLON.

Hier au ſoir, le ſachant dans ſon Laboratoire,
J'y monte, & ſur le feu j'y vois un des creuſets,
Où d'ordinaire il fait ſes plus hardis eſſais;
Il étoit plein d'argent, & de quelqu'autre choſe
Dont, d'inſtant en inſtant, il redoubloit la doſe:
Je m'approche & je ſouffle. Ah! Le joli garçon!
Dit-il; nous en ferons quelque choſe de bon.
Je faiſois l'innocent, en ſongeant en moi-même
Comment je pourrois mettre à bout le ſtratagême.

VALENTIN.

Après?

FRANCILLON.

Ayant ſoufflé trois bons quarts d'heure & plus,
Mon Pere, las de voir ſes efforts ſuperflus,
Entre en ſon cabinet bruſquement, ſans rien dire;
Je l'entends parler ſeul, après je l'entends lire;
Mais il liſoit des mots, que je ſerois dix ans
A retenir. Enfin, ſans perdre plus de tems,
Je vous prends le creuſet avecque des pincettes,
J'en renverſe l'argent; & puis, ces choſes faites,
J'y mets le lingot d'or en la place.

VALENTIN.

Fort bien.
Il fut fondu d'abord?

FRANCILLON.

Bon, preſque en moins de rien.
Mon Pere s'en revint, murmurant en lui-même,
Les yeux tout égarés, & le viſage blême;
Il approche du feu.

VALENTIN.

Sut-il s'appercevoir?.

FRANCILLON.

Ma foi, je lui donnai fur le champ le bon foir,
Et ne vis point la fuite. Oh! çà, mon cher beau-frere,
J'ai bien eu de la peine.

LÉANDRE.

En voici le falaire,
Trois Louis; & dans peu je faurai vous prouver...

FRANCILLON.

Quand ils feront mangés, j'irai vous retrouver.

(*Il s'en va, & revient fur fes pas.*)

J'entends mon Précepteur.

LÉANDRE.

Quoi? Monfieur Polycraffe?

FRANCILLON.

Lui-même.

HORTENSE.

Jufte Ciel!

LÉANDRE.

Que faut-il que je faffe?

VALENTIN, *voulant rentrer dans la trappe.*

Rentrons. Mais il nous voit.



SCENE IV.

LÉANDRE, HORTENSE, FRANCILLON, POLYCRASSE, VALENTIN, NÉRINE.

POLYCRASSE.

ICi que faites-vous ?
Quoi ! dans la bergerie on enferme les loups ?

LÉANDRE.

Monſieur, parlez plus bas.

POLYCRASSE.

Deux garçons & deux filles !
De quoi nous ſervent donc les portes & les grilles,
Si ces loups raviſſans ſont parmi nos troupeaux ?

VALENTIN.

Nous ne ſommes point loups, nous ſommes des agneaux.

(*Lui préſentant une bourſe.*)

Si notre toiſon d'or appaiſoit votre bile ?....

POLYCRASSE.

Oh! que je ne ſuis pas un mortel ſi facile !

FRANCILLON.

Hé ! » Domine.

POLYCRASSE.

» Tace.

LÉANDRE.

Ne faites point de bruit.

POLYCRASSE.

Il faut que de ceci Folidor ſoit inſtruit:
Il m'a fait précepteur de toute la famille ;
Ainſi que ſur le fils, j'ai pouvoir ſur la fille.

LÉANDRE.

Hortenſe, dès-long-tems a mon cœur & ma foi ;
Et vous ſavez, Monſieur ....

POLYCRASSE

Et que m'importe à moi?

NÉRINE.

Il faut que je m'en mêle... Oh ! çà, cher Polycraſſe.

POLYCRASSE, *la rebutant.*

» Vade retrò.

NÉRINE.

Je vois qu'il faut que je l'embraſſe.

POLYCRASSE,

Ah ! Crocodile !

NÉRINE, *l'embraſſant.*

Au nom de notre paſſion ...

POLYCRASSE.

Ouf ! je crains de tomber dans la tentation.
Allons vîte avertir....

HORTENSE.

O Ciel ! j'entends mon Pere,
Que vais-je devenir ?

VALENTIN.

Et nous, qu'allons nous faire ?

LÉANDRE.

Valentin, tire nous promptement d'embaras.

POLYCRASSE.

Oh ! je vais....

VALENTIN, *le retenant & l'enfonçant dans la trappe avec Léandre & Francillon.*

Oh ! parbleu, tu descendras là-bas.

POLYCRASSE, *tombant.*

Au secours !

FRANCILLON, *tombant.*

Ah !

VALENTIN, *à Léandre.*

Sur vous refermez bien la trappe.

SCENE V.

VALENTIN, HORTENSE, NÉRINE.

VALENTIN, *à Nérine.*

MAis moi, comment faut-il qu'à présent je m'échappe ?

NÉRINE.

Cache-toi sous la table.

VALENTIN, *se cachant sous la table.*

Il est vrai, c'est bien dit.

HORTENSE.

Que fera-t-on, dis-moi, de ce pédant maudit?

NÉRINE.

Ils ont de quoi là-bas; qu'ils le faſſent bien boire;
Il ne hait pas le vin, à ce que je puis croire.

HORTENSE.

Tais-toi, mon Pere vient.

NÉRINE.

Et votre mere auſſi.

SCENE VI.

FOLIDOR, ÉLISE, HORTENSE, NÉRINE, VALENTIN, *ſous la table.*

ÉLISE.

NE puis-je donc ſcavoir quel chagrin, quel ſouci
Vous vient de réveiller en ſurſaut?

FOLIDOR.

Ah! ma femme,
Je ſuis perdu.

ÉLISE.

Quel trouble agite donc votre ame?
Pourquoi courir ainſi de la cave au grenier,
Du grenier à la cave? Il faudra vous lier,
Si cela continue. Au moins daignez m'apprendre...

FOLIDOR, *à Nérine.*

Où donc eſt Francillon ? il m'a ſemblé l'entendre.

ÉLISE.

Mon Dieu ! ſans ce cher fils tout vous eſt odieux !
Ce n'eſt que pour lui ſeul que vous avez des yeux ;
Auſſi le gâtez-vous ; car jamais à ſon âge
On ne vit un enfant d'un tel libertinage.
Votre exemple, après tout, lui fait avoir raiſon ;
Il vous voit gouverner ſi bien votre maiſon !

FOLIDOR, *à Nérine.*

Faites-le-moi venir.

HORTENSE, *bas.*

Ah ! je tremble, Nérine.

FOLIDOR, *à Hortenſe.*

Et vous, retirez-vous, votre aſpect me chagrine.

SCENE VII.

FOLIDOR, ÉLISE, VALENTIN, *ſous la table.*

ÉLISE.

Comme vous renvoyez votre fille !

FOLIDOR.

Ma foi !
J'ai toûjours fort douté qu'elle fût bien à moi ;
Et je crois que quelqu'un l'a changée en nourrice ;
Que cela ſoit, ou non, je la haïs-

ÉLISE.

Quel caprice !

FOLIDOR.

Laissons-là votre fille, & ne songeons qu'à moi :
Je suis au désespoir.

ÉLISE.

Mais sachons donc pourquoi ?
Ne me direz-vous point l'aventure fatale....

FOLIDOR,

Je t'ai trouvée enfin, Pierre Philosophale !
Mais hélas, à quel prix ?

ÉLISE.

Quoi ! vous avez trouvé ?...

FOLIDOR.

Oui, ma femme ; à la fin l'œuvre s'est achevé ;
J'ai fait de l'or.

ÉLISE.

De l'or !

FOLIDOR.

Oui, j'en ai fait, vous dis-je.

ÉLISE.

Vous avez fait de l'or, & cela vous afflige ?
Quoi ! c'est-là le sujet qui vous rend si fâché ?
Vous qui cherchiez...

FOLIDOR.

J'ai fait un fort mauvais marché,
Sans le savoir pourtant.

ÉLISE.

Ne pouvez-vous me dire...

FOLIDOR.

Écoutez, puiſqu'il faut enfin vous en inſtruire.
Hier au ſoir, ennuyé de ſouffler vainement,
Et de manquer toujours ce fortuné moment,
Ce degré de chaleur, où, par certain mélange,
Par certaine vertu l'argent en or ſe change:
» C'eſt trop, dis-je, c'eſt trop me fatiguer en vain;
» Employons un pouvoir au deſſus de l'humain.
En colere je ſors de mon Laboratoire,
J'entre en mon cabinet, & j'aveins un Grimoire,
Que j'avois eu jadis d'un vieil Egyptien;
Je le lis tout du long, ſans y comprendre rien,
Tremblant à chaque mot que ma bouche prononce;
Et, l'ayant lu, je fuis ſans attendre réponſe.

ÉLISE.

Hé bien! de tout cela, quoi? qu'eſt-il arrivé?

FOLIDOR.

Je trouve, à mon retour, que l'œuvre eſt achevé.
Vos mouchettes d'argent, que vous croyez perdues...

ÉLISE.

Hé bien?

FOLIDOR.

Je les avois dans un creuſet fondues,
Et j'ai trouvé cet or en la place. Tenez.
(*En lui montrant le lingot d'or.*)
N'eſt-ce pas là de l'or? voyez, examinez.

ÉLISE, *prenant le lingot d'or.*

Oui, c'en eſt en effet. Que j'étois malheureuſe,
De vous tant quereller!

FOLIDOR.

Cela vous rend joyeuse,
Dans le tems que je suis accablé de chagrin.

ÉLISE.

Nous allons marier votre fille à la fin.
Dès aujourd'hui je vais faire avertir Léandre :
Depuis assez-long-tems vous le faites attendre ;
Mais voici l'heureux jour....

FOLIDOR.

Pas tout-à-fait encor.

ÉLISE.

Que voulez-vous de plus ? vous avez fait de l'or:
Et vous avez promis....

FOLIDOR.

D'accord ; mais le Grimoire
N'a-t-il rien fait, ma femme ?

ÉLISE.

Hé quoi ! pouvez-vous croire...

FOLIDOR.

Oui, je crois que cet or par le Diable est produit,
Et, pour vous dire tout, je l'ai vu cette nuit.

ÉLISE, *riant.*

Vous avez vu le Diable ? & qu'a-t-il pu vous dire?
Que je sache....

FOLIDOR.

Oui, riez ; voilà bien de quoi rire,

ÉLISE.

Vous avez vu le Diable ?

FOLIDOR.

Oui, comme je vous voi.

ÉLISE.

: dans quelle figure ?

FOLIDOR.

En homme, comme moi;
ais l'air d'un petit-Maître, & rempli d'arrogance;
faifoit le gros dos, & l'homme d'importance.
Tout ce que tu voudras, en or fera changé,
Commande; à t'obéir je me fuis engagé,
M'a-t-il dit; de tréfor je te ferai largeffe:
Mais auffi fouviens-toi de tenir ta promeffe.
Dans un mois au plus tard je viendrai te chercher.

ÉLISE.

h! que dites-vous-là? Gardez de m'approcher;
: ne veux plus vous voir.

FOLIDOR.

Ma femme!

ÉLISE,

Miférable!
Qu'avez-vous fait?

FOLIDOR.

C'étoit...

ÉLISE.

Allez vous-en au Diable.

FOLIDOR.

Quand j'ai lu ce Grimoire ou je n'entendois rien,
C'étoit dans le deffein de m'acquérir du bien;

Et je ne croyois pas au Diable rien promettre.
Un tems si court encor ! si je pouvois remetre,
Je me consolerois...

ÉLISE., *s'adoucissant.*

Il faut prendre parti;
Et n'avoir pas du moins ici le démenti.
Puisqu'on vous a promis de l'or en abondance,
Souhaitez-en pour nous, nous prendrons patience
Il faut d'un mauvais pas se tirer comme on peut;
Et que le Diable après....

FOLIDOR.

M'emporte, s'il le veut,
N'est-ce pas ? Vous croyez qu'en mon état funest
Je voudrois enrichir des gens que je déteste ?
Quoi ! votre fille & vous?...

ÉLISE.

Autant qu'il vous plaira,
Haïssez-nous, le Diable au moins nous vengera.

FOLIDOR.

Hé ! de quel souvenir m'attristez-vous, ma femme
Hélas ! n'augmentez-point le trouble de mon ame
Non, je ne vous hais point, pardonnez au transport.

ÉLISE.

Au transport de folie.

FOLIDOR.

Hé bien ! j'en suis d'accord;

hacun a sa folie, & ma peur fait la mienne.
crains qu'en ce moment le Diable ne revienne.
emeurez avec moi, vous pourrez l'amuser;
n dit qu'avec le sexe il se plaît à jaser.

ÉLISE.

eut-on être aussi fou! Toute la nuit entiere
ous avez en dormant ronflé d'une maniere
ue je n'ai pas clos l'œil, & si je n'ai rien vu.
'est quelque songe affreux qui vous aura déçu.

FOLIDOR.

uoi! ce seroit un songe?

ÉLISE.

Oui, je vous en assure.

FOLIDOR.

ue je serois heureux! Mais par quelle aventure
urois-je fait de l'or? dites moi.

ÉLISE.

Par hazard.
'aviez-vous pas espoir d'en faire tôt ou tard?

FOLIDOR.

ui, vous avez raison; & c'est peut-être un songe,
ui, se mêlant d'abord au chagrin qui me ronge,
ura dans mon esprit passé pour vérité.



SCENE VIII.

FOLIDOR, ÉLISE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR....

FOLIDOR.

Où Francillon étoit-il arrêté?

NÉRINE.

Monſieur....

FOLIDOR.

Hé bien ! Monſieur ?

NÉRINE.

Je ne trouve perſonne,
Ni fils, ni précepteur.

FOLIDOR.

Ah ! que cela m'étonne !
(Tirant ſes clefs.)
Voilà mes clefs, je ſais que toute ma maiſon
Eſt doublement fermée ! Ah ! je perds la raiſon.
Je ne me connois plus, & je n'y vois plus goute.
Le Diable les a pris pour les gages ſans doute.
(Il appelle.)
Polycraſſe.

POLYCRASSE, *de dessous la trappe.*

Monsieur.

FOLIDOR,

Je ne me trompois pas.

où me répondez-vous ?

POLYCRASSE.

On nous tient ici-bas.

ÉLISE,

ne sais plus qu'en dire, & la chose est trop forte.

(*Elle lui arrache ses clefs.*)

onnez-moi promptement les clefs de notre porte :

veux sortir.

FOLIDOR.

Restez.

ÉLISE, *fuyant.*

J'ai trop de peur, je cours

ur vous faire venir au plutôt du secours.



SCENE IX.

FOLIDOR, VALENTIN, *sortant de dessous la table pour rentrer dans la trappe*

FOLIDOR.

Je sors aussi... Mais, Ciel ! que vois-je sous la table
Ah ! me voilà perdu. Qu'est-ce là ?

VALENTIN, *effrayé.*

C'est le Diable.

FOLIDOR, *effrayé.*

Ah !

VALENTIN, *se rassurant peu-à-peu.*

Si tu fais du bruit, je te tordrai le cou.
J'aurois pu me changer en Ours, en Loup-garou,
En Greffier, en Sergent, en bête plus vilaine :
Mais, pour moins t'effrayer, j'ai pris figure humaine
Tu t'étonnes de voir le Diable ainsi vêtu.
Cette nuit je te suis autrement apparu,
Beau diamant au doigt, pomme d'or à la canne,
L'air fier, j'étois alors Commis de la Douane :
Mais ayant par hazard trouvé dans mon chemin
Un laquais, qui, lassé de son triste destin,
M'a dit qu'il se donnoit à moi, si ma puissance
Le pouvoit sur le champ tirer de l'indigence ;

ı-tôt j'ai troqué mon habit pour le sien ;
ai fait un Commis, & l'ai changé si bien,
lui-même à présent a peine à se connoître.

FOLIDOR.

ıs! dans quelque état que vous puissiez paroître,
ıant que c'est le Diable, en a-t-on moins de peur ?

VALENTIN.

ne t'allarme point, dissipe ta frayeur :
e viens point encor pour prendre ta personne ;
ı'est que dans un mois.

FOLIDOR.

Au Diable l'on se donne
ısant un Grimoire ?

VALENTIN.

Hé ! n'es-tu pas content ?
ai fait hier trouver ce que tu cherchois tant.
ı'as qu'à souhaiter.

FOLIDOR.

Je suis inconsolable.
z pitié de moi.

VALENTIN.

Le Diable pitoyable !
e moques ; tes pleurs sont ici superflus.

FOLIDOR.

non fils, mon cher fils ?

VALENTIN.

Tu ne le verras plus.
, lorsque je serai contraint de te le rendre,
st dans ce même instant que je viendrai te prendre.

FOLIDOR.

Hé quoi ! tous mes efforts ne me servent de rien
Je ne puis me sauver ?

VALENTIN.

Il n'en est qu'un moyer

FOLIDOR.

Quel est-il ? ah ! déja l'espoir rentre en mon am

VALENTIN.

De me donner quelqu'autre en ta place.

FOLIDOR.

Ma femme
Prenez : je vous la donne, & de grand cœur, ma

VALENTIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais je n'en veux point r
Des femmes, j'en ai tant que je n'en sais que fai
C'est de tous les maris le présent ordinaire.
Tu m'as donné la tienne un million de fois,
Je n'en ai poinr voulu.

FOLIDOR.

De qui donc faire cho
Si j'avois des parens encor ! mais ma famille
Consiste seulement en mon fils & ma fille.

VALENTIN.

Pour la fille, encor passe.

FOLIDOR.

Oui, mais....

VALENTIN.

Tu la hais fort
Je le sais.

FOLIDOR.

Il eſt vrai, mais j'aurois un remord.
ıner ma fille au Diable! Ah! la choſe eſt trop forte.

VALENTIN.

s comme tu voudras; dans un mois je t'emporte.

FOLIDOR.

ous pouviez ſavoir le cruel embarras ...

VALENTIN.

r t'en tirer, apprends ce que tu ne ſais pas.
fille en queſtion n'eſt nullement ta fille,
Diables ſavent tout. Autrefois certain drille
contoit à ta femme.

FOLIDOR.

Et c'eſt de leurs amours
cette fille vient? je m'en doutai toujours.
ıerchois la raiſon de ma haîne implacable.
qu'Hortenſe n'eſt point à moi, qu'elle aille au Diable;
ıez-la, j'y conſens. Mais parlons entre nous.
s que vous l'aurez, dites, qu'en ferez-vous?

VALENTIN, *embarraſſé.*

ferai... Mais que fais-je?... Une beauté brillante,
ne trouvera point de cœur qu'elle n'enchante;
rendrai mille gens à la rage amoureux:
comme elle n'aura que des rigueurs pour eux,
donneront tous au Diable pour lui plaire,
e ſont des Sujets qu'elle ſaura me faire.

FOLIDOR.

s la laiſſerez donc en pleine liberté?

VALENTIN,

Assurément.

FOLIDOR.

Et moi, vous m'auriez emporté?

VALENTIN.

Çà, concluons un peu. Crois-tu que cette Hortense
Consente à se donner à moi sans répugnance?

FOLIDOR.

Vous connoissant pour Diable, elle n'en fera rien:
Et vous croyant Laquais, c'est encor pis.

VALENTIN.

Hé bien!
Je vais changer d'habit.

FOLIDOR.

Changez plutôt de mine;
Car à voir vos yeux seuls, aisément on devine
Que vous êtes le Diable.

VALENTIN.

Ainsi, pour l'abuser,
Je vais en beau blondin me métamorphoser.
Elle avoit un amant?

FOLIDOR

Oui, qu'on nomme Léandre.

VALENTIN.

J'en connois la figure, & je m'en vais la prendre.

FOLIDOR.

Ah! pour ne vous point voir je détourne les yeux,
Et voudrois pour beaucoup être loin de ces lieux.

(Dans le tems que Valentin s'enfonce dans la trappe, Léandre sort de dessous le Théatre, & paroit à sa place.)

SCENE

SCENE X.

LÉANDRE, FOLIDOR.

LÉANDRE.

POURQUOI ? ce changement eſt-il ſi formidable ?

FOLIDOR, *effrayé.*

Ah ! que vois-je ? où s'étend la puiſſance du Diable !
J'ai de la peine à croire encor ce que je vois.
Comment donc ! le viſage, & la taille & la voix :
On diroit de Léandre.

LÉANDRE.

Avec cette figure
Pourrons-nous l'abuſer ?

FOLIDOR.

Oh ! la choſe eſt bien ſûre.

LÉANDRE.

Qu'elle vienne au plutôt.

FOLIDOR.

Oui : mais auparavant
Je veux revoir mon fils ; vous trompez fort ſouvent,
Vous autres Diables.

LÉANDRE.

Non, ne crains rien.

FOLIDOR.

Oh ! de grace,
Rendez-moi mon cher fils, & même Polycrasse.

LÉANDRE, *à part.*

Je crains, malgré l'argent que je leur ai donné,
Que le vin qu'ils ont bu...

FOLIDOR.

Vous semblez étonné.
Qu'a-t-on fait de mon fils ? hélas ! que j'appréhende...
Comment ! ne pouvez-vous m'accorder ma demande ?

LÉANDRE.

Il faut te satisfaire. Esprits, qui m'écoutez,
Qu'on relâche à l'instant ceux qu'on tient arrêtés.



SCENE XI.

FOLIDOR, LÉANDRE, POLYCRASSE & FRANCILLON, *ſortant de deſſous le Théâtre, ivres.*

FOLIDOR.

AH! voilà mon cher fils! Viens-çà, que je t'embraſſe.
Et je revois auſſi ce pauvre Polycraſſe!
Ils ne me diſent rien, & ſemblent endormis.

LÉANDRE.

C'eſt que du charme encore ils ne ſont pas remis.
(à part.)
Qu'ils ſont ivres!

FOLIDOR.

Enfin j'ai briſé votre chaîne.

LÉANDRE.

Finiſſons notre affaire.

FOLIDOR.

On a bien de la peine
Pour ravoir....

POLYCRASSE.

» Facilis deſcenſus Averni.

FOLIDOR.

Mon fils, reconnois-moi.

FRANCILLON.

Bon jour, »vinum vini.

LÉANDRE, *à part.*

J'enrage ; ils vont parler.

FOLIDOR.

Comment donc ! qu'eſt-ce à dire ?

FRANCILLON.

C'eſt-à-dire du vin.

FOLIDOR.

Du vin ?

POLYCRASSE.

Je ſais l'inſtruire.

Avant qu'il ſoit dix ans j'en veux faire un Docteur.

FRANCILLON.

Non, non, je ne veux pas, je veux être ſouffleur.
Je ne ſouffle pas mal, au moins.

FOLIDOR.

Il paroît ivre.

FRANCILLON.

La bouteille ſera déſormais mon ſeul livre ;
Je ne veux point avoir un autre rudiment.

FOLIDOR.

Quels diſcours ſont-ce-là ?

LÉANDRE.

C'eſt un enchantement.

FRANCILLON.

Oui, je ſuis enchanté ! Votre vin, cher beau-frere,

Est un vin ... Il en faut faire boire à mon pere.
Retournons aux Enfers.

LÉANDRE, *à part.*

Ah! me voilà perdu!

(à Polycrasse.)

Faites-le taire au moins.

POLYCRASSE.

Oui, paix. Le voilà tû.
Et moi, je vais parler. Le vin...

LÉANDRE, *à part.*

Que va-t-il dire?

POLYCRASSE.

Voilà la grande erreur.

LÉANDRE, *à part.*

Je souffre le martyre.

POLYCRASSE.

Quand on trouve du vin mauvais, on dit d'abord;
Voilà du vin du Diable.

FOLIDOR.

Hé bien?

POLYCRASSE.

On a grand tort,
Le vin du Diable est bon, n'est-il pas vrai?

FRANCILLON.

Sans doute.
Allons-en boire encore, & que mon pere en goûte.

FOLIDOR.

Resteront-ils long-tems dans cet égarement?

LÉANDRE

Je vais les en tirer dans ce même moment.
Le charme finira tout aussi-tôt qu'Hortense,
Livrée entre mes mains.... La voici qui s'avance.

SCENE XII.

FOLIDOR, ÉLISE, LÉANDRE, HORTENSE, NÉRINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *ivres.*

ÉLISE, *à Hortense, bas.*

Je suis assez instruite, & vais vous seconder.
(*à Folidor.*)
Eh bien, vous aviez tort de vous intimider;
Votre fils retrouvé vous tire enfin de peine.
Mais Léandre en ces lieux! quelle affaire l'amene?

FOLIDOR, *à Élise.*

(*à Hortense.*)
Je lui donne ma fille. Oui, je veux aujourd'hui,
Après tant de refus, que vous soyez à lui.
N'y consentez-vous pas?

HORTENSE.

Si j'y consens, mon Pere?
Ah! je ferai toujours ce qui pourra vous plaire.

ÉLISE.

Léandre, emmenez-la chez vous, & promptement,
De crainte qu'il ne change encor de sentiment.

FOLIDOR.

Je n'en changerai point, & consens qu'il l'emmene.

LÉANDRE, *emmenant Hortense.*

Monsieur, jusqu'au revoir.

FOLIDOR.

N'en prenez pas la peine.

SCENE XIII.

FOLIDOR, ÉLISE, NERINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *ivres.*

ÉLISE.

ÇA, réjouissons-nous.

FOLIDOR.

Vous en avez sujet.
A qui croyez-vous donc donner ce cher objet,
Ce bel enfant qui m'est venu de contre-bande ?

ÉLISE.

A Léandre. Voyez la plaisante demande !

FOLIDOR.

De joie en ce moment vos sens en sont ravis ?

ÉLISE

Sans doute.

FOLIDOR.

C'est donc là Léandre, à votre avis ?

ÉLISE.

Si ce n'eſt pas Léandre, il eſt en tout ſemblable.
Et qui ſeroit-ce donc, s'il vous plaît?

FOLIDOR.

C'eſt le Diable,
Qui, ſans ce beau préſent, m'auroit rompu le cou.

ÉLISE.

Par ma foi, mon Mari, vous êtes un grand fou.

SCENE XIV *& derniere.*

FOLIDOR, ÉLISE, VALENTIN, POLYCRASSE & FRANCILLON *ivres*, NÉRINE, MUSICIENS, MUSICIENNES.

VALENTIN.

PLACE, place, Meſſieurs; voici de la Muſique
Que le Diable conduit.

FOLIDOR.

Du moins que l'on m'explique ...

UNE MUSICIENNE *chante.*

No I.

Tu crois au Diable abandonner Hortenſe,
Elle ſe voit dans les bras de l'Amour:
De ſon Amant tu trompois l'eſpérance;
Mais il a ſu tromper ta vigilance.
Chacun à ſon tour.

II MUSICIENNE.

Pour obtenir la main de ſa Maîtreſſe,
Léandre fait le Diable dans ce jour ;
Et, dès demain, pour prix de ſa tendreſſe,
Elle ſera peut-être la Diableſſe.
Chacun à ſon tour.

FOLIDOR.

Comment donc, s'il vous plaît ? Que veut dire ceci
Laiſſez-là vos chanſons : je veux être éclairci.

ÉLISE.

Quel éclairciſſement vous faut-il davantage ?
Vous êtes pris pour dupe.

FOLIDOR.

Oh ! qu'entends-je ? j'enrage.
Comment donc, malheureux, vous oſez me duper !

VALENTIN.

Monſieur, je vous trompois, je viens vous détromper.
Je ne ſuis point le Diable.

FOLIDOR.

Et quel es-tu donc, traître ?

VALENTIN.

Mon nom eſt Valentin, & Léandre eſt mon Maître.
Sachant que vous vouliez trouver abſolument
Ce que tant d'autres fous ont cherché vainement,
J'ai voulu là-deſſus contenter votre envie ;
Et, ce que n'avoient pu vos ſecrets de chymie,

Votre fils Francillon l'a fait par mon moyen.
J'ai mis entre ses mains un lingot d'or.

FOLIDOR.

Hé bien ?

FRANCILLON.

Hé bien, je l'ai jetté dans le creuset, mon pere.

FOLIDOR.

Comment, coquin, c'est toi ?....

FRANCILLON.

Tout doux : point de colere.

FOLIDOR.

Puis-je croire .....

FRANCILLON.

Croyez que je ne vous ments pas.

POLYCRASSE, *ivre.*

L'Enfant dit vrai, Monsieur : » in vino veritas.
Mais il faut châtier le vin dans la jeunesse.

FRANCILLON.

Me châtier !

FOLIDOR, *à Polycrasse.*

Et vous, avec votre sagesse,
Avec votre air cagot, vos discours de Pédant....

FRANCILLON.

Il faudroit lui donner le fouet.

POLYCRASSE.

Impertinent !

FRANCILLON *ivre.*

Vous êtes un ivrogne.

FOLIDOR.

Ah ! je me désespere.
Se peut-il ?.. Mais j'ai tort de me mettre en colere.
Personne n'a jamais au monde eu tant de peur.
Mais, puisque je me vois remis de ma frayeur,
Je vous pardonne à tous ; & ne veux de ma vie
Ni souffler, ni chercher de secrets de chymie.
Mais que je sache au moins comment dans ma maison....

VALENTIN.

Suffit. De tout cela nous vous rendrons raison ;
Nous en ferons tantôt l'entretien de la table ;
A présent achevons la musique du Diable.



DIVERTISSEMENT.

I. MUSICIEN.

N°. II.

L'Honneur, l'argent, l'amour,
Sont trois Diables
Impitoyables
Qui ſe combattent tour à tour.
La place d'armes
Eſt un jeune cœur,
Que défend le Diable d'honneur.
Le Diable d'Amour, par ſes charmes,
Par ſes larmes,
Cherche à s'en rendre vainqueur;
Avec ſes fleches
Il fait des breches:
Mais le Diable d'argent, d'un plein ſaut,
Monte à l'aſſaut.

FRANCILLON *ivre.*

N°. III.

Du vin de mon beau-frere
Je boirois ſoir & matin.
Plus de Deſpautere,
De Rudiment, de Grammaire;
Du vin.

I. MUSICIEN.

N°. IV.

Une femme toujours égale,
Des Amans heureux & diſcrets ;
C'eſt la pierre philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

II. MUSICIEN.

Un Gaſcon qui ſouvent régale,
Un Normand ſans procès;
C'eſt la pierre philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

I. MUSICIEN.

N°. V.

Ah ! que l'Hymen eſt agréable
Pour un jour !
Tout y plaît, tout en eſt aimable ;
C'eſt l'Amour.
Le lendemain n'eſt pas ſemblable.
Dans une nuit
Tout eſt détruit.
Le Soleil luit,
L'Amour s'enfuit ;
C'eſt le Diable.

VALENTIN.

Ah ! que le Parterre eſt aimable,
Dans ce jour !
Son bon goût nous eſt favorable ;
C'eſt l'Amour.
Quand une Piece eſt déteſtable,
Quelle rumeur !
Quelle fureur
Contre l'Acteur,
Contre l'Auteur !
C'eſt le Diable.

FIN.

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François le 7 Juin 1709.

ACTEURS.

PIETREMINE, *Procureur, tuteur amoureux d'Elise.*

CLÉON, *Amant d'Elise.*

BAZOCHE, *Clerc de Pietremine.*

SAINT-GERMAIN, *Valet de Cléon.*

Madame RISSOLÉ, *mere de Pietremin Amoureuse de Cléon.*

LUCRECE, *Sœur de Pietremine, amo reuse de Cléon.*

SUZON, *Fille de Pietremine, amoureu de Cléon.*

ÉLISE, *Amante de Cléon.*

LISETTE, *Servante de Pietremine.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Pietremine.



[L]A FAMILLE [E]XTRAVAGANTE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

[M]E voici seule enfin, parlons un peu raison.
[Cléo]n & son valet sont dans cette maison
[Cach]és depuis hier, & par mon assistance :
[Si n]otre Maître en a la moindre connoissance,
[Je su]is perdue : aussi je suis riche à jamais,
[Si d]e Cléon je fais réussir les projets.
[Il n]e contente pas par de vaines paroles ;
[Il n]ous a consigné déjà cinq cents pistoles ;

Et, s'il enleve Élise à notre Procureur,
Je puis bien m'assurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le Clerc, il fera cette affaire :
Mille écus bien comptant, & l'espoir de me pl
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur.
Le Procureur céans a sa mere, sa sœur,
Et sa fille ; elles sont sans cesse à leur fenêtre.
Déjà plus d'une fois, voyant Cléon paroître,
Elles m'ont demandé (mais chacune en secret
Quel étoit ce Monsieur si charmant, si bien fait
Qui passoit si souvent. Elles en sont charmées ;
Et sont folles assez pour croire en être aimées.
Les voici toutes trois avec le Procureur,
Tâchons de pénétrer jusqu'au fond de leur cœu

SCENE II.

Madame RISSOLÉ, PIETREMI
LUCRECE, SUZON, LISETTE

PIETREMINE.

MA mere, finissez vos proverbes des halles
Sentences du vieux tems fades & triviales ;
On n'entend que cela dans toute la maison,
Et ma fille & ma sœur les mettent en chanson
Jour & nuit l'une & l'autre à composer s'appliqu
De pitoyables vers, de mauvaise musique...

Madame RISSOLÉ.

o, vous n'entendrez plus proverbes, ni chanſons.
s revenons un peu, de grace, à nos moutons.
ont vos actions, & non pas mon langage
l vous faut condamner. Ce ſecond mariage...

PIETREMINE.

bien ! j'adore Éliſe, & prétends l'épouſer;
proverbes, en vain, s'y voudroient oppoſer.
e eſt ma pupille; étant ſous ma tutelle,
mere, en ma faveur je veux diſpoſer d'elle.

LUCRECE.

endez-nous.

PIETREMINE.

Ma ſœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

is, mon pere.....

PIETREMINE.

Ma fille, autant de tems perdu.

Madame RISSOLÉ.

us devez avant tout pourvoir votre famille;
riez votre ſœur, mariez votre fille.

PIETREMINE.

votre mere auſſi, n'eſt-ce pas ?

Madame RISSOLÉ.

Pourquoi non ?
, ſans tous les caquets & le qu'en dira-t-on....
jeune homme..... ſuffit.

PIETREMINE.

A votre âge, ma mere!

Madame RISSOLÉ.

Suis-je si décrépite & hors d'état de plaire ?

PIETREMINE.

Non pas : mais....

Madame RISSOLÉ.

Rira bien qui rira le dernier.
Vous n'avez qu'à toujours demain vous marier,
Je vous suivrai de près.

LUCRECE.

Je ne tarderai guere
A me pourvoir aussi.

PIETREMINE.

Vous, ma sœur ?

LUCRECE.

Oui, mon frere.

PIETREMINE.

A l'amour jusqu'ici vous aviez résisté.

LUCRECE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi, de mon côté,
Je suivrai leur exemple.

PIETREMINE.

Oh ! ce n'est pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon pere; & déjà quelqu'un m'aim
Que j'aime aussi.

PIETREMINE.

Comment ! chacune a donc le sien ?

LISETTE.

veut vous imiter.

PIETREMINE.

Je l'empêcherai bien.

Madame RISSOLÉ.

:iez-vous, vous dis-je, & puis laissez-nous faire.

PIETREMINE.

morbleu ! ces discours me mettent en colere;
ens monter ma bile, il vaut mieux m'en aller.

SCENE III.

dame RISSOLÉ, LUCRECE, SUZON, LISETTE.

LISETTE.

, est si transporté qu'il ne sauroit parler :
désespoir, au moins, vous allez le réduire.

Madame RISSOLÉ.

chose est maintenant au point où je desire.
ırois donné sujet à chacun de crier,
ller de but en blanc ainsi me marier;
ı'en fournit enfin un prétexte valable:
. dira que voyan mon fils déraisonnable,
. voulu le punir. Cependant c'est l'amour,
s enfans, qui m'occupe & la nuit & le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous?

Madame RISSOLÉ.

Tu le ſais bien, Liſette:
Mais n'en dis rien, au moins.

LISETTE.

Allez, je ſuis diſcrette.
(*A Lucrece.*)
Et vous?

LUCRECE.

Tu le ſais bien auſſi.

LISETTE.

Je m'en ſouviens,
Et cet amant ſouvent a fait nos entretiens.
(*A Suzon.*)
Quant à vous, c'eſt celui qui, l'autre jour...

SUZON.

Lui-même;
Celui que je t'ai dit.

LISETTE.

Vous aimez, on vous aime.
Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRECE.

O contrainte cruelle!

Madame RISSOLÉ.

O langage ennuyeux!

LUCRECE.

Très-ennuyeux, ſans doute; & c'eſt le ſeul langa[ge]
Que dans cette maiſon l'on peut mettre en uſage

n'en sort point. Mon frere est brutal ; un amant
e eut point essuyer un mauvais compliment.
e arler que des yeux !

SUZON.

Oh ! je fais davantage.
amant a trouvé le plus joli langage....
soirs, sous ma fenêtre, il demeure arrêté ;
usse, il éternue.

LISETTE.

Eh bien ?

SUZON.

De mon côté,
usse & j'éternue aussi.

LISETTE.

Belle maniere
e faire l'amour !

SUZON.

Toute la nuit entiere....
s mon pere revient.

Madame RISSOLÉ.

Allons, montons là-haut,
enfans ; nous prendrons les mesures qu'il faut.



SCENE IV.

LISETTE *seule.*

JE ne me trompois point, chacune croit qu'on l'aime ;
Et, sans en rien savoir, elles aiment le même
Cet amant prétendu qui leur parle des yeux,
C'est Cléon, qui rodoit toujours près de ces lieux
Dans l'espoir seul d'y voir Élise à sa fenêtre.
Comme en divers momens elles l'ont vu paroî
Chacune a pris pour soi les signaux amoureux
Que Cléon ne faisoit qu'à l'objet de ses vœux.

SCENE V.

PIETREMINE, LISETTE

PIETREMINE.

LISETTE, sais-tu bien que ma famille est f

LISETTE.

Elle est bien amoureuse, au moins.

PIETREMINE.

Cela désol

Parce que j'aime, il faut que chacun aime ici !

Je me marie, on veut se marier aussi !
Je m'en moque, & je fais ce soir mes fiançailles,

LISETTE.

Et, sans doute, demain, Monsieur, les épousailles ?

PIETREMINE.

Et de très-grand matin. Que j'ai bien eu raison
De tenir renfermée Élise en ma maison !
Ne voyant que moi d'homme, elle a perdu l'idée
De Cléon, dont ailleurs elle étoit obsédée.

LISETTE.

Quel est-il ce Cléon ?

PIETREMINE.

Je ne l'ai jamais vu ;
Feu son pere, pourtant, m'étoit assez connu.
Mais cela ne fait rien à la présente affaire ;
Pour la hâter, mon Clerc, jadis Clerc de Notaire,
Dresse notre contrat.

LISETTE.

Il se mêle de tout,
Votre Clerc.

PIETREMINE,

Il n'est rien dont il ne vienne à bout.
C'est le plus habile homme !....

LISETTE.

Ah ! pour habile, passe :
Mais pour homme, il n'en a, tout au plus, que la face;
C'est un nain : cependant il a bien quarante ans.

PIETREMINE.

Quel qu'il soit, je suis fort content de ses talens.

LISETTE.

Laiſſons cela. Parlons du feſtin, de la danſe.

PIETREMINE.

Oh! tout eſt commandé, même payé d'avance.
Cela me coûte un peu; mais j'ai pluſieurs procès,
Où je redoublerai le mémoire des frais:
C'eſt de l'argent qui doit retourner dans ma poche
Et mon Clerc... Mais il vient.

SCENE VI.

PIETREMINE, BAZOCHE
LISETTE.

PIETREMINE.

BON jour, Monſieur Bazoche

BAZOCHE.

Serviteur.

PIETREMINE.

Laiſſe-nous, Liſette.

LISETTE.

(A part.) J'entends bien.
Écoutons quel ſera pourtant leur entretien.
(*Elle écoute derriere.*)

PIETREMINE.

Eh bien! tout eſt-il prêt? avez-vous mis les clauſe
Comme je ſouhaitois?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres choſes ;
.u contrat que j'ai fait, vous ne reconnoiſſez
ue le quart des grands biens d'Éliſe.

PIETREMINE.

C'eſt aſſez ;
t ce contrat eſt-il à l'autre tout ſemblable ?

BAZOCHE.

n ne peut diſtinguer le faux du véritable ;
e Notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

PIETREMINE.

ous êtes aſſuré de l'eſcamoter bien ?

BAZOCHE.

j'en ſuis aſſuré ; laiſſez, laiſſez-moi faire :
ai bien fait d'autres tours étant Clerc de Notaire.

PIETREMINE.

ous aurez cent louis, comme je vous ai dit ;
es voilà bien comptés.

BAZOCHE.

Monſieur, cela ſuffit.

PIETREMINE.

lieu.

BAZOCHE, *allant après lui.*

Mais cependant, ſi, pour plus d'aſſurance,
: pour m'encourager, vous les donniez d'avance ;
es ſcrupules ſouvent me prennent.

PIETREMINE.

Les voilà ;
t rejettez bien loin tous ces ſcrupules-là.

BAZOCHE, *mettant la bourse dans sa poche.*
Ils sont passés.

PIETREMINE.

Je vais amener le Notaire ;
Tenez les contrats prêts, je ne tarderai guere.

SCENE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE, *à part.*

Voila ma conscience à présent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

Plutôt quatre : tu sais que ma joie est extrême
Lorsque je t'entretiens, & que toujours je t'aime.

LISETTE.

Si vous m'aimez, voici le tems de l'éprouver.
Il faut... Mais je ne sais si je dois achever.

BAZOCHE.

Parle. Est-ce la pudeur qui te ferme la bouche ?
Te repentirois-tu d'avoir été farouche ?
Et l'amour m'auroit-il vengé de ta froideur ?
Ne t'auroit-il point fait quelque blessure au cœur ?
Je suis bon médecin, & je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui, vous êtes d'amour, je pense, un vrai remede ;
Et je m'en servirai quand j'en aurai besoin.
Maintenant je vous veux charger d'un autre soin.
Vous avez cent louis.

BAZOCHE.

Oh ! oh !

LISETTE.

Seriez-vous homme
A les quitter ?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une somme
Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah ! bon : à cela je consens.

LISETTE.

Au lieu de cent louis, toucher trois mille francs,
Cela vous plairoit-il ?

BAZOCHE.

Très-fort ; & pourquoi faire ?

LISETTE.

Vous le saurez. D'ailleurs vous cherchez à me plaire,
Et vous me plairez fort si vous faites cela :
Mais il faut me jurer ...

BAZOCHE.

J'en jure ; touche-là :
Il n'est rien que pour toi je ne puisse entreprendre.
Faut-il nuire, obliger ? faut-il pendre, dépendre ;

Faire du mal, du bien ; jurer à faux, à vrai ?
De mon amour pour toi tu peux faire l'essai.

LISETTE.

Il ne faut que tromper.

BAZOCHE.

Qui ?

LISETTE.

Monsieur Pietremine.

BAZOCHE.

Quoi ! notre Procureur ? Aisément je devine ;
Faire épouser Élise à quelqu'autre ?

LISETTE.

A Cléon.

BAZOCHE.

Cléon, je le connois, c'est un joli garçon,
(*A part.*)
A qui le Procureur, à la mort de son pere,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affaire ?

BAZOCHE.

Oui-dà, je la ferai : mais pour l'amour de toi.
Ce sont trois mille francs que l'on me donne à moi ?

LISETTE.

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'est pas trop : mais, parce que je t'aime...
Et quand les donne-t-on ?

LISETTE.

Quand ? A certe heure même.

BAZOCHE.

'a donc me les chercher.

LISETTE.

Ils sont dans la maison.

BAZOCHE.

e vais tout préparer pour cette trahison ;
'aire un contrat, au nom de Cléon & d'Élise,
)ue notre Procureur, sans crainte de surprise,
'a signer, en croyant signer le sien.

LISETTE.

Fort bien.
.llez dans votre Étude, & ne négligez rien.
Iais, si l'on vous offroit une plus forte somme
our nous trahir?

BAZOCHE.

Ah! non; je deviens honnête homme
e quitte le métier, après ce grand coup-là ·
'ripponner un frippon est mon *nec plus ultrà.*



SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

MONSIEUR Bazoche va travailler avec zele ;
Pour Élise & Cléon, quelle bonne nouvelle!
Qui croiroit, après tout, qu'on trouvât tant d'esprit
Dans un corps si mal fait, si laid & si petit?
Sa figure est, ma foi, des plus désagréables.
Si tous les Procureurs avoient des Clercs semblables,
On ne verroit pas tant de désordre chez eux,
Et les enfans qu'ils ont leur ressembleroient mieux.
Ah! voici le valet de Cléon.

SCENE IX.

SAINT-GERMAIN, LISETTE.

SAINT-GERMAIN.

PIETREMINE
Vient de sortir ; j'étois caché dans la cuisine,
Où je mourois de faim. J'ai passé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un gros muid ;
Je l'ai percé, néant, rien n'est venu. La rage
Puisse crever ton maître! ah! quel maudit ménage!
Je n'ai mangé, ni bu depuis hier.

LISETTE.

Comment!
Il ne t'eſt rien reſté du ſouper ?

SAINT-GERMAIN.

Non, vraiment ;
Les Clercs laiſſent-ils rien jamais ſur leurs aſſiettes ?
Chacun ſait qu'ils ont ſoin de les rendre bien nettes.

LISETTE.

Tu te plains ! & ton maître eſt auſſi mal que toi
Là-haut, dans le grenier.

SAINT-GERMAIN.

Bon ! voilà bien de quoi !
Au-deſſus de la chambre où couche ſa maitreſſe,
Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le preſſe ?
Il vit d'amour, mon maître.

LISETTE.

Eh bien ! fais comme lui ;
Pour te nourrir tu n'as qu'à m'aimer.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment oui,
T'aimer, pour me nourrir ! ce ſeroit le contraire;
Cela me ſécheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire ?
Perſonne ne ſauroit ſortir de ce logis.
Pietremine a ſes clefs dans ſa poche.

SAINT-GERMAIN.

Tant pis.

Il n'y falloit donc pas entrer. Ah ! je déteste,
Et je maudis cent fois l'occasion funeste
D'hier au soir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira.
Un splendide festin ici se donnera.

SAINT-GERMAIN.

Si j'attrappe un chapon, aussi-tôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu, je vais chercher de l'argent pour Bazoche.

SAINT-GERMAIN.

Bazoche ? Garde-toi de te fier à lui ;
C'est un frippon.

LISETTE.

D'accord : mais enfin aujourd'hui
Il nous sert.

SAINT-GERMAIN.

Et comment ?

LISETTE.

Tu sauras toute chose.
Les affaires vont bien. Je te quitte, & pour cause.



SCENE X.

SAINT-GERMAIN *seul.*

LEs affaires vont bien ! vont mal ; & Saint-
Germain,
endant tout ce tems-là, meurt de soif & de faim,
t de peur : car enfin, si Monsieur Pietremine
le trouve en sa maison ; il a l'humeur mutine....

SCENE XI.

ladame RISSOLÉ, SAINT-GERMAIN.

Madame RISSOLÉ, *essoufflée, à part.*

DE quel côté peut-il avoir tourné ses pas ?

SAINT-GERMAIN, *bas.*

uelqu'un vient, cachons-nous.

Madame RISSOLÉ, *à part.*

Je ne me trompe pas.
'est mon amant là-haut que j'ai vu ; c'est lui-même...
t voici son ami, de plus. Quel stratagême
ous a donc fait entrer ici tous deux ?

SAINT-GERMAIN.

Comment
ous deux ?

Madame RISSOLÉ.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant ?
Avec lui plusieurs fois je vous ai vu paroître,
Et même, hier encor, étant à ma fenêtre....

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Elle veut me parler de Cléon. Mais comment,
Et parquelle raison le croire son amant ?

Madame RISSOLÉ.

Je viens de l'entrevoir là-haut : à l'instant même
Je l'ai perdu de vue. Ah ! quelle peine extrême !
Où croyez-vous qu'il soit ?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, je n'en sais rien.

Madame RISSOLÉ.

Étant son bon ami, vous le connoissez bien.
Mes yeux ont dans les siens pour moi cru voir sa flamme :
Ne me trompoit-il point ? M'aime-t-il ?

SAINT-GERMAIN.

Mais, Madame....

Madame RISSOLÉ.

Parlez sincerement : vous connoissez son cœur.

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Pour nous tirer d'affaire, appuyons son erreur.
(*Tout haut.*)
Oui, de votre fenêtre, au profond de son ame,
Vos yeux ont su lancer une si vive flamme,
Qu'il est tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts
Pour vous en arracher ; il a le diable au corps.

lui dis tous les jours : que prétendez-vous faire ?
:tte Dame pourroit être votre grand'mere.

Madame RISSOLÉ.

ɔurquoi dire cela ?

SAINT-GERMAIN.

Mon Dieu ! j'ai mes raiſons ;
oulez-vous l'envoyer aux petites-maiſons ?

Madame RISSOLÉ.

eſt d'autres moyens....

SAINT-GERMAIN.

J'en dis bien davantage,
t ne m'arréte point ſeulement ſur votre âge ;
: m'efforce à trouver mille défauts en vous :
.a foi que vous gardez ſur-tout à votre époux.

Madame RISSOLÉ.

Ion époux ! Il eſt mort.

SAINT-GERMAIN.

Je le ſais bien, Madame,
:t que ſa cendre encor fait durer votre flamme.

Madame RISSOLÉ.

Jon, non, elle eſt éteinte, & j'ai ſu m'en guérir :
:'eſt ſa faute, pourquoi s'eſt-il laiſſé mourir ?
ıimer un mari mort, fi donc ! quelle folie !
)n a bien de la peine à les aimer en vie.
'arlons de votre ami : qu'il m'a paru bien fait !

SAINT-GERMAIN.

Tenez, regardez-moi, vous voyez ſon portrait.

Madame RISSOLÉ.

Oh ! que ſa taille eſt bien au-deſſus de la vôtre !

SAINT-GERMAIN.

Nous portons cependant les habits l'un de l'autre.

Madame RISSOLÉ.

Cela ne ſe peut pas, vous paroiſſez rempli.

SAINT-GERMAIN.

Il les porte d'abord, pour y donner le pli ;
Et je les uſe après.

Madame RISSOLÉ.

Pourquoi donc ce ménage ?

SAINT-GERMAIN.

C'eſt que nous nous aimons on ne peut davantage;
Nous demeurons enſemble, & c'eſt une union...
Nous nous ſervons l'un l'autre en toute occaſion;
Je le peigne, il m'étrille; il m'emprunte, il me prête;
Je le tiens toujours propre & ſouvent le vergette,
Il épouſte par fois auſſi mon juſte-au-corps;
A nous complaire, enfin, nous mettons nos efforts.

Madame RISSOLÉ.

Vous êtes ſon valet.

SAINT-GERMAIN.

C'eſt à-peu-près de même.

Madame RISSOLÉ.

Je comprends bien cela. Mais croyez-vous qu'il m'aime ?

SAINT-GERMAIN.

En pouvez-vous douter ?

Madame RISSOLÉ.

Que fait-il à préſent ?
Si ſon cœur reſſentoit ce que le mien reſſent...

SAINT-GERMAIN.

Il est plus amoureux encor que vous, je gage :
Mais c'est qu'il est timide on ne peut davantage;
C'est un amant transi....

Madame RISSOLÉ.

Fi ! cela me déplaît.
J'aime un amant folâtre.

SAINT-GERMAIN.

Oh ! jamais il ne l'est.

Madame RISSOLÉ.

Un amant enjoué.

SAINT-GERMAIN.

Si j'avois été femme,
Ma foi j'aurois été de votre goût, Madame.
Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins,
Sans cesse à vos genoux à vous baiser les mains,
Qui vous donnent cent fois occasion de dire :

(*Contrefaisant sa voix.*)

Mais arrêtez-vous donc, fi donc, est-ce pour rire ?
Allons, petit frippon, vous perdez le respect.

Madame RISSOLÉ.

Ah ! c'en est trop aussi, l'on doit....

SAINT-GERMAIN.

A votre aspect
Mon maître pâlira. De loin ses yeux font rage :
Mais de près il est sot à force d'être sage.

Madame RISSOLÉ.

Qu'il ſoit comme il voudra, c'eſt un garçon bien fai
Dans le monde on n'a pas toute choſe à ſouhait :
On prend ce que l'on trouve, en ce ſiecle où no
ſommes ;
Et l'on n'a jamais vu telle diſette d'hommes.
Allons, je veux paſſer ſur les défauts qu'il a.
Je m'en vais le chercher là-haut.

SAINT-GERMAIN, *voulant l'arrêter.*

Demeurez-là,
Je le ferai deſcendre.

Madame RISSOLÉ.

Il faut que de ma bouche
Il apprenne à l'inſtant que ſon amour me touche;
Il faut prendre la balle au bond : ſouvent le tems....

SAINT-GERMAIN.

Mais, du moins, qu'avec vous....

Madame RISSOLÉ.

Non, je vous le défends.



SCENE XII.

SAINT-GERMAIN *seul.*

ELLE va tout gâter ; que va-t-elle lui dire ?
ue lui répondra-t-il ? Le voici, je respire ;
puis le prévenir.

SCENE XIII.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

SAINT-GERMAIN, quel malheur !
viens de rencontrer la sœur du Procureur.

SAINT-GERMAIN.

oi ! Lucrece ?

CLÉON.

Oui, Lucrece.

SAINT-GERMAIN.

En voilà bien d'un autre !
ous avons donc ainsi trouvé chacun la nôtre.
i rencontré la mere.

CLÉON.

Ah ! malheureux ! pourquoi
e te pas mieux cacher ?

SAINT-GERMAIN.

Et vous, tout comme moi,
Pourquoi vous montrez-vous? Mais enfin à la belle
Qu'avez-vous dit ?

CLÉON.

J'ai dit que je venois pour elle,
Que je l'aimois.

SAINT-GERMAIN.

Comment ?

CLÉON.

Trop long-tems interdit,
Cette feinte à propos m'eſt venue en l'eſprit.
Voyant ſortir quelqu'un de la chambre d'Éliſe,
J'ai cru que c'étoit elle : ô Ciel ! quelle ſurpriſe !
Quand, m'approchant plus près, j'ai connu mon erreur.
C'étoit Lucrece. Un froid m'a glacé tout le cœur;
Mais reprenant mes ſens : adorable Lucrece,
Ai-je dit, pardonnez un excès de tendreſſe
Qui m'a fait hazarder.... Au fond je ne ſais pas
Ce que j'ai pu lui dire en un tel embarras:
Mais j'enrage. Elle croit mon amour ſi ſincere,
Qu'elle veut en parler tout-à-l'heure à ſon frere ;
Elle a même ajoûté que, s'il la refuſoit,
A me ſuivre par-tout elle ſe diſpoſoit ;
Et que, pour s'affranchir d'un trop rude eſclavage,
Elle ſe laiſſeroit enlever.

SAINT-GERMAIN.

Bon ! courage !
Apprenez que la vieille... Elle vient ſur vos pas.

SCENE XIV.

Madame RISSOLÉ, CLÉON, SAINT-GERMAIN.

Madame RISSOLÉ.

E vous cherchois en haut, & vous êtes en bas.
: votre passion suffisamment instruite......

CLÉON, *à Saint-Germain.*

ue veut dire cela?

SAINT-GERMAIN.

Vous verrez dans la suite.

Madame RISSOLÉ.

viens vous secourir.

SAINT-GERMAIN.

L'agréable secours!

Madame RISSOLÉ, *à Cléon.*

ous ne languirez pas longtems dans vos amours.

CLÉON, *étonné.*

omment?

Madame RISSOLÉ.

Votre valet m'a tout dit.

CLÉON.

Lui, Madame?

(*Bas à Saint-Germain.*)

uoi! d'Élise & de moi tu découvres la flamme?
eux-tu nous perdre?

SAINT-GERMAIN, *bas à Cléon.*

Eh ! non : attendez un moment.

Madame RISSOLÉ.

Je viens vous aſſurer de mon conſentement.
Je veux, malgré mon fils....

CLÉON.

Avec cette aſſurance,
Madame, j'oſe encor former quelque eſpérance.

Madame RISSOLÉ.

Eſpérez, eſpérez.

CLÉON *ſe jette à ſes genoux.*

Que cet eſpoir m'eſt doux !
Souffrez qu'en ce moment j'embraſſe vos genoux.

Madame RISSOLÉ, *à Saint-Germain.*

Votre maître, vraiment, n'a point tant d'indolence.

SAINT-GERMAIN.

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puiſſance.
Vous avez-là des yeux perçans, aigus....

Madame RISSOLÉ.

Ho, ho !

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Dans l'éclairciſſement garre le *qui pro quo.*

Madame RISSOLÉ.

Eh bien ! mon cher, à quand cet heureux hyménée ;

CLÉON.

Pour moi toujours trop tard en viendra la journée ;
Mais votre fils....

Madame RISSOLÉ.

Mon, fils, vous dis-je, eſt un benêt ;
Je ne regarde point ici ſon intérêt.

omme il te fait, fais-lui. Son Éliſe qu'il aime,
ır exemple, il l'épouſe, & j'en ferai de même.

CLÉON, *ſurpris.*

l'épouſe !

Madame RISSOLÉ.

Demain, ſans mon conſentement.
u'ai-je beſoin du ſien ?

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Voici le dénouement.

CLÉON, *bas.*

uelle ſurpriſe !

Madame RISSOLÉ.

Allez, je ſerai votre femme;
: m'embarraſſe peu qu'il l'approuve, ou le blâme.

CLÉON, *à Saint-Germain, bas.*

'où vient donc que tu m'as joué d'un pareil tour ?

SAINT-GERMAIN, *bas à Cléon.*

l'a fallu, pour mieux cacher votre autre amour.

Madame RISSOLÉ, *à Cléon.*

ous ne dites plus rien, prêt de m'avoir pour femme!

SAINT-GERMAIN.

'eſt ſa timidité qui lui reprend, Madame.
: vous l'avois bien dit.

Madame RISSOLÉ.

Il ſe corrigera.

SAINT-GERMAIN.

Ion, je crois que jamais cela ne changera.

Madame RISSOLÉ.

l n'importe, il me plaît, & l'affaire eſt conclue:
Iarchandiſe qui plaît eſt à demi vendue.

CLÉON, *à part.*

J'enrage.

Madame RISSOLÉ, *croyant qu'il ſoupire.*

Ce ſoupir augmente mon amour.
Mais adieu, je pourrois ſoupirer à mon tour;
Il faut me contenir.

CLÉON, *à part.*

Que la peſte te creve.

Madame RISSOLÉ.

Vous ſoupirez encore! Ah! je demande treve;
Je m'en vais revenir; je veux laiſſer paſſer
Un torrent de ſoupirs qui viennent m'oppreſſer.

SCENE XV.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

PEUT-ON encor ſonger à l'amour à cet âge?
Elle a perdu l'eſprit avec ſon mariage.



SCENE XVI.

LÉON, SUZON, SAINT-GERMAIN.

SUZON, *en entrant, à part.*

MARIAGE! Ce mot me réjouit; voyons.

SAINT-GERMAIN, *à Cléon.*

ici quelqu'un encor.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Oh! pour le coup, fuyons;
eſt, ſans doute, la ſœur.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur, c'eſt la fille.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

ſerai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cléon.*

a! c'eſt vous à la fin, je vous vois de plus près;
n'aimois point du tout nos entretiens muets:
otre geſte & vos yeux, d'une façon charmante,
voient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
uand viendra le moment de me voir près de lui?
iſois-je: je n'oſois l'eſpérer aujourd'hui:
ela vous ennuyoit autant que moi, je gage?
ſais, que diſiez vous-là, parlant de mariage?
enez-vous à mon pere ici me demander?

SAINT-GERMAIN.

(*A part.*) (*A Cléon.*)
Autre piece nouvelle.... Allons donc, ſans tarder,
Monſieur, répondez-lui.

CLÉON, *bas.*

La cruelle aventure!
Oh! je crois pour le coup que c'eſt une gageure.

SAINT-GERMAIN.

(*A part.*)
Il faut la ſoutenir; je vais parler pour vous.
(*Haut à Suzon.*)
Oui, Monſieur vient ici pour être votre époux.

CLÉON, *bas.*

Que vas-tu dire encor?

SAINT-GERMAIN.

Mais l'eſpoir & la crainte...
Combattant en ſon cœur.... le tiennent en co
trainte,
Lui coupent la parole.

SUZON.

Et pourquoi donc cela?
Dans mon cœur je reſſens auſſi ces choſes-là,
Et ſi je parle bien.

SAINT-GERMAIN.

C'eſt que dans une femme
La parole jamais ne manque qu'avec l'ame:
(*Bas à Cléon.*)
Si vous ne dites mot, vous allez gâter tout.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Je me laſſe, à la fin....

SAIN

SAINT-GERMAIN, *à Cléon.*

Allez jusques au bout.

CLÉON.

(*A Suzon.*) (*A Saint-Germain.*)

L'amour que vos beaux yeux.... Que veux-tu que je dise ?

SAINT-GERMAIN.

Achevez, dussiez-vous dire quelque sottise

CLÉON, *à Suzon.*

Craignant que votre pere enflammé de courroux,
Me rencontrant ici, ne se venge sur vous....
Je demeure sans voix dans ce triste silence....
Voyez de mon amour toute la violence.

SUZON.

Eh! quoi! n'auriez-vous pas la force de parler
A mon pere ?

SAINT-GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller;
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre ensemble.
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais; mais enfin il me semble
Que, Monsieur ne venant ici que pour me voir,
Il faut bien qu'il me voie.

SAINT-GERMAIN.

Il vous verra ce soir.
Laissez-nous seuls, vous dis-je, aborder votre pere.

SUZON.

Prenez bien votre tems.

SAINT-GERMAIN.

Allez, laiſſez-nous faire.

SUZON, *revenant ſur ſes pas.*

Mais, Monſieur, ſi mon pere alloit vous refuſer,
Ne vous rebutez pas; je puis vous épouſer
Sans ſon conſentement; ma mere a fait de même,
Et ma grand'mere auſſi.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment, lorſque l'on s'aime
C'eſt la regle à préſent.

SUZON.

Les peres, de tout tems,
Ont, dans notre famille, été d'étranges gens;
Et les filles toujours ont eu de l'induſtrie.

SAINT-GERMAIN.

Ce que c'eſt que ſavoir ſa généalogie!
Et qu'il eſt beau, ſur-tout, d'imiter ſes ayeux!

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Ne finiras-tu point tes diſcours ennuyeux?

SAINT-GERMAIN, *à Suzon.*

Ma foi, vous nous perdez à reſter davantage.

SUZON.

Adieu, puiſqu'il le faut.

SAINT-GERMAIN.

Adieu donc, bon voyage

SCENE XVII.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Tout extravague ici, grand'mere, fille & sœur.

SAINT-GERMAIN.

En voilà de tout âge & de toute couleur.

CLÉON.

Qus je suis malheureux!

SAINT-GERMAIN.

Blondes, blanches & brunes;
On vous peut appeller homme à bonnes fortunes.

CLÉON.

Je n'ai pu d'aujourd'hui parler un seul moment
A ma charmante Élise: il faut que justement
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite.
Tout ceci me recule, & j'en crains fort la suite.
Que j'aille, que je vienne, ou là-haut, ou là-bas,
Ces trois folles sans cesse observeront mes pas
Enfin je vois Élise.



SCENE XVIII.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN

ÉLISE.

Ah! Cléon!

CLÉON.

Ah! Madame!

Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame?

ÉLISE.

Je viens le diſſiper, je m'en flatte du moins;
Et vous dire qu'après tant de peine & de ſoins
Notre bonheur eſt proche.

CLÉON.

Et ſur quelle aſſurance?....

ÉLISE.

Liſette a mis le Clerc de notre intelligence;
Et le contrat, dit-elle, eſt fait en votre nom.

CLÉON.

Que peut-on eſpérer d'un fourbe, d'un frippon?

ÉLISE.

Les mille écus que vient de lui porter Liſette......

CLÉON.

Sachez une autre choſe encor qui m'inquiete.

ÉLISE.

Je m'en doute.

CLÉON.

La mere, & la fille & la sœur,
D'un fol entêtement....

ÉLISE.

Je sais cela par cœur;
Lisette m'a tout dit.

CLÉON.

De plus.....

SCENE XIX.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle,
On n'attend plus que vous.

CLÉON.

Quelle triste nouvelle!

LISETTE.

Depuis assez longtems le Notaire est là-bas,
Et Pietremine ici peut monter sur mes pas;
Descendez.

CLÉON.

Si ce Clerc, par un retour indigne.....

ÉLISE.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.
Demeurez en repos.

SCENE XX.

CLÉON, LISETTE, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

AH ! que d'affreux momens!
Lifette, à revenir fera-t-elle long-tems ?

LISETTE.

Elle fort.

CLÉON.

Si ce Clerc...

LISETTE.

J'en réponds fur ma vie ;
Allez, de vous fervir il montre trop d'envie.
J'ai vu les deux contrats ; l'un eft en votre nom,
Et c'eft celui qui doit fe rencontrer le bon :
Pour les abufer tous il fera lire l'autre,
Et, pour faire figner, préfentera le vôtre.
Pour bien efcamoter fes doigts paroiffent faits,
Quand il auroit été Joueur de gobelets.
Mais adieu ; je m'en vais fonger à mon affaire,
Et mettre le couvert.

SAINT-GERMAIN.

Si j'étois néceffaire...

LISETTE.

Je t'entends ; viens, fuis-moi. Vous, n'appréhendez rien ;
Bazoche m'a fait figne, & le tout ira bien.

SCENE XXI.

CLÉON, *seul.*

JUsqu'au dernier moment je ne suis point
tranquile ;
Je crains que le projet ne devienne inutile.
Comment pouvoir tromper Notaire & Procureur ?
Cela ne se peut pas sans un coup de bonheur,
Quoi qu'ait promis le Clerc en recevant la somme...

SCENE XXII.

PIETREMINE, CLÉON.

PIETREMINE, *appercevant Cléon.*

J'Ai signé. Voyons si Lisette... Mais quel homme..

CLÉON, *voyant Pietremine.*

O ciel !

PIETREMINE.

Que faites-vous, Monsieur, dans ma maison ?

CLÉON, *embarrassé.*

Monsieur, je viens... j'étois... Mais j'en rendrai raison
Une autre fois.

PIETREMINE.

Comment ?

CLÉON, *à part.*

Quelle cruelle peine!

PIETREMINE.

Oh! nous ſaurons pourtant quel deſſein vous amene
Au voleur, au ſecours.

CLÉON.

Ai-je l'air d'un voleur?

PIETREMINE.

Que ſais-je ? vous avez celui d'un ſuborneur:
Sous des habits dorés on voit tant de canailles.

CLÉON.

Quoi! ...

PIETREMINE.

Vous avez paſſé pardeſſus les murailles,
Ma maiſon eſt fermée. Au voleur, au voleur.



SCENE XXIII.

PIETREMINE, CLÉON, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

O Ciel ! tout eſt perdu. Que voulez-vous, Monſieur ?

PIETREMINE.

Que l'on m'aille chercher, & vîte, un Commiſſaire.

LISETTE.

Dans un tel embarras, hélas ! que vais-je faire ?

PIETREMINE.

Voilà mes clefs ; va ; cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIETREMINE.

Dans mon logis
Venir effrontément !



SCENE XXIV.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, CLÉON.

Madame RISSOLÉ.

Que faites-vous, mon fils ?
Il vous fied bien, vraiment, de vous mettre en colere
Contre Monfieur, qui doit être votre beau-pere.

PIETREMINE.

Mon beau-pere ? Quoi ! c'eft... allez, vous radotez.

Madame RISSOLÉ.

Je radote ? comment, pendard, vous m'infultez !

PIETREMINE.

Je ne fouffrirai point pareille extravagance ;
Et....

Madame RISSOLÉ, *à Cléon.*

De votre beau-fils châtiez l'infolence.

PIETREMINE.

Morbleu !



SCENE XXV.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, CLÉON, LUCRECE.

LUCRECE.

QU'A donc mon frere à se mettre en courroux ?
C'est contre mon amant : ah ! mon frere, tout doux,
Vous devez approuver un amour légitime ;
Monsieur est honnête-homme, & peut m'aimer sans crime :
S'il s'est caché céans, c'est pour l'amour de moi ;
Il m'a donné son cœur, il a reçu ma foi :
De notre engagement je venois vous instruire.

PIETREMINE.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLÉON, *à part.*

S'est-on jamais trouvé dans un semblable cas ?

LUCRECE.

Mon frere, au nom du ciel, ne le rebutez pas.

Madame RISSOLÉ.

Quoi ! Monsieur...

LUCRECE.

Oui, Monsieur me veut prendre pour femme :
Je l'aime, couronnez une si belle flamme.

PIETREMINE.

Ma mere, vous difiez....

Madame RISSOLÉ.

Oh! je l'épouferai.

LUCRECE.

Vous, ma mere?

Madame RISSOLÉ.

Oui, moi-même, ou je l'étranglerai.

SCENE XXVI.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLÉON.

SUZON.

VOus querellez Monfieur; & pourquoi, ma grand'mere?

Madame RISSOLÉ.

Laiffez-nous en repos, ce n'eft pas votre affaire.
Petit perfide!

SUZON.

Eh! là! ne le grondez donc pas;
Il vient pour m'époufer, au moins.

CLÉON, *à part.*

Autre embarras.

PIETREMINE.

Il en veut à ma fille auffi?

SUZON.

Vraiment, fans doute.

PIETREMINE.

our le coup je m'y perds, & je n'y vois plus goutte.

SUZON.

n mariage il vient ici me demander :
'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

PIETREMINE.

Il faut vous accorder.
veut être à la fois mon gendre, mon beau-pere,
t mon beau-frere encor.

SUZON.

Quel eſt donc ce myſtere ?

CLÉON.

Ionſieur, il n'eſt plus tems de vous rien déguiſer...

PIETREMINE.

arbleu! vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouſer,
t vous ſerez l'époux de toute la famille.

SUZON.

ue veut dire cela, mon pere ?

PIETREMINE.

C'eſt, ma fille,
ue ce galant en veut à toute la maiſon :
Iais tout-à-l'heure, enfin, nous en aurons raiſon,
oici le Commiſſaire.

SUZON.

Affronteur !

Madame RISSOLÉ.

Ingrat !

LUCRECE.

Traître!

SCENE XXVII.

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE CLÉON, LUCRECE, SUZON SAINT-GERMAIN *en Commiſſaire* LISETTE.

LISETTE, *bas, à Saint-Germain.*

De leurs mains au plutot il faut tirer ton maîtr

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Laiſſe faire.

LISETTE.

En paſſant, j'ai rencontré Monſieur..

SAINT-GERMAIN.

Qu'eſt-ce donc que ceci ?

PIETREMINE.

C'eſt un larron d'honneur
Qui ſubornoit ma mere, & ma ſœur, & ma fille.

SAINT-GERMAIN.

Il eſt arrivé pis dans plus d'une famille.
Mais, pour tenir la bride à tous ces frippons-là,
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,
En priſon.

CLÉON.

Quoi! Monſieur?

SAINT-GERMAIN, *le tirant.*

En prison, tout-à-l'heure.

Madame RISSOLÉ, *pleurant.*

]. prison !

LUCRECE, *pleurant.*

En prison !

SUZON, *pleurant.*

En prison !

SAINT-GERMAIN.

Quoi ! tout pleure.
ı pitié ne doit point entrer dans votre cœur :
ɔntrez-vous mere, fille, & sœur de Procureur.
le mot de prison rend votre cœur si tendre,
que sera-ce donc quand je le ferai pendre ?

LUCRECE.

: pendre ?

SUZON.

Pour cela ?

Madame RISSOLÉ.

Mon fils, allons tout doux.

PIETREMINE, *bas, au Commissaire.*

ıand il sera pendu, que diable en aurons-nous ?
rons-en de l'argent.

SAINT-GERMAIN.

Je sais bien mon affaire ;
ıisons-lui toujours peur.

PIETREMINE.

Le brave Commissaire !

SAINT-GERMAIN.

ɔus aurons intérêts, dommages & dépends.

SCENE XXVIII *& dernier*

Madame RISSOLÉ, PIETREMINE, LUCRECE, CLÉON, SUZON, ÉLISE, BAZOCHE, LISETTE, SAINT-GERMAIN, *en Commissaire*

ÉLISE.

JE viens pour mettre fin au grand bruit q
j'entends.

PIETREMINE.

Ah ! ma femme !

ÉLISE.

Ce nom ne m'eſt pas dû.

PIETREMINE.

Ma bonne
Quand le contrat eſt fait, c'eſt un nom qu'on ſe don

ÉLISE.

Quand le contrat eſt fait, on ſe donne ce nom ?
J'appelle donc Monſieur mon mari.

PIETREMINE.

Quoi ?

ÉLISE.

Cléon
Remerciez Monſieur d'avoir de bonne grace
Signé notre contrat.

PIETREMINE.

Oh ! celui-là me passe,
l veut ma femme encor ; quel diable d'épouseur !

CLÉON.

e ne veux qu'elle seule, elle fait mon bonheur.
Iesdames, contre moi n'ayez point de colere ;
'our obtenir Élise il étoit nécessaire....

PIETREMINE.

Iais sachons donc comment elle peut être à vous.

LISETTE.

'ous avez cru signer le contrat comme époux,
:t vous l'avez signé comme tuteur.

PIETREMINE.

J'enrage.
:t comment ai-je donc fait un si bel ouvrage ?

LISETTE.

Ioyennant mille écus Bazoche vous trahit :
)emandez-lui plutôt.

PIETREMINE, *à Bazoche.*

Est-il vrai ce qu'on dit ?

BAZOCHE.

'rès-vrai, Monsieur ; j'avois besoin de cette somme
our cesser d'être Clerc & me faire honnête-homme.
)ans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur ;
.t, pour faire une fin, je me fais Procureur.

PIETREMINE.

;azoche me trahit ! lui, qui toute sa vie...

LUCRECE.

e n'en suis point fâchée.

Madame RISSOLÉ.

Et moi j'en ſuis ravie ;
Vous comptiez ſans votre hôte, & c'étoit battre l'eau.
Il faut attendre au ſoir pour dire le jour beau.

(*Les violons préludent.*)

J'entends les violons.

PIETREMINE.

Le diable les emporte !
Il eſt bien tems de rire.

Madame RISSOLÉ.

Et pourquoi non ? qu'importe ?
Mes enfans, mal nouveau ſe guérit aiſément ;
Pour un amant perdu l'on en retrouve cent.
Je ſais bien que marchand qui perd ne ſauroit rire ;
Mais, où l'eſpoir n'eſt plus, l'amour bientôt expire

ÉLISE.

Meſdames, contre moi n'ayez point de courroux.

LUCRECE.

Éliſe, votre amour vous excuſe envers nous.

PIETREMINE, *à Bazoche.*

Et mes cent louis d'or....

BAZOCHE.

Ils me ſont dus de reſte.

PIETREMINE.

Comment ?

BAZOCHE.

Je parlerai, si quelqu'un me conteste.

(*Bas à Pietremine*).

s savez, entre nous, d'où vient tout votre bien;
si je dis un mot.

PIETREMINE, *bas, à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,
te-à-quitte. Et pour vous, Cléon, je vous pardonne.
: est une fourbe, & je vous l'abandonne:
que, fille, elle a pu me jouer un tel trait,
nt femme, jugez ce qu'elle m'auroit fait.
rois droit de plaider pourtant: lorsqu'on dérobe.

SAINT-GERMAIN, *quittant sa robe.*

ous voulez plaider, je vous rends votre robe,
vous montre dessous le valet de Cléon.

PIETREMINE.

i! ma robe servoit à couvrir un frippon?

SAINT-GERMAIN.

t à votre service. Allons, que dans la joie
dans les flots de vin notre chagrin se noie:
puisque nous avons ici des violons,
n faut profiter; rions, chantons, dansons.

LISETTE.

udroit préparer quelque petite fête.

SAINT-GERMAIN.

Pourquoi la préparer? nous l'avons toute prête;
Et chacun n'a qu'à mettre un Proverbe en chanſon
On eſt dans ce goût-là, céans.

LISETTE.

Il a raiſon,
Cela divertira notre bonne grand'mere;
Proverbes & chanſons ſurent toujours lui plaire.

SAINT-GERMAIN.

Je ſais m'en eſcrimer auſſi, quand je m'y mets;
Je commence la fête, & j'en ai de tout prêts.



LES PROVERBES,

DIVERTISSEMENT.

SAINT-GERMAIN.

N°. I.

ALLONS gai, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.
Et montrez-vous joyeuſe,
Famille amoureuſe :
De la perte d'un Amant
On ſe conſole aiſément ;
Et dans ce ſiecle nôtre
Un clou chaſſe l'autre.
Allons gai, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

Et dans ce ſiecle nôtre
Un clou chaſſe l'autre.
Avoir un Amant à trois,
C'eſt aller contre les loix ;
Prenez-en trois chacune,
La choſe eſt fort commune.
Allons gai, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

LUCRECE.

N°. II.

Chaque jour à l'Amour, dormant dans son berceau
Je jouois quelque tour nouveau ;
Je détournois ses traits, j'éteignois son flambeau,
Je déchirois son bandeau :
Il s'éveilla, je fus surprise.
Tant va la cruche à l'eau
Qu'enfin elle se brise.

Madame RISSOLÉ.

N°. III.

Quand j'étois jeune & belle,
J'étois sotte & cruelle :
O! que d'heureux momens perdus!
Le tems passé ne revient plus.
Quelle douceur charmante!
Que l'on vivroit contente,
Si jeunesse savoit,
Si vieillesse pouvoit!

SUZON.

N°. IV.

Si je trouvois un Amant
De bonne mine,
L'enverrois-je à ma voisine?
Non, vraiment.

S'il me disoit, je t'aime;
Je répondrois de même,
Sans tant de façons,
Sans tant de raisons,
Sans chercher d'excuse,
Sans trouver de ruse;
Tu veux de moi,
Je veux de toi,
Voilà ma foi.
Qui refuse, muse.

ENTRÉE.

LUCRECE.

N°. V.

Mon amour est payé d'indifférence
Par un ingrat qu'une autre a su charmer:
A mes dépens, j'ai de l'expérience;
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'air joyeux, je ris & je badine,
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort;
Il ne faut pas s'arrêter à la mine,
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Assez long-tems j'ai ménagé Lisette;
Mais mon amour n'entend plus de raison:
Et si jamais je la trouve seulette,
L'occasion fait le larron.

Madame RISSOLÉ.

A mon époux vivant j'étois fidelle,
J'avois juré de l'être après sa mort;
Mais il n'est point de femme tourterelle,
Et les absens ont toujours tort.

ENTRÉE.

N°. VI.

LISETTE, *au Parterre.*

Au gré de nos tendres Amans
J'ai bien conduit cette manœuvre :
Messieurs, si vous êtes contens,
Applaudissez, voici le tems.
Toujours la fin couronne l'œuvre.

SAINT-GERMAIN, *au Parterre.*

J'invente un proverbe à l'instant,
Qui ne tombera pas à terre.
D'un juge équitable & savant,
On peut dire communément,
Il juge comme le Parterre.

FIN.

LA FOIRE SAINT-LAURENT,

COMÉDIE.

Représentée en 1709.

ACTEURS.

FRONIMOND, *Pere de Lucile.*

DANDINET, *Gentilhomme de Beauce Amoureux de Lucile.*

THÉRAME, *Amant de Lucile.*

LA VERDURE, *Valet de Thérame.*

GRISON, *Valet de Fronimond.*

BLAISE, *Payſan, Domeſtique de Théram*

LUCILE, *Fille de Fronimond.*

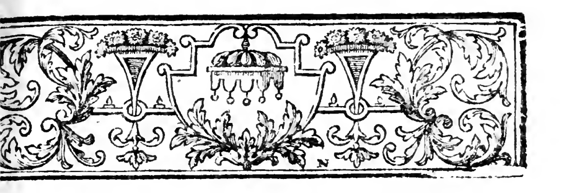
Madame RAYMONDE, *Belle-ſœur Fronimond, amoureuſe de Thérame.*

BATELEURS.

L'ENROUÉ.
GILLE.
BRAILLARD.
UN INDIEN.

Pluſieurs MUSICIENS *&* MUSICIENNES *vêtus à l'Indienne.*

La Scene eſt à la Foire Saint-Lauren



LA FOIRE SAINT-LAURENT, COMÉDIE.

ʟe Théâtre repréſente la Foire. Pluſieurs Violons, ſous des figures groteſques, jouent des airs differens, pendant que pluſieurs Bateleurs & Farceurs appellent les paſſans.

SCENE PREMIERE.

ʟ'ENROUÉ, GILLE, BRAILLARD, THÉRAME, BLAISE.

L'ENROUÉ.

LEs Danſeurs, Sauteurs, Voltigeurs:
Ce ne ſont point des bagatelles;
On joue ici, Meſſieurs,
En perſonnes naturelles.

GILLE.

C'eſt ici chez nous ;
Entrez vîte, dépêchez-vous.
Venez voir cette Parodie,
Avec le Turc d'Italie.

BRAILLARD, *à Blaiſe.*

Voir ici ces beaux animaux,
Meſſieurs ; le combat des taureaux.
Ne vous amuſez pas davantage à la porte ;
Car on va commencer.

(Les Bateleurs, Farceurs & Violons rentrent dan les Loges pour commencer leurs Jeux.)

BLAISE.

Le Diable vous emporte.
Eh! morgué, commencez, ou ne commencez pa
Je nous en battons l'œil. Jarni, que de fracas!
Dans cette Foire-ci l'on ne ſauroit s'entendre.
Reprenons mon diſcours.

THÉRAME.

Et que veux-tu reprendre?
Finis.

BLAISE.

Je diſois donc que j'avois de l'eſprit.

THÉRAME.

Je ſuis content de toi, mon cher Blaiſe, il ſuffit

BLAISE.

Depuis un mois je ſuis venu de mon village,
Dont vous êtes Seigneur, & j'ai déjà fait rage.

'eſt par moi....Mais, malgré tout ce que je vous fais,
'ous me laiſſez toujours laquais de vos laquais.

THÉRAME.

'a, j'aurai ſoin de toi. Cherche encor la Verdure,
e ne puis m'en paſſer dans cette conjoncture.

BLAISE.

e l'ai cherché par-tout, & ne le trouve pas.

THÉRAME.

)ù diantre eſt-il? j'enrage; & dans cet embarras....

BLAISE.

Aoi, je le chaſſerois.

THÉRAME.

Ah! le voici.



SCENE II.

THÉRAME, LA VERDURE, BLAISE.

THÉRAME.

Quoi! traître,
Depuis trois jours entiers....

LA VERDURE.

Doucement, notre Maître.

THÉRAME.

Lucîle vient ici dans ce même moment;
Mon Rival l'y conduit: cependant....

LA VERDURE.

Doucement,
Que votre Rival vienne, & Lucile & ſon Pere,
Et toute leur ſequelle : allez, laiſſez-moi faire.
Depuis trois jours entiers que je demeure ici,
Je ne me ſuis pas mal occupé, Dieu merci;
Et je n'ai pas toujours paſſé le tems à boire.
Soyez ſûr qu'il n'eſt point d'endroit dans cette Foire,
Dont vous ne ſoyez maître; enfin tout eſt à vous.
L'homme aux Tableaux changeans, les Marchands les Filous,

L'homme ſans bras, le Turc, les Farceurs, juſqu'à
Gille,
Tout eſt ici d'accord pour enlever Lucile.

THÉRAME.

Comment donc! tous ces gens ſavent notre ſecret?

LA VERDURE.

Quoiqu'ils ſoient tous à nous, ils ignorent le fait.
De leurs jeux ſeulement ils m'ont rendu le maître,
Sans pénétrer plus loin; & j'y ſaurai paroître
Sous leur propre figure : enfin je ne dis rien.
Vous verrez ſi tantôt je m'en tirerai bien;
Et ſi, quand je m'en mêle, on peut mieux contre-
faire....

THÉRAME.

Si mon Rival trop ſot, Fronimond trop ſévere,
Ne veulent point aller à ces ſpectacles-là?

LA VERDURE.

La Foire ſaint-Laurent n'a de beau que cela.
Quoi qu'il arrive enfin, j'enleverai Lucile.
L'argent que j'ai donné me rendra tout facile.
De vos cent Louis d'or, auſſi je n'ai plus rien.

THÉRAME.

Quoi! tout eſt dépenſé?

LA VERDURE.

Bon! j'en ai mis du mien:
L'homme ſans bras m'a pris lui ſeul trente piſtoles;
Jugez du reſte, & ſi....

THÉRAME.

Du moins tu me consoles
Par l'espoir....

LA VERDURE.

Espérez que tout réussira.
Croyez-vous que Lucile aussi consentira
A cet enlevement ?

THÉRAME.

J'en suis sûr. Voilà Blaise
Qui me vient d'apporter réponse.

LA VERDURE.

J'en suis aise.
Lucile vous écrit ? c'est la premiere fois.

THÉRAME.

On ne lui laissoit rien, à ce que tu disois,
Ni plume, ni papier.

LA VERDURE.

Mais c'étoit elle-même
Qui l'avoit dit.

BLAISE.

Oh ! c'est que j'ai du stratagême ;
Ce billet de Monsieur, sans adresse ni rien,
Etoit bien chatouilleux : j'ai trouvé le moyen
De le rendre pourtant.

LA VERDURE.

C'est être bien habile ;
Car, d'un pas, Fronimond ne quitte point Lucile.

BLAISE.

Morguenne, il n'a pas pu de moi se défier ;
Car j'ai fait le benêt, m'offrant pour Jardinier ;

Bref, j'ai bien réuſſi, malgré toute l'envie.
Je n'avois pourtant vu Lucile de ma vie.

LA VERDURE.

Quoi ! jamais ?

BLAISE.

Non, morgué : c'eſt-là faire un grand coup.

LA VERDURE.

Tu l'as dû trouver belle ?

BLAISE.

Un peu, mais pas beaucoup.

LA VERDURE.

Pas beaucoup !

BLAISE.

Non, morgué.

THÉRAME.

Blaiſe eſt bien difficile.
Dans le monde il n'eſt rien au-deſſus de Lucile.

BLAISE.

Dame ! je ne ſais pas me connoître en biauté,
Quand c'eſt une biauté ſur tout de qualité ;
Ils ſe peinturont tant que je n'y connois goutte.
Il faut voir pour juger, n'eſt-il pas vrai ?

THÉRAME.

Sans doute.

BLAISE.

Or donc.... je ne ſais plus ce que je vous diſois.

LA VERDURE.

Tu parlois de Lucile.

BLAISE.

Ah ! oui, je diſcourois
Avec le vieux vieillard ; c'eſt, je penſe, ſon frere.

LA VERDURE.

Non ; c'eſt ſon pere.

BLAISE.

Enfin, me tournant le derriere,
Il me l'a baillé belle à finir mon deſſein.
J'ai fait ſigne à Lucile, & j'ai mis dans ſa main
Le billet de Monſieur ; elle a quitté la place,
Et pis eſt revenue ; & pis m'a, de ſa grace,
Donné deux Louis d'or, & réponſe au billet ;
Et pis après....

THÉRAME.

Tu m'as raconté tout le fait.
Il s'agit maintenant d'enlever cette Belle.

LA VERDURE.

Blaiſe, tout doucement va t'en au devant d'elle,
Et viens nous avertir.

BLAISE *bas*.

Oui... comme je viendrai !
J'en veux avoir l'honneur ; & je l'enleverai
Moi tout ſeul, ſi je puis.



SCENE III.

THÉRAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

Qu'a-t-on pu vous écrire ?
Ne le puis-je ſavoir ?

THÉRAME.

Hélas ! tu le peux lire.
Ma lettre lui parloit de cet enlévement,
La priant d'y donner un plein conſentement ;
Tu vas voir ſa réponſe : elle eſt pourtant d'un ſtyle...

LA VERDURE.

Qui vous plaît ?

THÉRAME.

Non ; je veux que l'on ſoit moins facile,
Qu'on ſe défende un peu.

LA VERDURE.

Monſieur, on ne voit plus,
Dans ce ſiecle pervers, de ces rudes vertus
Qui vous éclabouſſoient de dix pas à la ronde ;
Demandez-le plutôt à Madame Raymonde,
La tante de Lucile ; elle eſt de ce vieux tems,
Et ſouvent le rappelle en liſant ſes Romans.
Elle vous aime un peu, pourtant la bonne Dame.

THÉRAME.

Ah ! ne plaiſante point, & lis.

LA VERDURE, *lisant.*

Au beau Thérame.

De votre amour persuadée,
Vous pouvez m'enlever, ma tendresse y consent;
Je m'en forme une aimable idée,
Et je crois cela fort plaisant.

La petite fripponne! elle s'enhardit bien.

THÉRAME.

Ce style me surprend, & je n'y connois rien;
Car, dans nos entretiens sérieuse & timide,
Jamais rien de pareil....

LA VERDURE.

C'est l'amour qui la guide
Pour son enlévement si l'on manque ce jour,
Elle conçoit fort bien qu'il n'est plus de retour.
Mais, à propos, Grison, le Valet de son pere,
Dans tout cet embarras nous seroit nécessaire;
Après avoir reçu de bon argent de vous,
Il nous néglige un peu.

THÉRAME.

Que peut-il plus pour nou
C'est par lui que j'ai su que partie étoit faite,
Pour aller à la Foire, & depuis il la guette;
Et c'est sur son avis que je me rends ici;
Il doit même venir m'avertir; le voici.

SCENE IV.

THÉRAME, LA VERDURE, GRISON.

THÉRAME.

HÉ bien, Grison?

GRISON.

Monsieur, voici tout notre monde;
ere, Rival, Maitresse, & Madame Raymonde.

THÉRAME.

Quoi! cette vieille folle en est aussi? Tant pis.

GRISON.

ourquoi donc? vous étiez jadis si bons amis.

LA VERDURE.

feignoit de l'aimer, afin de voir sa niece.

THÉRAME.

aissons cela.

GRISON.

Toujours votre sort l'intéresse;
lle vous compte encore au rang de ses amans;
ouvent elle vous nomme en lisant les Romans.
Cependant je lui crois quelqu'autre amour en tête;
Car sa Suivante, enfin, qui n'est pas une bête,
'a vu tantôt répondre avec empressement
A certain billet doux.

LA VERDURE.

Et qui feroit l'amant ?..

GRISON.

Monfieur l'a bien été.

LA VERDURE.

Mais pour fe moquer d'elle

GRISON.

La Dame a cru pourtant la chofe bien réelle;
Encor....

THÉRAME.

C'eft trop parler d'un objet que je hais
Finiffez, & venons au plutôt aux effets.

GRISON.

Il n'eft pas tems, nos gens font aux Marionnettes
Votre fot de Rival fe plaît à leurs fornettes,
Et fait de tels éclats, que chacun rit de lui;
Il voudroit que cela ne finît d'aujourd'hui.

THÉRAME, *à la Verdure*

As-tu mis là quelqu'un de notre intelligence ?

LA VERDURE.

Non ; pouvois-je prévoir pareille extravagance
Et que votre Rival s'en iroit d'abord là ?

THÉRAME.

Il ne verra peut-être aujourd'hui que cela ?

GRISON.

Il veut voir tous les jeux. Mais ce qui m'embarraffe
C'eft que la nuit s'approche, & que le tems fe paf

plus ce Campagnard rit à tous les paſſans ;
l'arrête à tous coups, admire à tous momens :
même, en arrivant, l'une de ces Donzelles,
e le premier venu ne trouve point cruelles,
d'un petit ſouris un peu gracieuſé ;
y ſeroit, ma foi, volontiers amuſé.

THÉRAME.

ec tous ces défauts Fronimond l'idolâtre.
diantre a-t-il pêché ce maudit Gentillâtre
ns le fond de la Beauce ? un homme ſot, mal fait.

GRISON.

ſt parce qu'il eſt fils de Monſieur Dandinet,
ancien ami, qu'il aime, qu'il révere.

THÉRAME.

ès avoir reçu la parole du pere,
e cœur de la fille, il faut que ce lourdaut
rouve en mon chemin ! il faut enfin, il faut.....

LA VERDURE.

ut !.... mais il falloit en dégoûter le pere.
oi, qui devois tant les brouiller....

GRISON.

Comment faire ?
and le gendre fait mal, le beau-pere applaudit,
le gendre, d'ailleurs, jamais ne contredit ;
n approuve toujours, l'autre jamais ne blâme.
and j'aurois les talens & l'eſprit d'une femme,
ne pourrois jamais brouiller de tels eſprits.
ſt pourtant un écueil pour les meilleurs amis.
is les voici.

LA VERDURE.

Gardez d'être apperçu du per;
Entrez dans cette loge, & puis laiſſez-moi fair

THÉRAME.

Que je voye un moment Lucile.

LA VERDURE.

Ah! ſans tarde,
Entrez.

THÉRAME.

Un ſeul moment.

LA VERDURE.

Non, c'eſt trop hazarc

(*Ils entrent dans une loge.*)

SCENE V.

FRONIMOND, Madame RAYMON
LUCILE, DANDINET.

FRONIMOND.

NON, je n'ai jamais vu de Gentil-homn
France
D'une meilleure humeur.

DANDINET.

Oh! vraiment! je le pe

FRONIMOND.

Vus ressusciteriez un mort.

DANDINET.

Je suis plaisant,

N'est-ce pas ? jovial.

LUCILE, *sérieuse.*

Oui, fort réjouissant.

FRONIMOND.

Vus m'avez bien fait rire à ces Marionnettes.

Ma fille, qu'est-ce donc ? quelle mine vous faites ?

Vus soupirez. Voyez votre futur époux,

Et ma sœur, votre tante ; enfin voyez-nous tous ;

Notre humeur vous devroit inspirer de la joie.

Voyez.

LUCILE.

Que voulez-vous, mon pere, que je voie ?

Je ne suis point contente, & je voudrois en vain....

DANDINET.

, ne vous fâchez pas, vous le serez demain,

Vous me posséderez, soyez plus patiente.

vous attendiez donc, comme a fait votre tante,

es trente & quarante ans.

Madame RAYMONDE.

Pour avoir attendu,

Grace au Dieu de l'Amour, je n'aurai rien perdu ;

Il m'offre dans ce jour, m'ayant fait tant attendre,

Le sujet le plus beau, le mieux fait, le plus tendre,

Qui soit sous son empire.

FRONIMOND.

Avec tous vos Romans,
Ma sœur, vous avez eu toujours quarante aman
Mais ils n'étoient, ma foi, tous que dans votre idé

Madame RAYMONDE.

Oh ! pour cette fois-ci, j'en suis persuadée ;
La chose est bien réelle, & j'en ai preuve en mai

FRONIMOND.

Mais quel est celui-ci ?

Madame RAYMONDE.

Vous le saurez demain.
Le plaisir de l'amour n'est que dans le mystere,
Dans les difficultés.

FRONIMOND.

Par ma foi, pour bien faire,
Ma sœur, vous devriez brûler tous ces Romans,
Qui vous remplissent trop de leurs grands sentime

DANDINET.

Faites tout comme moi : je ne lis aucun livre,
Et si j'ai de l'esprit.

Madame RAYMONDE.

Le bel exemple à suivre
Mais vous serez content, mon frere ; & mon espo
Est de faire finir mon Roman dès ce soir.
La Foire me fournit une grande aventure,
Qui pourra parvenir à la race future.

FRONIMOND.

Ma foi, vous êtes folle, avec tous vos discours.

Madame RAYMONDE.

J folâtré long-tems avecque les Amours :
Vis il faut en venir enfin au mariage,
a conclusion.

FRONIMOND.

Vous n'êtes plus en âge,
sœur....

Madame RAYMONDE.

Pour mieux parler, je n'y suis pas encor ;
is, mon frere, l'Amour me fait prendre l'essor.
(*Appercevant Blaise qui lui fait signe.*)
vois-je pas l'agent de l'objet de ma flamme ?
i, je touche au moment ; & je sens dans mon
ame....
vous quitte.

FRONIMOND.

Comment ! Pourquoi nous quittez-vous ?

Madame RAYMONDE.

quitte mes parens, pour suivre mon époux.
ieu. L'amour l'emporte enfin sur la nature ;
dans peu vous saurez toute mon aventure.



SCENE VI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

QUEL galimatias!

DANDINET.

Vous la laiſſez aller ?

FRONIMOND.

Que faire ? elle extravague ; on a beau lui parler,
Point de raiſon ; bien-tôt j'y prétends donner ordr

DANDINET.

Elle vous donnera bien du fil à retordre.
Quand une femme eſt ſage, elle fait enrager ;
Jugez quand elle eſt folle !

FRONIMOND.

Il y faudra ſonger.



SCENE VII.

FRONIMOND, LUCILE, DANDINET, LA VERDURE *sous la figure de M. le Rat, qui montroit des tableaux à la Foire.*

LA VERDURE.

Voir ici ces Tableaux changeans ;
Vous en ferez contens,
Bien contens,
Très-contens.

DANDINET.

Voyons cela.

FRONIMOND.

Ce sont des bagatelles pures.

LA VERDURE.

Vous verrez ces belles Peintures,
Avec ces riches bordures,
Le tout, Messieurs, à peu de frais ;
Ces beaux ouvrages
Ont été faits
Par les mains des Sauvages ;
Et vous en ferez satisfaits,
Bien satisfaits,

Très-ſatisfaits,
Fort ſatisfaits,
Extrêmement ſatisfaits.
La choſe eſt très-bien ordonnée:
Vous y voyez le jour le plus beau de l'année;
L'amour ſans intérêt, avec la clef des cœurs.
Ne perdez point de tems; entrez vîte, Meſſieurs

FRONIMOND.

Il faut avoir bonne cervelle....

LA VERDURE.

On ne prend qu'une bagatelle.
Vous y voyez, de plus, ce beau Tableau mouv
Entrez, Monſieur; &, ſi vous n'êtes pas conter
Et, ſi la choſe n'eſt pas belle,
En ſortant,
Je vous rends votre argent;
Mais je ſuis aſſuré que vous ſerez content,
Bien content,
Fort content,
Très-content,
Extrêmement content.

DANDINET.

Comment vous nomme-t-on?

LA VERDURE.

Mon nom eſt Fatiguant

FRONIMOND.

Auſſi l'êtes-vous bien: toujours la même note
Depuis dix ans, pour voir une choſe auſſi ſotte..

LA VERDURE.

Je vous en prie, entrez.

DANDINET.

Il faut bien s'amuser;
nous en prie, & moi je ne puis refuser.

FRONIMOND.

: reconnois bien là l'humeur de votre pere;
se livroit à tout.

DANDINET.

C'est tout comme ma mere,
)ui, dit-on, n'a jamais rien refusé : ma foi,
:ela naît dans le sang. Faites tout comme moi;
ntrez.

FRONIMOND *riant.*

Il le faut bien, puisque l'on nous en prie,
)uoiqu'au fond ce ne soit qu'une badinerie:
lais ce que vous voulez, il faut bien le vouloir.

LA VERDURE.

'ardonnez-moi, Monsieur, la chose est belle à voir,
Très-belle à voir,
Très-jolie à voir,
Très-curieuse à voir;
Une personne seule la peut voir,
Le Roi l'a voulu voir,
Toute la Cour l'a voulu voir,
Ce n'est point menterie;
:t vous n'avez rien vu de pareil en la vie.

(*Ils entrent dans la loge.*)

SCENE VIII.

THÉRAME, LA VERDUR[E], GRISON

LA VERDURE, *à Thérame.*

LE beau coup de filet ! ne perdons point de t[ems]
Je m'en vais amuser le vieillard là-dedans ;
Et Grison le benêt. Attendez votre proie ;
Dans un moment d'ici, Monsieur, je vous l'en[voie].

SCENE IX.

THÉRAME *seul.*

O trop heureux Thérame ! ô moment fortu[né] !
Je vais ravir l'objet qui m'étoit destiné.
Je m'embarrasse peu que le pere en murmure,
Qu'il veuille procéder contre une telle injure ;
Sa fille est toute à moi, je ne lui vole rien,
Je ne fais seulement que reprendre mon bien
Et Lucile y consent. La voici.

SCE[NE]

SCENE X.

THÉRAME, LUCILE *sortant de la loge.*

LUCILE.

QUoi! Thérame,
'eſt vous! pouvez-vous bien vous hazarder?...

THÉRAME.

Madame....

LUCILE.

mon pere vous voit, à quoi m'expoſez-vous?

THÉRAME.

es parens ſauront bien adoucir ſon courroux.
e perdons point de tems, venez, belle Lucile.
ıyons.

LUCILE.

A quoi tend donc ce diſcours inutile?

THÉRAME.

es momens nous ſont chers.

LUCILE.

Quel eſt donc votre eſpoir?
e croyez-vous perſonne à trahir mon devoir?

THÉRAME.

'irréſolution nous va perdre, Madame;
ur cet enlévement tout eſt prêt.

LUCILE.

Quoi ! Thérame,
C'eſt un enlévement que vous me propoſez ?
Vous me connoiſſez mal, & vous vous abuſez.
Je vous aime, il eſt vrai : je ne m'en ſaurois taire.
Mais un ſi grand deſſein, une pareille affaire,
Méritoit bien du moins mon aveu.

THÉRAME *lui montrant la lettre.*

Ce projet,
Par ce billet de vous....

LUCILE.

Comment donc ! quel billet ?

THÉRAME.

Le billet, ce matin, qu'il vous a plu m'écrire,
Que voilà.

LUCILE *étonnée, prend la lettre.*

Donnez-moi.

THÉRAME.

Voulez-vous vous dédire ?

LUCILE.

Croyez.... Mon pere vient, & tôt retirez-vous.

THÉRAME *ſe cachant.*

Juſte Ciel !



SCENE XI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

POurquoi donc vous éloigner de nous?

LUCILE.

Je m'ennuyois de voir toutes ces bagatelles,
Je prenois un peu l'air.

DANDINET.

Voyons choſes nouvelles.

FRONIMOND.

Faiſons deux ou trois tours, & puis nous reviendrons.

DANDINET.

Voyons l'homme ſans bras.

FRONIMOND.

Tantôt nous le verrons.
Griſon, ſuis-nous.



SCENE XII.

THÉRAME *ſeul*

O Ciel ! que veut-elle me dire ?
Quelle froideur, après ce qu'elle vient d'écrire !
Pourquoi ſi bruſquement reprendre ſon billet ?
Elle rompt avec moi, je la perds, c'en eſt fait.
Hélas ! je me plaignois de la trouver facile.

SCENE XIII.

THÉRAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

QUoi ! vous êtes ici ! qu'a-t-on fait de Lucile ?
L'avez-vous miſe en lieu de ſûreté ? Mais, quoi !
Quel déſeſpoir !

THÉRAME.

Lucile, hélas ! trahit ma foi.

LA VERDURE.

En voilà bien d'un autre ! A quoi ſert donc ſa lettre

THÉRAME.

A me déſeſpérer.

LA VERDURE.

Ayant ſu vous promettre...

THÉRAME.

Elle en vient de marquer un ſoudain repentir.

LA VERDURE.

Cependant de ces lieux il ne faut point partir,
Sans l'enlever. Je veux....

THÉRAME.

Quoi! ſans qu'elle y conſente?

LA VERDURE.

Les filles ſont ſouvent d'humeur contrariante.
A toutes ces façons n'ayons aucun égard:
Pour vouloir s'en dédire, elle s'y prend trop tard.

THÉRAME.

Gardons-nous de lui faire un ſi ſenſible outrage.

LA VERDURE.

De ſon refus peut-être à préſent elle enrage.



SCENE XIV.

THÉRAME, GRISON LA VERDURE.

GRISON.

MONSIEUR, Lucile vient de me prier tout bas
De vous dire qu'elle eſt prête à ſuivre vos pas,
Qu'elle conſent à tout; que de votre innocence
Elle a préſentement entiere connoiſſance.

LA VERDURE.

Ne ſavois-je pas bien qu'on s'en repentiroit?

GRISON.

Elle m'a dit encor qu'elle vous inſtruiroit
D'un ſecret....

LA VERDURE.

Tout cela n'étoit rien que grimace.

THÉRAME.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, que faut-il que je faſſe?

LA VERDURE.

Rien: demeurez ici, je vais, avec Griſon,
Jouer à nos benêts un tour de ma façon.



SCENE XV.

THÉRAME *seul.*

REPRENONS quelque espoir, après ma juste crainte.
Votre flamme pour moi n'est pas encore éteinte,
Adorable Lucile, & c'est assez pour moi ;
J'oserai tout braver, lorsque j'ai votre foi.

SCENE XVI.

THÉRAME, BLAISE.

BLAISE *essoufflé.*

A LA fin vous voilà ; je cours toute la Foire
Sans vous trouver. Morgué, j'ai gagné de quoi boire.

THÉRAME.

Je n'ai bougé d'ici.

BLAISE.

La Verdure, ma foi,
Avec tout son esprit, n'a pas tant fait que moi.

THÉRAME.

Comment donc ! qu'as-tu fait ?

BLAISE.

Ayez l'ame joyeuſe;

Je viens....

THÉRAME.

Quoi!

BLAISE.

D'enlever enfin votre amoureuſe:

Moi ſeul, j'ai fait le coup.

THÉRAME, *en l'embraſſant.*

Ce que j'ai de bonheur

Me vient toujours par toi.

BLAISE.

Vous le voyez, Monſieur,

J'ai baillé ce matin votre Lettre à Lucile,

Je l'enleve ce ſoir; ſuis-je un garçon habile?

THÉRAME.

Je ferai ta fortune.

BLAISE.

Oh! je n'en doute pas:

Ça le mérite bien.... Avec ſon grand fracas,

La Verdure pourtant ne m'a pas fait la nique.

THÉRAME.

Mais où Lucile eſt-elle?

BLAISE.

Elle eſt dans la boutique......

De ce certain Marchand.... Vous connoiſſez cela,

Un vendeur de tiſane.

THÉRAME.

Elle n'eſt pas bien là :
l faut l'en retirer en toute diligence ;
Conduis-moi.

BLAISE.

Baillez-vous un peu de patience :
Il faut m'attendre ici, je vais vous l'amener.

THÉRAME.

Oui; mais ſi tu ne ſais te précautionner,
Le pere, qui la cherche....

BLAISE.

Oh! j'ons de la prudence;
Et je ſaurois fort bien avoir la prévoyance
De lui cacher le nez avec ſa coëffe.

THÉRAME.

Bon,
C'eſt bien dit.

BLAISE.

Je ſavons raiſonner la raiſon.

THÉRAME.

Cours vîte, je t'attends.



SCENE XVII.

THÉRAME *seul.*

SANS chercher de finesse,
Des autres ce lourdaut a surpassé l'adresse ;
C'est par lui seul enfin que je vais être heureux;
Il me rend possesseur de l'objet de mes vœux.
Mais voici la Verdure.

SCENE XVIII.

THÉRAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

ALLONS, Monsieur, courage.
Grison a d'un Potier renversé l'étalage :
L'on retient Fronimond pour en payer les frais,
Disant qu'un Maître doit payer pour son laquais.
Il s'en défend beaucoup. Pendant cette querelle,
Il vous est fort aisé d'enlever votre belle ;
Venez.

THÉRAME.

L'affaire est faite, il n'en est plus besoin ;
Un plus adroit que toi vient d'en prendre le soin.

LA VERDURE.

Il faut donc qu'il ait fait très grande diligence ;
Car j'ai toujours couru, dans mon impatience.

THÉRAME.

Elle est en mon pouvoir, il suffit.

LA VERDURE.

Ah! fort bien.
Avouez cependant que c'est par mon moyen.

THÉRAME.

Non, je ne suis de tout redevable qu'à Blaise:
Lui seul a fait le coup.

LA VERDURE.

Monsieur, ne vous déplaise,
Je ne saurois encor m'imaginer comment....



SCENE XIX.

THÉRAME, BLAISE, LA VERDURE, Madame RAYMONDE.

THÉRAME.

Le voici, qui m'amene un objet si charmant.
Mais que vois-je?

BLAISE *à Thérame.*

Monsieur, voilà votre Lucile.

(*A la Verdure.*)

Et vous, retirez-vous, vous êtes inutile.

LA VERDURE.

C'est-là Lucile?

BLAISE.

Hé! oui, celle à qui ce matin
J'ai rendu le billet.

LA VERDURE.

Au diable le mâtin!

BLAISE.

Otez donc votre coëffe, afin que l'on vous voie.

LA VERDURE.

C'est Madame Raymonde.

Madame RAYMONDE.

Ah! que je sens de joie!
La pudeur la combat: mais, puisqu'à ce billet

J'ai répondu d'un ſtyle..... enfin cela vaut fait.
Allons, enlevez-moi, j'ai lâché la parole,
Et de plus, mon écrit.

LA VERDURE, *à part.*

Maugrebleu de la folle !

BLAISE, *à Thérame.*

Vous ne lui dites rien. Parmi les gens de Cour
Ce ſont les femmes donc qui déclarent l'amour ?
Parmi nos payſans, cela n'eſt pas tout comme ;
Et la femme, morgué, jamais n'agace l'homme.

Madame RAYMONDE.

Affrontons les dangers & parcourons les mers ;
Que l'Amour nous conduiſe au bout de l'Univers.
Quel plaiſir d'habiter un antre inacceſſible !
M'y voir ſeule avec vous !

LA VERDURE.

Et qu'un monſtre terrible
S'en vînt vous dévorer ; qu'après cela Monſieur,
Au déſeſpoir, penſât en mourir de douleur.
Que cela ſeroit beau !

Madame RAYMONDE.

Cher objet de ma flamme,
Vous ne me dites rien ?

BLAISE.

Allons, Monſieur Thérame,
Morguenne, embraſſez-la, ſans faire de façon.

THÉRAME.

Tais-toi, maraud.

BLAISE.

Ah ! ah ! morgué, c'eſt tout de bc
Que diable a-t-il mangé ?

THÉRAME *bas.*

Mon pauvre la Verdure,
Je n'ai recours qu'à toi dans ma triſte aventure.

LA VERDURE.

(*A Thérame.*) (*A Madame Raymonde.*)
Ne vous démontez point, Madame, en ce mome
Je vais tout préparer pour votre enlévement.
Entrez dans cet endroit, dont Monſieur eſt le maît
Ne faites point de bruit, & gardez de paroître.

Madame RAYMONDE.

Quoi ! ſeule ?

LA VERDURE.

Ce garçon, dont l'eſprit eſt charmant,
Vous tiendra compagnie, & c'eſt pour un momen

Madame RAYMONDE.

Un moment eſt beaucoup, loin de ce que l'on aim

BLAISE.

Je ſerai près de vous ; c'eſt un autre lui-même.



SCENE XX.

THÉRAME, LA VERDURE.

THÉRAME.

VOILA le dernier coup qui pouvoit me frapper

LA VERDURE.

diable ce lourdaut s'est-il allé tromper ?
is aussi vous avez bien manqué de prudence;
nfier un billet d'une telle importance
plus sot....

THÉRAME.

Tu sais bien que je n'avois que lui,
is étiez tous ici.

LA VERDURE.

Mais, pour comble d'ennui....



SCENE XXI.

THÉRAME, LA VERDUR
GRISON.

GRISON.

A Quoi ſongez-vous donc, & que voulez-v
faire ?
Je mets dans l'embarras le rival & le pere ;
Je fais ſigne à Lucile, & perſonne ne vient.
Quelle indolence ici tous les deux vous retient?
L'occaſion vingt fois s'eſt offerte.

THÉRAME.

J'enrage.
Ce maudit Blaiſe.....

LA VERDURE.

Allons, ſans tarder davantage.

GRISON.

Il n'eſt plus tems ; nos gens viennent de ce côté
Pour voir l'homme ſans bras.

LA VERDURE.

Rien n'eſt encor gâté.
L'homme ſans bras n'eſt point à préſent dar
Foire ;
A vos dépens, il eſt au cabaret à boire;
N'importe, il faut jouer d'un tour de mon méti
Je vais vous déguiſer, & vous viendrez crier
Pour appeller le monde.

THÉRAME.

Ah ! fi.

LA VERDURE.

Laiſſez-moi faire.

THÉRAME.

: ne pourrai jamais.......

LA VERDURE.

Mais il eſt néceſſaire,
onſieur, que vous jouiez un rôle en tout ceci.

THÉRAME.

ais.....

LA VERDURE.

Pour mieux attraper le vieillard.... Le voici.
ntrez vîte.

THÉRAME.

Allons donc.

LA VERDURE.

Toi, Griſon, fais en ſorte
'amuſer un moment le vieillard à la porte,
our nous donner le tems....

GRISON.

Il ſuffit ; j'entends bien.



SCENE XXII.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

VOILA notre butor.

DANDINET.

Hé! ne lui dites rien.
Je n'ai jamais tant pris de plaisir en ma vie,
Qu'en voyant renverser les pots, la poterie.

FRONIMOND.

Il m'en coûte, & cela n'est pas fort obligeant.

DANDINET.

Bon! le plaisir valoit la moitié de l'argent.



SCENE XXIII.

THÉRAME *déguisé en Indien*, FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON, UN INDIEN.

UN INDIEN.

Voir ici cette Japonoise,
Qui chante comme une Françoise;
Voir cette troupe d'Indiens,
De Chinois & d'Egyptiens.

THÉRAME.

C'est ici la victoire
De la Foire.
Venez voir cet Homme sans bras,
Qui fait avec ses pieds ce qu'on ne pourra croire,
Et ce qu'avec leurs mains d'autres ne feroient pas.

DANDINET.

Voyons l'Homme sans bras, c'est ici qu'il demeure?

THÉRAME.

Oui, Monsieur, & l'on va commencer tout-à-l'heure.

DANDINET.

De quel pays est-il?

THÉRAME.

Des Indes.

DANDINET.

Ah ! tant mieux.
Un Indien ? Cela doit être curieux.
Si c'étoit un François, quand il feroit merveilles,
Quand il enchanteroit les yeux & les oreilles,
Il ne me plairoit pas autant qu'un Indien.
Ah ! je ſuis là-deſſus d'un goût Pariſien ;
La nouveauté ſur-tout me plaît, bonne, o
mauvaiſe.

THÉRAME.

Meſſieurs, mettez-vous-là, vous verrez à vot
aiſe.

SCENE XXIV.

THÉRAME *déguiſé en Indien*, FRO
NIMOND, DANDINET, GRISON
INDIENS, INDIENNES.

(*On ouvre une ferme ; Pluſieurs Indiens & Indiennes paroiſſent.*)

DANDINET.

HÉ bien ! où donc eſt-il cet Indien ſans bras ?

THÉRAME.

Monſieur, il va paroître ; il ne commence pas,
On chan teaup aravant.

DANDINET.

Hé bien donc! que l'on chante.
s pourquoi ces chanſons ? cela m'impatiente.

THÉRAME.

airs qu'on va chanter vous feront du plaiſir;
hazard les a faits ſelon votre deſir,
t ſur la nouveauté.

DANDINET.

Je l'aime à toute outrance.

THÉRAME.

ez-vous donc, Meſſieurs, afin que l'on commence.

UNE INDIENNE *chante.*

PREMIER COUPLET.

N°. I.

La nouveauté rend la Foire féconde :
Dans ces lieux chacun abonde,
Malgré les chaleurs de l'Été.
l charme, quels attraits attirent tant de monde ?
La nouveauté.

II. COUPLET.

La nouveauté fait changer la fortune.
Une belle trop commune,
Perd tout le prix de ſa beauté.
vous fait tous courir de la blonde à la brune ?
La nouveauté.

UN INDIEN *chante.*

N°. II.

Sans la nouveauté
Tout ennuie
Dans la vie,
Sans la nouveauté.
Mon voiſin entêté
Trouve ma femme jolie ;
De la ſienne il eſt dégoûté,
Et j'en ſuis enchanté.

ENSEMBLE.

Sans la nouveauté
Tout ennuie
Dans la vie,
Sans la nouveauté.



SCENE XXV.

RONIMOND, DANDINET, LUCILE, THÉRAME *déguisé en Indien*, GRISON, LA VERDURE *sous la figure de l'Homme sans bras*, INDIENS & INDIENNES.

uatre Indiens conduisent un petit Théâtre, sur lequel est la Verdure, sous la figure de l'Homme sans bras de la Foire. Il a à côté de lui deux autres Indiens qui jouent du Haut-bois, & se mêlent avec l'Orquestre pour jouer la marche sur laquelle ils arrivent.

LA VERDURE *ôte son chapeau avec son pied & salue la compagnie.*

L'INDIEN sans pareil est votre serviteur,
essieurs & Dames : c'est pour lui beaucoup d'honneur
e pouvoir divertir l'honnête compagnie ;
: c'est de tout son cœur qu'il vous en remercie.

DANDINET *riant.*

Ma foi, je ſuis ſavant plus que je ne penſois ;
Et j'entends l'Indien tout comme le François.

FRONIMOND.

Voir un homme ſans bras n'eſt qu'une bagatelle,
Et ce n'eſt pas pour nous une choſe nouvelle.

THÉRAME *déguiſé.*

Ce qu'il fait de ſes pieds en fait la rareté.

DANDINET.

Tenez, pour exciter la curioſité,
Vous devriez montrer une femme ſans tête.

LA VERDURE.

Où diable la trouver ? il faudroit être bête
Pour vouloir la chercher : l'on trouveroit bien mie
Un homme ſans cervelle, & même dans ces lieu

DANDINET.

Cela s'adreſſe à vous, beau-pere; il vous regarde.

FRONIMOND.

Cela s'adreſſe à moi ?

LA VERDURE.

Non, Monſieur, je n'ai garde.

DANDINET.

Comment ! ſeroit-ce à moi ?

LA VERDURE.

Monſieur, je ne dis rien.

DANDINET.

Partageons entre nous le compliment.

FRONIMON

FRONIMOND.

Fort bien.

LA VERDURE.

Messieurs, les Indiens ont pouvoir de tout dire.

DANDINET.

llez, j'ai de l'esprit, je prends cela pour rire.

FRONIMOND.

:à, voyons donc vos tours.

LA VERDURE.

J'en vais faire un charmant.

uelqu'un sait-il jouer au Piquet?

DANDINET.

Oui, vraiment:

ersonne en mon pays ne m'ose tenir tête.

FRONIMOND.

t moi, sans vanité, je n'y suis pas trop bête.

LA VERDURE *bat les Cartes avec ses pieds.*

llons, Monsieur, coupez; je vous donne la main.

FRONIMOND.

a foi, ce qu'il fait là passe l'effort humain.

THÉRAME *ôtant sa barbe, bas.*

ofitons du moment, adorable Lucile....

LUCILE *bas.*

'est vous, Thérame, ô Ciel!

THÉRAME *bas.*

Notre fuite est facile;

t, si vous consentez....

LUCILE *bas.*

Oui, je consens à tout;
Mon pere a mis enfin ma patience à bout:
Et ma tante de plus, par sa lettre.....

THÉRAME *bas.*

Lucile,
Nous en pourrons parler dans un tems plus tranquile;
Mais, à present, je crains que le moindre regard...

LUCILE *bas.*

Allons.

SCENE XXVI.

FRONIMOND, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, &c.

LA VERDURE.

Je viens de faire un admirable écart:
Parlez; mais, sans parler, voilà mon jeu sur table,
Et vous êtes repic, & capot.

DANDINET *voyant qu'il est capot.*

Comment Diable!

FRONIMOND.

Il a filé la carte; &, pour nous abuser....

LA VERDURE.

D'avoir la main subtile on ne peut m'accuser,
Puisque je n'en ai point.

DANDINET.

La chose est admirable.
Ne pourriez-vous point faire encore un tour semblable ?

LA VERDURE.

Non pas ; mais là-dessus j'ai fait une chanson ;
Je vais l'accompagner avec mon Tympanon.

(Il chante, & s'accompagne des pieds avec le Tympanon.)

N° III.

Si je n'ai mains ni bras,
C'est lorsqu'il faut rendre :
Messieurs, je n'en manque pas,
Alors qu'il faut prendre :
Mais sur-tout, pour duper un sot,
Et le faire repic & capot,
Je ne suis pas manchot.

FRONIMOND.

C'en est assez. Allons, Lucile : où donc est-elle ?

LA VERDURE.

Vous plairoit-il encor quelque chanson nouvelle ?

FRONIMOND, *ne voyant point Lucile.*

Allez au Diable, vous & votre nouveauté.
Lucile.....

GRISON, *montrant un autre côté que celui par lequel Thérame a enlevé Lucile.*

Elle a passé, je crois, de ce côté.

FRONIMOND.

Toute ſeule ?

GRISON.

Je crois qu'un jeune homme l'emmene.

FRONIMOND.

Et tôt courons après.

DANDINET.

Bon, bon, c'eſt bien la peine.

FRONIMOND.

Comment donc ! pour ma Fille eſt-ce-là votre amour ?

DANDINET.

Il eſt tard à préſent, demain il fera jour:
Cela ſe trouvera.

FRONIMOND.

Ciel ! quelle indifférence !
J'enrage, & j'ai trop loin porté la complaiſance.
J'ai refuſé ma fille à Thérame, pour vous;
Je m'en repens.

DANDINET.

Ah ! ah !

FRONIMOND.

Vous n'êtes, entre nous,
Qu'une bête, un vrai ſot.

DANDINET.

Gageons que c'eſt mon pere
Qui vous écrit cela ; c'eſt ſon ſtyle ordinaire:
Il me donne toujours de ces ſobriquets-là.

FRONIMOND.

Que faire ? quel remede apporter à cela ?
Si celui qui l'enleve eſt de bonne famille,
Pour me venger de vous, je lui donne ma fille.

LA VERDURE.

Il eſt bon Gentil-homme, il n'eſt rien plus certain ;
J'en leverai le pied, &, s'il le faut, la main :

(Il leve le pied & la main enſemble ; &, quittant dans l'inſtant ſon habit d'Indien, il paroît tout d'un coup ſous ſa figure de Valet.)

C'eſt Thérame.

FRONIMOND.

Comment ?

LA VERDURE.

Oui, Monſieur, c'eſt mon Maître.
Dans les bons ſentimens où je vous vois paroître....
Griſon, va le chercher.

SCENE XXVII.

FRONIMOND, Madame RAYMONDE, BLAISE, LA VERDURE, DANDINET.

Madame RAYMONDE.

JE m'ennuie à la fin ;
Et je prétends ſçavoir quel ſera mon deſtin.

Holà ? quelqu'un ici n'a-t-il point vu Thérame,
Mon raviſſeur ? le trouble augmente dans mon ame.

FRONIMOND.

Que cherchez-vous, ma ſœur ?

Madame RAYMONDE.

D'où viennent tous ces bruits ?

LA VERDURE.

C'eſt un enlévement.

Madame RAYMONDE.

J'en ſuis, au moins, j'en ſuis ;
N'allez pas m'oublier, c'eſt moi qui ſuis la Dame.

FRONIMOND.

Vous ?

Madame RAYMONDE.

Et le Cavalier eſt l'amoureux Thérame
Qui m'enleve.

FRONIMOND.

Comment ! & vous êtes ici ?
Et ma fille avec lui ?

Madame RAYMONDE.

Que veut dire ceci ?
On s'eſt trompé.

BLAISE.

Sans doute ; & Madame eſt Lucile.

Madame RAYMONDE.

Non, je ne la ſuis pas.

BLAISE.

Je ſuis donc bien habile ;
Et j'ai fait là, morguenne ! un bel équiproquo.
Je connois à preſent que je ne ſuis qu'un ſot.

Madame RAYMONDE.

Quoi! c'étoit pour Lucile?

BLAISE.

Hé! oui, morgué!

Madame RAYMONDE.

J'enrage.

BLAISE.

Et moi, bien plus.

Madame RAYMONDE.

Je veux me venger de l'outrage.

FRONIMOND.

Bon, à qui vous en prendre? Il faut, ma chere sœur,
(*Montrant Dandinet.*)
Avaler la pilule, aussi-bien que Monsieur.
Voici Thérame.

SCENE XXVIII *& derniere.*

FRONIMOND, THÉRAME, LUCILE, Madame RAYMONDE, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, BLAISE.

Madame RAYMONDE, *courant à Thérame.*

AH! traître!

LA VERDURE, *la retenant.*

Ah! doucement, Madame.

THÉRAME, *à Fronimond.*

Pour Lucile brûlant d'une innocente flamme....

FRONIMOND.

Vous direz tout cela quand nous ferons chez nous.

LUCILE.

Mon pere....

FRONIMOND.

Recevez Thérame pour époux,
Ma fille ; j'y consens.

DANDINET.

Oui, oui, laissez-moi faire ;
Mon pere le saura.

Madame RAYMONDE.

Pour moi, dans ma colere,
Une vengeance affreuse....

LA VERDURE.

Ah ! sans tant de raisons,
Laissez-nous, s'il vous plaît, achever nos chansons

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Indiens & Indiennes forment des danses à la maniere de leur pays.

UNE INDIENNE *chante.*

No. IV.

DEux Papillons, amoureux
D'une fleur brillante & nouvelle,
Voloient sans cesse autour d'elle;
Le plus aimable des deux
Sut ravir une fleur si belle,
Tandis que l'autre malheureux
Vint se brûler à la chandelle.

ENTRÉE D'INDIENS ET D'INDIENNES.

UN INDIEN *chante.* N°. V.

La Foire est franche. Jeune Beauté,
Laissez dire un pere entêté;
La Foire est franche.
Qu'il choisisse à sa volonté;
Mais si de quelqu'autre côté
Votre cœur penche,
La Foire est franche.

UNE INDIENNE *chante.*

La Foire eſt franche. Point de jaloux,
Point de jalouſes parmi nous;
La Foire eſt franche.
A ſa voiſine, mon époux
Peut ici donner rendez-vous;
Mais, en revanche,
La Foire eſt franche.

LA VERDURE *chante au Parterre:*

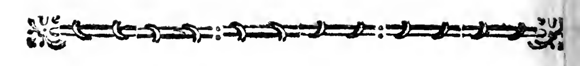
La Foire eſt franche. Voici l'inſtant
Où chacun dit ſon ſentiment:
La Foire eſt franche.
Nos ſoins n'auront pas été vains,
Si le Parterre bat des mains;
C'eſt lui qui tranche:
La Foire eſt franch

Fin du Divertiſſement.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT,

COMÉDIE.

Représentée en 1716.



ACTEURS.

DAMON, *Officier de Marine, aveugle clair-voyant.*

LÉANDRE, *neveu de Damon, Amant de Léonor.*

L'EMPESÉ, *Médecin, amoureux de Léonor.*

MARIN, *Valet de Damon.*

UN NOTAIRE.

LÉONOR, *jeune Veuve, promise à Damon.*

La vieille LÉONOR, *tante de Léonor, amoureuse de Damon.*

LISETTE, *suivante de Léonor.*

La Scene est à Paris dans la maison de Damon.



L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, LISETTE.

LISETTE.

EH bien! Madame, à quoi vous déterminez vous?
On va voir arriver votre futur époux:
Damon revient enfin, après deux ans d'absence.

LÉONOR.

Fatal retour ! O Ciel ! je frémis, quand j'y pense.
Lisette, dans l'état où l'a mis son destin,
Pourrai-je me résoudre à lui donner la main?

LISETTE.

Comment vous en défendre? Un dédit vous engag
Il l'exigea de vous, avant ce long voyage,
Et que vous logeriez, ici, dans sa maison;
Nous y vînmes alors, toutes deux, sans façon,
Comptant ce mariage une chose certaine.
A présent son retour vous alarme & vous gêne.

LÉONOR.

Helas! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu,
Je n'avois jamais vu Léandre son neveu.

LISETTE.

Que je m'en doutois bien! Voilà donc l'enclou
Léandre, je l'avoue, est d'aimable figure;
Mais il n'a pas le double; &, sans l'oncle, ma f
Ce neveu si charmant seroit plus gueux que n
Damon a fait sur mer une fortune immense;
Avec lui, vous seriez toujours dans l'opulence
Vous auriez de l'argent, des habits, des bijou

LÉONOR.

Mais, avec tous ces biens, un très-fâcheux épo
Car enfin, l'accident, dont on a la nouvelle
N'a pas dû l'embellir.

LISETTE.

C'est une bagatelle
Quoi! parce que le vent d'un boulet de canon
Nous le renvoye aveugle: Hé quoi! cette raison
Vous doit-elle empêcher de conclure?

LÉONOR.

Sans doute.

LISETTE.

fuſer un mari, parce qu'il ne voit goutte !
las! votre défunt ne voyoit que trop clair ;
les moindres ſoupçons, toujours l'eſprit en l'air.

LÉONOR.

! ne m'en parle pas ; cinq mois de mariage
ont, avec lui, paru cinquante ans d'eſclavage :
ſouvenir ſuffit pour me faire trembler ;
Damon a le don de lui trop reſſembler.
and j'aurois été ſourde à de nouvelles flammes,
mon parle ſi mal, penſe ſi mal des femmes.

LISETTE.

! qu'il en penſe mal, ou qu'il en penſe bien,
ce que nous ferons, il ne verra plus rien.

LÉONOR.

'il ignore ſur-tout que ſon neveu Léandre
encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

LISETTE.

ii ; mais que ferons nous de Monſieur l'Empeſé ?
le congédier il n'eſt pas fort aiſé ;
fade Médecin eſt un amant tenace,
qui ne s'aperçoit jamais qu'il embaraſſe :
ais pourquoi, diantre, auſſi lui donner de l'eſpoir ?

LÉONOR.

ur m'amuſer, n'ayant perſonne à recevoir :
ans les commencemens je le trouvois paſſable ;
ais, depuis certain tems, il m'eſt inſupportable.

LISETTE.

Depuis que le neveu s'eſt offert à vos yeux ?
Quoi qu'il en ſoit, je veux vous ſervir de mon mieu
Cependant, je devrois être bien en colere,
Puiſque juſques ici vous m'avez fait myſtere...

SCENE II.

LÉONOR, LISETTE, MARIN *en Courier.*

MARIN *derriere le Théâtre.*

HOÉ, hoé, hoé.

LISETTE.

J'entends Marin, je crois.

LÉONOR.

Le valet de Damon ?

LISETTE.

Oui, vraiment, c'eſt ſa voix:
Je la reconnois bien : il faut, ſans plus attendre,
Prendre votre parti.

LÉONOR.

Quel parti puis-je prendre ?

MARIN *entrant.*

Hoé, hoé, hoé. Parbleu, j'ai beau crier.....

omment donc! Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un Courier?
:rſonne ne deſcend.

LÉONOR.

Qu'as-tu fait de ton Maître ?

MARIN.

e vous alarmez point, vous l'allez voir paroître ;
t je l'ai devancé de cent pas ſeulement,
our voir ſi tout eſt prêt dans ſon appartement.

LISETTE *à Léonor.*

ela va bien pour nous. Commençons, par avance,
faire entrer Marin dans notre confidence.

LÉONOR *bas à Liſette.*

ue vas-tu faire ?

LISETTE *bas à Léonor.*

Il m'aime, & fera tout pour moi,
en ſuis ſûre. (*Haut.*) Marin, puis-je compter ſur toi ?

MARIN.

u n'en ſaurois douter, ſans me faire injuſtice.

LISETTE.

s'agit, en payant, de nous rendre un ſervice.

MARIN.

n payant ? c'eſt beaucoup me dire en peu de mots.
cent coups de bâton dût s'expoſer mon dos,
ous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Il faut tromper ton Maître,
t ſur les gens, qu'ici tu pourras voir paroître ;
Ie lui rien témoigner.

MARIN.

Il ſuffit, je t'entend:
Madame, en notre abſence, a fait quelques ama ,
Et Damon l'inquiete un peu par ſa venue.
Ne craignez rien ; depuis qu'il a perdu la vue,
Je lui fait aiſément croire ce qu'il me plaît ;
Et je vous ſervirai, non pas par intérêt,
Mais parce que je ſens pour vous un certain ze ,
Qui brûle d'éclater... (*à Liſette*) Que me donner-t-
elle ?

LÉONOR.

J'ai vingt Louis tout prêts, je vais te les cherch .

MARIN.

Madame . . en vérité . . . c'eſt de quoi me touch
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême
Et ſongez que mon Maître arrive à l'heure mên ,



SCENE III.

MARIN *seul.*

V INGT Louis! Male-peste! Allons, mon cher Marin,
: faut pas rester dans un si beau chemin.
; quoi! trahir Damon! Non, cela ne peut être;
: faut pas, ma foi, trahir un si bon Maître:
ient de m'assurer certaine pension,
, dans la suite, aura quelque augmentation,
e tout, pour venir ici leur faire accroire
il est aveugle. Allons, il y va de ma gloire,
soutenir toujours ce que j'ai commencé.
gens nous ont mandé que Monsieur l'Empesé,
Médecin pimpant, ce Marchand de denrées
ır rétablir le teint des beautez délabrées,
ıit dans ce logis du matin jusqu'au soir,
e même Léonor lui donnoit quelque espoir:
nous mande, de plus, qu'elle adore Léandre,
qu'il est à Paris, quand on le croit en Flandre;
:st ce que dans ce jour mon Maître veut savoir,
qu'il verra bien mieux, feignant de ne rien voir.
: qu'il en fait, pourtant, n'est pas par jalousie;
loit être guéri de cette frénésie;

Il veut ſe réjouir, (c'eſt-là je crois ſon but,)
Mettre à bout Léonor & ſes amans . . . mais chu
La voici de retour auſſi bien que Liſette.
Prenons de toutes mains, & dupons la coquette

SCENE IV.

LÉONOR, LISETTE, MARIN

MARIN.

HÉ bien, ces vingt Louis ſont-ils prêts?

LÉONOR *lui donnant une bourſe.*

Les voici.

MARIN

Je les prends, ſans compter, & vous dis grand-mer

LISETTE.

Pour que tu ſois au fait, il faut d'abord t'apprend
Qu'on n'aime plus Damon, & qu'on aime Léandı

MARIN.

Il eſt donc à Paris? Ma foi, c'eſt fort bien fait;
J'approuve votre goût, & j'en ſuis en effet.
Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfere
Et la Niece à la Tante, & la Fille à la Mere.

LÉONOR.

Finis, Marin, & ſois ſeulement diligent....

MARIN.

ɩptez ſur mon eſprit, mon zele & votre argent.

LÉONOR.

ɩiens d'abord Damon ; dis-lui que mon viſage
rdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

, je ſaurai vous peindre en remede d'amour.
voici votre Tante.

SCENE V.

)NOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HÉ ! Madame, bon jour.

LA TANTE.

i-je appris, cher Marin ? Quel accident terrible !
on revient aveugle ? ô Ciel ! Eſt-il poſſible ?

MARIN.

ame, il eſt trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains, hélas !
iqu'il n'ait pas rendu juſtice à mes appas,

Et qu'il ait négligé la Tante pour la Niece,
J'avouerai que toujours pour lui je m'intéref.

LÉONOR.

Vous le plaignez, ma Tante? Ah! ne plai
que moi:
Je me vois dans l'état le plus cruel...

LA TANTE.

Pourq i

LÉONOR.

Epoufer un aveugle! ah! cette feule idée
Me fait frémir d'horreur.

LA TANTE.

J'en fuis perfu

Cependant, aujourd'hui, la difette d'Amans
Eft fi grande, fi grande... Il faut fuivre le t

MARIN.

Oui, l'efpece eft fi rare.

LA TANTE.

On eft belles, bien f

Et l'on paffe fes jours fans ouïr de fleurette

LISETTE.

Nous ne nous fentons point de la difette ic
Et nous ne manquons point d'époufeurs, D
merci:
Car, de quelque façon que l'on puiffe le pre
Il nous en reftera toujours deux à revendre.
Fourniffez-vous chez nous.

LÉONOR.

Mon Dieu! ne raillons
Et fongeons bien plutôt à fortir d'embarras.

LISETTE.

ndez, il me vient une idée admirable.
ıous pouvions trouver quelque perſonne aimable,
près de notre aveugle, osât paſſer pour vous.

LÉONOR.

ante invention !

LISETTE.

Pourquoi ? que ſavez vous ?
veugle à tromper n'eſt pas ſi difficile.
il ſe rencontroit une perſonne habile
pût bien imiter le ſon de votre voix.

LÉONOR.

a trouver, dis-nous ? Et de qui faire choix ?

MARIN.

ſe trouvera ; quelque mince griſette,
pour ſe marier... Par exemple, Liſette.

LISETTE.

moi ? Je ne veux point d'un Aveugle.

MARIN.

Comment !
rois-tu là-deſſus balancer un moment ?

LA TANTE.

herchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire,
belle perſonne, & qui ſaura lui plaire,
rément & d'eſprit en tout ſemblable à toi,
déguiſe ſa voix à merveille ; & c'eſt moi.

LISETTE.

Fi donc, Madame, fi !

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous pri
Qui vous fait récrier de la ſorte, ma mie ?

LISETTE.

Par ma foi, c'eſt votre âge.

LA TANTE.

Hé ! n'ayez point de pe
De ma Niece, toujours, j'ai paſſé pour la Sœ
Et de mon âge au ſien le peu de différence
Ne vaut pas, après tout...

MARIN.

Bon, belle conſéquen !
(*Du ton d'un marqueur de Jeu de Paume.*)
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin, quoi qu'il en ſoit,
Je jouerai bien mon rôle, & mieux que l'on
croit.

MARIN.

Moi, d'ailleurs, je peindrai Léonor ſi changée
Et de telle façon ſa beauté dérangée,
Que, quand quelqu'un voudroit l'éclaircir ſu
point,
Ce qu'on pourroit lui dire, il ne le croiroit poi

LÉONOR.

Ma Tante, je crains bien....

A

LA TANTE.

Ne te mets point en peine,
'e ſuis ta belle mere, & même ta marreine;
Nous portons même nom de fille & de maris;
'e ſuis veuve du pere, & toi veuve du fils:
'our ton air enfantin, je l'attrape à merveille.

LISETTE.

ongez-bien qu'un Aveugle a ſouvent bonne oreille;
Et que, quand à l'abord il donneroit dedans,
l pourroit dans la ſuite...

LA TANTE.

Et c'eſt où je l'attends:
Quand il reconnoîtra cette aimable impoſture,
l ſera trop content de m'avoir, j'en ſuis ſûre.

MARIN.

Le moyen d'en douter?

LÉONOR.

Avant tout, cher Marin,
'e voudrois que Léandre apprît notre deſſein:
l loge chez Damis.

MARIN.

J'y vais, c'eſt ici proche.
(*à part.*)
Bon; autre argent qui va pleuvoir dans notre poche.

LÉONOR.

De ſon oncle d'abord apprends-lui le retour:
Qu'il ne paroiſſe point ici de tout le jour;
Ou du moins, s'il y vient, qu'il ſonge à ſe contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre:
Repofez-vous fur moi. (*à part.*) La fourbe a réuf
Allons vîte avertir Damon de tout ceci.

SCENE VI.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! j'entends l'Empefé.

LA TANTE.

L'incommode vifite
Je ne le puis fouffrir, défais-t'en au plus vîte:
Je paffe cependant dans ton appartement,
Où je veux réfléchir fur mon rôle un moment.



SCENE VII.

LÉONOR, L'EMPESÉ, LISETTE.

LÉONOR, *à Lisette, à part.*

Qu'il vient mal à propos !

L'EMPESÉ.

Bon jour, beauté brillante,
Toujours plus gracieuse, & toujours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vu de plus charmant.

LISETTE.

Ah ! pour une autre fois gardez ce compliment ;
Nous avons du chagrin.

L'EMPESÉ.

Pardon, ma belle Reine,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont désolé ; j'ai cru n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits ;
J'ai si fort querellé que j'en serai malade ;
Ils m'avoient égaré mes eaux & ma pommade.
Mais quoi ! vous soupirez ! Parlez, expliquez-vous ;
Sont-ce soupirs d'amour, de crainte, ou de courroux ?

LÉONOR.

C'en sont de désespoir, désespoir qui me tue ;
Enfin c'est de Damon l'arrivée imprévue.

L'EMPESÉ.

Damon ! quoi, ce Rival, que mon amour vainqueur
A, depuis ſon départ, banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même : à l'épouſer il voudra la contraindre,
Ils ont un bon dédit.

L'EMPESÉ.

Elle n'a rien à craindre,
Je le paierai, Liſette ; & duſſé-je....

LISETTE.

Non pas ;
Nous voulons, ſans payer, la tirer d'embarras ;
Et ſi, par un détour de chicane ſubtile.....

L'EMPESÉ.

Hé bien, cela n'eſt pas, je crois, ſi difficile.

LISETTE.

Pas trop, puiſque Damon eſt aveugle.

L'EMPESÉ.

Comment ?

LISETTE.

Un boulet de canon, fort impertinemment,
Paſſant près de ſes yeux, a frôlé la prunelle,
Et le vent... détruiſant... la force viſuelle...
Il eſt aveugle enfin ; voilà quel eſt ſon ſort.

L'EMPESÉ.

O coup de vent heureux, qui me conduit au port !

LÉONOR.

Comment ! vous vous flattez que ce malheur...

L'EMPESÉ.

Sans doute ;
Je lui fais un Procès sur ce qu'il ne voit goutte.
J'ai comme, vous savez, mon Frere l'Avocat,
Qui brille au Parlement avec assez d'éclat:
Sans perdre plus de tems, dès demain il le somme
A nous représenter, dans la huitaine, un homme
Muni de ses cinq sens, qui de corps & d'esprit
Soit tel qu'il s'est fait voir en signant le dédit.

LISETTE.

C'est-là le prendre bien. Mais je l'entends lui-même.

LÉONOR.

Ah ! Lisette, je suis dans un désordre extrême ;
Je n'ose soutenir...

LISETTE.

Je vais le recevoir,
Rentrez.

SCENE VIII.

LISETTE, L'EMPESÉ.

LISETTE.

Et vous, Monsieur, adieu, jusqu'au revoir.

L'EMPESÉ.

Ne pouvant être vu, je puis rester, Lisette.

LISETTE *le repoussant.*

Vous vous moquez de moi.

L'EMPESÉ.

Que rien ne t'inquiete.

LISETTE.

Ma foi, vous ſortirez.

L'EMPESÉ.

Non; je ſuis curieux

De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage.

SCENE IX.

DAMON, L'EMPESÉ, LISETTE.

DAMON, *contrefaiſant l'Aveugle.*

HOLA, quelqu'un, Marin. Tout m'abandonne;
Et dans cette maiſon je ne trouve perſonne.

LISETTE.

Monſieur, on vient à vous.

DAMON.

C'eſt Léonor; je crois?

LISETTE.

Non, Monſieur, c'eſt Liſette.

DAMON.

Hé bien, tu me revois;
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux ſont toujours beaux ; hélas ! c'eſt grand dommage !

DAMON.

Où Léonor eſt-elle ?

LISETTE.

En ſon appartement ;
Et je vais l'avertir dans ce même moment...

DAMON, *allant embraſſer Liſette.*

Du moins auparavant il faut que je t'embraſſe...
(Il rencontre l'Empeſé.)
Qu'eſt ceci ? c'eſt un homme. Hé quoi ! dans ma diſgrace,
Léonor pourroit-elle, en bravant mon courroux,
Introduire céans...

LISETTE.

Hé ! là, Monſieur, tout doux ;
Ce n'eſt qu'un domeſtique.

DAMON.

Ah ! c'eſt une autre affaire.

LISETTE.

Madame du premier a voulu ſe défaire ;
C'étoit un pareſſeux qui n'avoit aucun ſoin
(*A l'Empeſé.*)
Paſſez dans l'anti-chambre.

DAMON.

Hé ! non ; j'en ai beſoin.
Un fauteuil. Je me ſens les jambes ſi ſerrées....
Hé ! l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, dépêchez-vous.

L'EMPESÉ, *bas à Lisette.*

Qui? moi le débotter,
Non, parbleu : je m'en vais.

LISETTE, *bas à l'Empesé, le retenant.*

Ce seroit tout gâter.
Que pourroit-il penser?

L'EMPESÉ, *bas à Lisette.*

Oui, mais par où m'y prendre

LISETTE, *bas à Lempesé.*

Vous méritez cela; pourquoi vouloir attendre...

DAMON.

Hé bien, faquin, à quoi peux-tu donc t'amuser?

LISETTE.

Il est novice encore, il le faut excuser.

DAMON.

Ah! je vous ferai bien remuer cette idole.
Se dépêchera-t-on, à la fin?...

LISETTE.

Carmagnole
Débottez donc, Monsieur.

L'EMPESÉ, *bas à Lisette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE, *lui ôtant son manteau.*

Otez votre casaque.
(*L'Empesé débotte Damon.*)

DAMON.

Ah! le maudit Laquais!

On voit bien que jamais il ne fut à la guerre.
(*L'Empesé tombe.*)
Tire à toi ; fort, plus fort. Il est, je crois, par terre.

L'EMPESÉ *se relevant.*

Je n'y puis résister, Lisette, absolument.

DAMON, *présentant son autre jambe.*

Allons, à l'autre.

LEMPESÉ, *bas à Lisette.*

Encore une autre ?

LISETTE, *bas à Lempesé.*

Apparemment.
Il faut bien achever. Mais son valet s'avance ;
Ne craignez rien, il est de notre intelligence.

L'EMPESÉ, *à part.*

Je respire.

SCENE X.

DAMON, L'EMPESÉ, LISETTE, MARIN *chargé d'une grosse malle.*

MARIN.

Ah, ah, ah.

DAMON.

Qui te fait rire ainsi ?

MARIN.

C'est, Monsieur....

(*bas à Lifette.*)

Apprends-moi ce qui fe paffe ici.

LISETTE, *bas à Marin.*

Ne fais femblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître ?
Dans l'état où je fuis peut-on laiffer un Maître ?
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaut ?

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit fe hâter.

MARIN.

La charge eft trop pefante.
Votre malle, Monfieur, pefe deux cents cinquante ;
Par ma foi, quand j'aurois la force d'un mulet...

DAMON.

Charge-la fur le dos de ce maudit valet.

L'EMPESÉ, *à part.*

Encore!

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît ?

DAMON.

Carmagnole ;
Un benêt, qui depuis une heure me défole ;
Dans mon appartement qu'il aille la porter :
Acheve cependant toi de me débotter.

MARIN, *mettant rudement la malle sur le dos de l'Empesé.*

Tenez donc, Carmagnole.

L'EMPESÉ, *la laissant cheoir.*

Oh! le diable t'emporte!
Je ne saurois porter un fardeau de la sorte;
Je crois que tu me prends pour un cheval de bât.
Adieu. Je reviendrai, quand il n'y sera pas.

SCENE XI.

DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Lisette, fais venir Léonor, je te prie;
De son retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, Monsieur.



SCENE XII.

DAMON, MARIN.

DAMON.

HE bien! que t'en ſemble, Marin?
J'ai bien turlupiné Monſieur le Médecin.
Léonor, après tout, doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monſieur, il ne faut pas diſputer ſur les goûts.
Ne vous y trompez pas; tel paſſe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaud, une cruche,
Que des femmes ſouvent il eſt la coqueluche.

DAMON.

Paſſe encor pour Léandre, il a quelque agrément:
Il eſt donc à Paris malgré tout?

MARIN.

Oui, vraiment.
Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime?

MARIN.

Le moyen d'en douter?

DAMON.

Il eſt inſtruit du tour
Que la Tante prétend jouer à mon amour?

MARIN.

en eſt informé par moi-même.

DAMON.

Le traître !

Avant la fin du jour, je lui ferai connoître...

MARIN.

Je vous croyois guéri, Monſieur, abſolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement;
Et j'ai beſoin de voir tous les tours qu'on m'apprête.
Mais comment Léonor me croit-elle ſi bête,
Et peut-elle me tendre un ſi groſſier appas?

MARIN.

Elle vous croit Aveugle, & vous ne l'êtes pas;
Peut-être que, l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fuſſe en un état étrange,
Et que j'euſſe perdu tous les ſens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici; c'eſt la Tante, je crois:
C'eſt elle-même; ſonge à ſeconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je ſuis au fait, n'ayez aucune crainte.



SCENE XIII.

DAMON, LA TANTE, MARIN

DAMON.

LÉONOR ne vient point ?

MARIN.

Hé ! Monſieur, la voiç

DAMON, *allant vers la porte.*

Ah ! Madame ....

MARIN, *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'eſt pas par ic

Où Diable allez-vous donc ? parler à cette porte

LA TANTE, *contrefaiſant la voix de Léonor.*

Ah ! Damon, quel chagrin de vous voir de la ſort

DAMON.

Que ſa voix eſt changée !

MARIN.

On vous le diſoit bien ;

Mais, auprès de ſes traits, Monſieur, cela n'
rien.

DAMON.

N'importe ; elle a toujours pour moi les mêm
charmes.

LA TANTE.

ɛl! que votre accident m'a fait verser de larmes!
'ous saviez, mon cher....

DAMON.

Ah! je n'en doute pas.

LA TANTE.

ne saurois parler, & mes soupirs... Hélas!
ne sais pas comment je suis encore en vie.

DAMON.

vous affligez point, Léonor, je vous prie;
us me percez le cœur: songez que vos attraits
ırroient, par tant de pleurs, se perdre pour jamais.

MARIN.

e en a déja bien perdu: l'état funeste...

DAMON.

ır un Aveugle, hélas! c'est trop que ce qui reste.
rès tout, ces attraits, que tu dis si changés,
urois plaisir peut-être à les voir dérangés:
e beauté bizarre a souvent l'art de plaire,
n plus que ne feroit une plus réguliere.

MARIN.

us devez donc, Monsieur, ne vous chagriner
point;
beauté de Madame est bizarre à tel point...

LA TANTE.

fin, de ma beauté quoi que vous puissiez croire,
: bien d'autres on peut me donner la victoire:

Pour mon eſprit, il eſt augmenté des trois quart;
On m'en fait compliment auſſi de toutes parts.

DAMON.

Ah! Madame, on ſait trop que c'eſt une merveil.

LA TANTE.

De mille doux propos rempliſſant votre oreille
Je vous conſolerai d'avoir perdu les yeux;
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieu.

DAMON.

Que j'aurai de plaiſir! Hâtez-donc cette affaire
Et courez promptement chez le premier Notair
Mettez dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira
Laiſſez mon nom en blanc, qu'ici l'on remplir
J'ai mes raiſons, qui ſont de peu de conſéquenc:
Pour vous, ſignez toujours, & faites diligence

LA TANTE.

J'y vais, & dans l'inſtant je ſerai de retour.

MARIN, *bas à la Tante.*

Prenez quelque Notaire éloigné du car'four,
Et qui ne puiſſe ici reconnoître perſonne.

LA TANTE, *bas à Marin.*

C'eſt fort bien aviſé, la prévoyance eſt bonne
Lorſque j'aurai ſigné, j'enverrai le Contrat,
Et ne paroîtrai point, de peur de quelque éclat
Il pourroit ſurvenir des amis de ton Maître,
Qui, me reconnoiſſant, gâteroient tout peut-êtr

DAMON.

ous n'êtes point partie ? ah ! ce retardement
mon cœur amoureux est un nouveau tourment;
épondez ' Léonor, à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

'y vais, j'y cours, j'y vole, & je reviens de même.

SCENE XIV.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MAUGREBLEU de la folle !

DAMON.

Allons, ce n'est pas tout.
Et je prétends pousser la chose jusqu'au bout.
Je veux que l'Empesé...



SCENE XV.

DAMON, MARIN, LÉANDRE

MARIN, *bas.*

PAIX, j'apperçois Léandre;
Votre dessein étoit de venir le surprendre,
Le voilà tout surpris.

DAMON, *bas.*

Il n'est pas tems encor;
Et je veux le surprendre avecque Léonor:
Je passe dans ma chambre, & je vous laisse
ensemble.

(*Marin conduit Damon jusqu'à la porte de son appartement.*)



SCENE XVI.

LÉANDRE, MARIN.

LÉANDRE.

HÉ bien! mon cher Marin....

MARIN.

Avancez-vous.

LÉANDRE.

Je tremble.

nment cela va-t-il?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci;

comme on l'espéroit, la chose a réussi.

re Oncle a pris le change.

LÉANDRE.

Il épouse la Tante?

MARIN.

e est chez le Notaire à remplir notre attente.

is voici Léonor qui peut vous assurer....

❧

SCENE XVII.

LÉONOR, LÉANDRE, MARI
LISETTE.

LÉANDRE.

HE bien, Madame, enfin, on peut donc espér

LÉONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des merveilles :
Elle a de notre Aveugle enchanté les oreilles ;
Il attend le Contrat qu'il s'apprête à signer.

LÉONOR.

Je ne sais pas comment cela pourra tourner ;
Mais, quoi que l'on oppose à mon amour extrên
Soyez sûr que toujours vous me verrez la même

LÉANDRE.

Ah ! quel espoir charmant! souffrez qu'à vos geno

MARIN.

Chut, ne remuez pas, l'Aveugle vient à nous.



SCENE XVIII.

AMON, LÉONOR, LÉANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

HARMANTE Léonor, votre voix adorable
ıppe encor mon oreille.

LISETTE.

Ah ! voilà bien le Diable.

DAMON.

us n'êtes point partie encore, & votre amour....

MARIN.

·donnez-moi, Monſieur, c'eſt qu'elle eſt de retour.

DAMON.

bien ? qu'avez vous fait ?

MARIN.

Le Notaire eſt en ville.

DAMON.

:n faut prendre un autre : eſt-il ſi difficile....

LISETTE.

.e y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reſte un moment;
: ſerai bien payé de ce retardement

Par les douceurs qui vont ſortir de cette bouch.
Redites donc cent fois què mon amour vous touh
Redoublez, Léonor, ces ſoupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœu

LÉONOR, *bas à Marin.*

Que lui diſoit ma Tante?

MARIN *bas.*

Ah! j'aurois de la pei
A m'en reſſouvenir.

LÉONOR, *bas.*

Juſte Ciel! qu'elle gên!
Parlons, puiſqu'il le faut. (*Haut.*) Oui, je n'air.

(*Se tournant du côté de Léandre.*)

que vou;
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon Ep

DAMON.

(*Bas.*)
Quelle impudence! mais ne faiſons rien conn r
(*Haut.*)
Que je ſuis ſatisfait! que j'ai ſujet de l'être!
De ma reconnoiſſance attendez les effets.

LÉONOR.

Je n'en mérite point de tout ce que je fais.
Croyez que je ne ſuis que mon amour extrême

(*Se tournant toujours du côté de Léandre.*)

Et que je vois ici le ſeul objet que j'aime.

MARIN, *à Léonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces inſta
Ah! qu'il ſeroit content!

DAMON.

Si je ne vois, j'entends.

LÉONOR, *donnant la main à Léandre.*

›ui, ma main ſuit mon cœur ; & dans cette journée
.es vœux ſeront remplis, ſi les nœuds d'Hyménée...

DAMON, *prenant la main de Léandre.*

onnez-moi cette main qui va me rendre heureux:
üe par mille baiſers, auſſi doux qu'amoureux...
üelle main eſt-ce là ? que faut-il que je penſe ?

MARIN, *s'approchant.*

'eſt la mienne, Monſieur.

DAMON, *donnant un ſoufflet à Léandre.*

Tiens, de ton inſolence,
araud, voilà le prix.

LÉONOR, *bas à Léandre*

Je ſuis au déſeſpoir.

DAMON.

t'apprendrai, faquin....

MARIN, *d'un ton pleurant, comme s'il avoit reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

LÉANDRE, *bas à Marin.*

e moques-tu de moi ?

LÉONOR.

Vous êtes en colere,
: vous quitte, & je vais retourner au Notaire.

DAMON.

.llez donc, & hâtez ces précieux inſtans ;
Qu'il apporte au plûtôt le Contrat, je l'attends.

SCENE XIX.

DAMON, MARIN.

MARIN.

IL n'eſt pas avec moi beſoin que l'on s'expliqu
Je vous ai, comme il faut, donné votre répliq
Mais, s'il vous plaît, Monſieur, quel eſt votre deſſe

DAMON.

De marier la vieille avec le Médecin.

MARIN.

Quoi ! Monſieur l'Empeſé, le mari de la Tante ?
Le trait ſeroit bouffon, & la piece plaiſante.
Je vais vous le chercher. Je ſais bien à-peu-près.
Mais, par ma foi, la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.



SCEN

SCENE XX.

)AMON, L'EMPESÉ, MARIN.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

OU Léonor eſt-elle?

MARIN, *triſtement.*

'hez le Notaire.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

O Ciel! quelle triſte nouvelle!

lle épouſe Damon?

MARIN, *bas à l'Empeſé.*

C'eſt à ſon grand regret.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

: venois l'informer de tout ce que j'ai fait.

ſon frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

qui donc parles-tu?

MARIN.

Moi, Monſieur? à perſonne.

DAMON

u me trompes, j'entends marcher quelqu'un ici.

L'EMPESÉ, *bas.*

tremble.

DAMON *gagnant la porte, & tâtonnant par tout avec ſon bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN, *bas à l'Empeſé.*

Que lui dire ? ma foi, j'ai perdu la parole.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

Dis ce que tu voudras : mais plus de Carmagnole.

MARIN *à Damon.*

C'eſt Monſieur l'Empeſé, très-ſavant Médecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que, pour guérir les yeux, il ſoutient admirable.

DAMON.

Vraiment, d'un pareil ſoin je lui ſuis redevable.
Je ne ſais pas, Monſieur, par où j'ai merité
Que pour moi vous puiſſiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remede, il faut que je l'éprouve.

MARIN, *bas à l'Empeſé.*

Allons, cherchez, Monſieur.

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

Que veux-tu que je trouve ?

MARIN, *bas à l'Empeſé.*

N'avez-vous point ſur vous quelque poudre, quelq
eau,
Pour le faire encor mieux donner dans le panneau

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint : mais, peſte ! elle eſt tr
forte ;
La compoſition en eſt faite de ſorte ...

MARIN, *bas à l'Empeſé.*

Bon, bon ; donnez toujours, pour ſortir d'embarr

L'EMPESÉ, *bas à Marin.*

La voilà ; prenez ſoin qu'il ne s'en ſerve pas.

MARIN.

(Regardant le flacon.)

Qu'importe ? La belle eau ! la vue eſt éclaircie,
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie;
Si j'en ſuis ſoulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous ſeriez bien ſurpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment ! je donnerois tout ce que je poſſede,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais, Monſieur, pour guérir, il faudroit commencer
Par bannir Léonor, & n'y jamais penſer;
Car la femme à la vue eſt tout-à-fait contraire.

L'EMPESÉ.

Hypocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire ?
La rupture à préſent cauſeroit trop d'éclat;
On va dans ce moment m'apporter le Contrat,
Signé de Léonor : elle pourroit ſe plaindre;
A payer le dédit on me pourroit contraindre.

L'EMPESÉ.

Et pourquoi ? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelqu'ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquitter la parole donnée ?

DAMON.

Monſieur, quand il s'agit des nœuds de l'hyménée,

On ne voit point d'amis être aſſez généreux,
Juſqu'à franchir pour nous un pas ſi hazardeux.

L'EMPESÉ.

Il s'en pourroit trouver, qui,ſans beaucoup de peine
Se chargeroient pour vous d'une ſi douce chaîne.

MARIN.

(*Bas.*)
Il gobe l'hameçon. (*Haut.*) On voit aſſez d'amis
Prendre, en de certains cas, la place des maris;
Mais ils s'en tiennent là, ſans riſquer davantage,
Et laiſſent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut expoſer ma ſanté:
Car perſonne jamais n'aura tant de bonté...

L'EMPESÉ.

Pardonnez-moi,Monſieur,j'ai trouvé votre affaire
Un homme, à qui déja Léonor a ſu plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairoit pas.

DAMON.

Qui ſeroit-ce? L'eſpoir de ſortir d'embarras
Flatte déja mon cœur, & ma joye eſt extrême.
N'héſitez point, Monſieur, à le nommer.

L'EMPESÉ.

Moi-même,
Qui de vous obliger eus toujours grand deſir.

DAMON.

Quoi! vous pourriez, Monſieur, me faire ce plaiſir
Epouſer Léonor? ah! quelle complaiſance!
Quels ſeront les effets de ma reconnoiſſance!

MARIN, *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami.
Monſieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puiſque vous voulez bien me faire cette grace,
Vous n'avez qu'à ſigner le Contrat en ma place;
On va me l'apporter dans ce même moment.

L'EMPESÉ.

Léonor en ſera ravie aſſurément.

DAMON.

Pour plus de ſûreté, faiſons croire au Notaire
Que vous êtes celui pour qui ſe fait l'affaire:
Le Contrat eſt déja ſigné de Léonor;
Et, comme on n'a pas mis mes qualités encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainſi les uns les autres.
Mais le Notaire vient.

DAMON, *à l'Empeſé.*

Cachons lui tout ceci.

(*à Marin.*)

Toi, prends garde qu'aucun ne nous ſurprenne ici.

(*Marin apporte une table & deux ſieges avant de s'en aller.*)



SCENE XXI.

DAMON, L'EMPESÉ, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A Tous préſens, Salut. Jamais, dans mon Étude
Avec tant de juſteſſe & tant de promptitude,
Depuis vingt & trois ans il ne s'eſt fait Contrat.

DAMON.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, tout eſt-il en état?

LE NOTAIRE.

Oui, Monſieur; il ne faut ſeulement que m'apprendre
Le nom, les qualités que le futur veut prendre.
Mais, Meſſieurs, à vous voir les yeux que je vous vois
Qui des deux s'il vous plaît, eſt aveugle?

L'EMPESÉ.

C'eſt moi.

LE NOTAIRE.

O Ciel! qui l'auroit cru? c'eſt vraiment grand dommage.

L'EMPESÉ.

Il eſt vrai; mais ſignons, ſans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le Contrat.

L'EMPESÉ.

Nullement.
Léonor l'a ſigné, je ſigne aveuglément.

LE NOTAIRE,

La Future eſt preſſante, & vous encor plus qu'elle.
Signez donc; c'eſt, je crois, Damon qu'on vous appelle?

L'EMPESÉ.

De me donner ce nom je m'étois aviſé;
(L'Empeſé ſigne le Contrat, & le Notaire lui conduit la main, le croyant aveugle.)
Mais je ſigne toujours Nicolas l'Empeſé.

LE NOTAIRE *écrit.*

Vos qualités?

L'EMPESÉ.

Hélas! après mon infortune,
Je ne crois pas, Monſieur, en devoir prendre aucune;
Bon Bourgeois de Paris, & cela ſuffira.

DAMON.

Adieu, Monſieur: tantôt on vous ſatisfera;
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien, je ſuis payé d'avance;
Madame Léonor a ſu prendre ce ſoin.



SCENE XXII.

DAMON, L'EMPESÉ.

L'EMPESÉ.

De beaucoup de finesse on n'a pas eu besoin.
Mais, Monsieur, pardonnez à mon impatience,
Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le sort a rempli le plus doux de ses vœux.

DAMON.

Allez, mon cher, allez, & tenez-vous joyeux.

SCENE XXIII.

DAMON *seul.*

Ma foi, je m'applaudis, & le tour est trop drôle
Avec notre benêt j'ai bien joué mon rôle.
Il est tems de finir, je suis assez instruit;
Et j'en ai vu bien plus qu'on ne m'en avoit dit.



SCÈNE XXIV.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MONSIEUR, ſongez à vous, Léonor & Léandre
Vont revenir ici ; je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien. Il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaiſant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux ſeconder, ſi vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre, où je ſaurai t'inſtruire ;
Il ne faut que deux mots pour que tu ſois au fait.



SCENE XXV.

MARIN *seul.*

IL va leur préparer encor un nouveau trait ;
D'avance je l'approuve, & mon ame ravie....
Mais voici tous nos gens, jouons la Comédie.

SCENE XXVI.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE MARIN.

LISETTE.

HÉ bien ! dort-il encore ?

MARIN.

A faire tout trembler ;
La maison tomberoit, je crois, sans le troubler.

LÉONOR.

Va-t-en près de son lit ; &, pour peu qu'il remue,
Reviens nous avertir ; car je serois perdue
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Discourez à votre aise, & n'appréhendez rien.

SCENE XXVII.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE.

LÉANDRE.

JE ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avoue.
Quand mon oncle ſaura la piece qu'on lui joue,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'eſt peu d'être fruſtré de ſa ſucceſſion,
Son courroux...

LÉONOR.

Tout eſt fait, & ma Tante eſt ſa femme,
Qui, comme elle voudra, ſaura tourner ſon ame.

LISETTE.

Dans les commencemens, il criera, peſtera,
Fera le Diable à quatre, & puis s'appaiſera:
Ses ſoupçons ne pourront tomber que ſur la Tante,
Qui, malgré ſes froideurs, lui fut toujours conſtante;
Et qui, pour ſe venger de ſon nouvel amour,
Sans nous en informer, aura joué ce tour.
Laiſſez-leur entr'eux deux démêler la fuſée;
Je vous la garantis femelle auſſi ruſée.....



SCENE XXVIII.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

O Difgrace terrible ! inopiné malheur!

LÉANDRE.

Que feroit-ce, Marin ?

LÉONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LÉANDRE.

Ah jufte Ciel ! qu'entends-je ?

LÉONOR.

Je fuis au défefpoir.

LISETTE, *pleurant.*

Quel accident étrange !

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux.
Ah! Marin, m'a-t'il dit, ah ! que je fuis heureux!
Je vois clair de cet œil; voila mon lit, ma table,
Te voilà, je te vois. Ah ! remede admirable !
Eau divine ! Va, cours au plutôt, cher Marin,
Va chercher l'Empefé, ce fameux Médecin,

Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vue :
La moitié de mon bien à ce ſervice eſt due.

LISETTE.

Mais cette eau, diſois-tu, n'étoit que pour le teint ;
Et l'Empeſé, ſurpris, s'étoit trouvé contraint...
Peſte du Médecin, & de ſon eau divine !

MARIN.

Ce n'eſt que par hazard qu'agit la Médecine ;
Parmis ſes qui-proquo, ſouvent ſi dangereux,
Il s'en peut rencontrer, entre mille, un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il ?

MARIN.

De l'œil droit.

LÉONOR.

Ah ! Liſette,
De quoi t'informes-tu, quand mon ame inquiete
Eprouve en ce moment le ſort le plus fatal,
Quand je dois craindre tout d'un jaloux, d'un brutal..

LISETTE.

Ah ! ma foi, le voici.

LÉANDRE.

Je ne veux point l'attendre,
Je gagne l'eſcalier.

LÉONOR.

Que faites-vous, Léandre ?
A préſent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans ſon grand Cabinet, vous ferez mieux d'ent r.

LÉANDRE *entrant dans le Cabinet.*

Juſte Ciel! quel revers!

SCENE XXIX.

DAMON, LÉONOR, LISETT[E], MARIN, LÉANDRE *caché dans le cabinet.*

DAMON.

Ah! quel bonheur extrêm[e]
Quoi! je puis donc enfin revoir tout ce que j'ai[me].
Prenez part, Léonor, au plaiſir que je ſens.
O ciel! quel teint! quels yeux! quels appas raviſſa[ns]!
(*A Marin.*)
Comment donc, malheureux! tu la diſois affre[uſe].

MARIN.

C'eſt votre guériſon qui la rend ſi joyeuſe,
Qu'elle a dans un moment repris tous ſes attraits.

DAMON.

Oui, je vous trouve encor plus belle que jamais
Vous ne me dites rien; que faut-il que je croie?

MARIN.

Ce ſilence eſt encore un effet de ſa joie.

DAMON.

:veux bien m'en flatter. Qu'il eſt doux, mes enfans,
e revoir la lumiere après un ſi long-tems!
:croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie.
h! quel plaiſir charmant! Déja je meurs d'envie
e revoir tous ces lieux, & ſur-tout mes tableaux;
; vont être pour moi des ſpectacles nouveaux.

LÉONOR, *bas à Liſette.*

ans ſon grand Cabinet il va d'abord ſe rendre:
ue ferons-nous Liſette? il y va voir Léandre.

LISETTE, *bas à Léonor.*

faut parer le coup.
(*En empêchant Damon d'entrer dans le Cabinet.*)
Mais croyez-vous, Monſieur,
'e voir clair que d'un œil?

DAMON.

Pourquoi?

LISETTE.

Si, par bonheur,
'ous voyiez de tous deux?

DAMON.

Non, cela ne peut-être.

LISETTE.

)ans ce moment, Monſieur, nous le pourrons connoître;
ouffrez qu'avec ma main..

DAMON.

Oui-dà, je le veux bien.

LISETTE, *lui couvrant l'œil droit avec ſa main.*

Parlez, que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout ?

DAMON.

Non vraiment.

LÉONOR, *faiſant ſortir Léandre du Cabinet.*

Sortez, ſans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien ?

DAMON *montrant Léandre qui ſort du Cabinet.*

Si fait, je vois Léandre
Qui ſort dans ce moment de mon grand Cabinet

LISETTE.

Pour le coup nous voilà tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu ! c'eſt à ce coup qu'il faut crier miracle ;
Et cet objet pour vous eſt un nouveau ſpectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement
Eſt-ce de voir la fin de mon aveuglement ?



SCENE XXX.

DAMON, LÉANDRE, LISETTE L'EMPESÉ, MARIN.

DAMON.

MAis j'apperçois, je crois, mon Médecin. De grace,
pprochez-vous; Monsieur, venez qu'on vous embrasse;
otre divin remede...

L'EMPESÉ.

Hé bien?

DAMON.

A réussi;
vois clair des deux yeux.

L'EMPESÉ, *à part.*

Que veut dire ceci?
cette guérison je ne puis rien connoître.

MARIN.

ous êtes plus sçavant que vous ne croyez l'être.
otre fortune est faite; il faut faire afficher,
 tous les lieux du monde on viendra vous chercher.

L'EMPESÉ, *à Marin.*

Je ſuis tout ſtupéfait, & plus heureux que ſage.
Qui l'auroit cru, qu'une eau pour peler le viſage
Guérit le mal des yeux ? Je vois que déſormais
On peut tout hazarder après un tel ſuccès.

MARIN.

Ah! parbleu, voici l'autre.

SCENE XXXI *& derniere.*

DAMON, LÉONOR, LÉANDR, L'EMPESÉ, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

AH! ah! c'eſt notre Tant
Hé quoi! la bonne femme eſt encore vivante!

LA TANTE.

Que veut dire cela, Monſieur ? vous voyez clair

DAMON.

Un peu trop clair pour vous; je le vois à votre ai

LA TANTE.

Si vous voyez ſi clair, regardez votre femme;
J'ai ſigné le Contrat pour ma Niece.

DAMON.

Ah! Madame...

LA TANTE.

(la vous fâche un peu?

DAMON.

Moi, Madame, pourquoi?
:ſt Monſieur l'Empeſé qui l'a ſigné pour moi;
gardez votre Epoux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je penſe.

DAMON.

ne me moque point, je parle en conſcience.

L'EMPESÉ.

.e veut dire cela?

MARIN.

Que, pour l'avoir guéri,

(*Montrant la Tante.*)

ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

uvois-je mieux payer un ſi rare ſervice?

L'EMPESÉ.

e vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

L'EMPESÉ.

Une folle!

LA TANTE.

Un Jocriss

MARIN.

Fort bien, continuez ; c'est à des noms si doux
Qu'on reconnoît déja que vous êtes Epoux.

LA TANTE.

Pour me venger de vous, oui, je serai sa femm
Et je vous ferai voir...

L'EMPESÉ.

Non, s'il vous plaît, Madam

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, Monsieur, arrang
vous ;
Il faut qu'il me revienne, à bon compte, un Epo

L'EMPESÉ.

Ah! parbleu, vous pouvez vous assurer d'un autr
A mon âge épouser une femme du vôtre !
Vous avez cinquante ans, & des mieux mesuré

MARIN.

Hé! qu'importe, Monsieur ? vous la rajeunirez :
Donnez-lui de cette eau qui pele le visage.

L'EMPESÉ.

Ah ! c'est donc toi, Maraud, avec ton b
langage,
Qui m'a fait tout du long donner dans le panneau
Je ne sais qui me tient....

DAMON.

Tout beau, Monſieur, tout beau ;
: vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait, double traître ?

MARIN.

vous ai trompés tous, & j'ai ſervi mon Maître.
ı bonne foi, pouvois-je en agir autrement ?
ıis, avant de crier, attends le dénouement.

DAMON.

ı çà ! mon cher Neveu, de vous qu'allons-nous faire ?

LÉANDRE.

›ut ce qu'il vous plaira, ſuivez votre colere ;
l'ai bien méritée, ayant pu m'oublier.

DAMON.

: bien donc ! ma vengeance eſt de vous marier.
ouſez Léonor, ce ſera votre peine.

LÉANDRE.

fais tout mon bonheur d'une ſi belle chaîne.

DAMON.

ıant à moi je renonce à tout engagement.
ıimois, & c'étoit-là mon ſeul aveuglement ;

J'ai recouvré la vue, & je veux bien vous dire
Que j'ai vu tous vos tours, & n'en ai fait que rire.
Avouez qu'il falloit être bien patient.

MARIN.

Voilà le véritable Aveugle clair-voyant.

FIN.

LE ROI
DE
COCAGNE,
COMÉDIE

Repréſentée en 1694.

A SON ALTES

A
SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC,

MONSEIGNEUR,

Le desir ardent que j'ai toujours eu de trouver un accès favorable auprès de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *& de lui procurer quelques amusemens, m'avoit fait naître l'idée de la Comédie que j'ai l'honneur de lui présenter.*

Le ſujet me parut très-propre à amener des Fêtes auſſi nouvelles que galantes dans l'aimable ſéjour de Chantilly ; *ſéjour où les plus grands Princes, que la France compte parmi ſes Héros & les Muſes parmi leurs Protecteurs, venoient autrefois ſe délaſſer de leurs glorieux travaux.*

C'étoit ce lieu, MONSEIGNEUR, *que j'avois choiſi pour celui de ma Scene, perſuadé que, quelques merveilles que le Peuple Élémentaire eût pu inventer, l'ordre & l'abondance qu'on y voit régner plus que jamais, en uroient rendu l'exécution facile.*

Mais, malheureuſement, cette Piece ne s'étant pas trouvée aſſez tôt prête, il a fallu me contenter de donner au Public un léger crayon de la magnificence qui l'auroit accompagnée.

VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *l'a honorée pluſieurs fois de ſa préſence, & m'a témoigné, avec beaucoup de bonté, qu'elle en étoit contente.*

C'est ce qui me fait prendre la liberté de lui dédier un Ouvrage que je n'avois fait que pour elle, en attendant que mon imagination, secondée de mon zele, me puisse fournir un sujet digne de contribuer aux plaisirs d'un si grand Prince.

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE GRAND.

ACTEURS

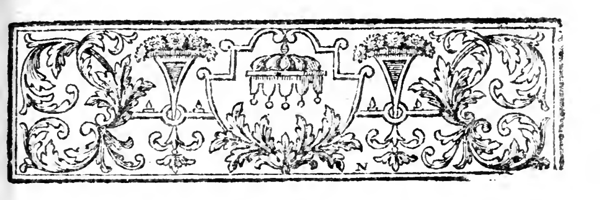
DU PROLOGUE.

THALIE, *Muse de la Comédie.*

LA MUSE TRIVIALE.

GÉNIOT,
LA FARINIERE,
PLAISANTINET, } *Auteurs.*

La Scene est au pied du Mont-Parnasse.



LE ROI DE COCAGNE, COMÉDIE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Mont-Parnasse entouré d'un bourbier.

SCENE PREMIERE.

GÉNIOT, LA MUSE TRIVIALE.

GÉNIOT.

A LA fin, je me vois au pied du Mont-Parnasse.
Courage, il ne me reste plus,
Rempli des préceptes d'Horace,
Qu'à tâcher de monter dessus.

Mais je ne vois point de paſſage.
Je crains de me noyer
Dans ce maudit bourbier,
Où quantité d'Auteurs ont déja fait naufrage.
(*La Muſe Triviale ſort du bourbier.*)
O Dieux! quel monſtre en ſort?

LA MUSE TRIVIALE.

Un monſtre! parlez mieux.
Je ſuis la Muſe triviale,
Qui, du beau milieu de la halle,
N'ai fait qu'un ſaut juſqu'en ces lieux.

GÉNIOT.

Ah! Madame la Muſe,
Je vous demande excuſe:
Ma foi, je ne vous connois pas;
Et même, plus je vous regarde,
Plus je vous crois Muſe batarde.

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ai fait du fracas;
Pour moi l'on a ſouvent abandonné la Scene
De Thalie & de Melpomene;
Et même, en dépit d'Apollon,
Je me ſuis établie au pied de ce vallon.

GÉNIOT.

Hé! par quelle aſſiſtance
Avez-vous acquis tant d'honneurs?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs, j'en ai fort peu, je penſe;

Je ne dois même ma naiſſance
Qu'à certaine eſpece d'Auteurs,
Qui, n'ayant jamais pu jouir des avantages
De voir achever leurs ouvrages
Sur un Théâtre reglé,
Du bon goût du public ont enfin appellé
Au Tribunal peu ſévere
De la Scene foreſtiere:
C'eſt-là que, ſans peur des ſiflets,
Ils ont ſu ſe donner carriere,
Et ſe dédommager de leur mauvais ſuccès
D'une maniere libre autant qu'extravagante....
Mais je vois un de mes Héros.

SCENE II.

LA MUSE TRIVIALE, GÉNIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

AH! vous venez fort à propos,
Monſieur Plaiſantinet; je ſuis votre ſervante.

PLAISANTINET.

Bon jour, Muſe charmante.
Oh! parbleu, cette fois je me ſuis ſurpaſſé,
Et de moi vous ſerez contente.
J'ai, dans mon ſottiſier, avec ſoin ramaſſé

Proverbes, Quolibets, Contes du tems passé,
Dont j'ai su composer une piece plaisante.
Pour le coup le Cothurne en sera terrassé.

GÉNIOT.

Je le veux soutenir ce Cothurne; & ma veine...

PLAISANTINET.

Ma foi, mon pauvre ami, vous aurez de la peine.
Sur le Théâtre où vous voulez monter,
Pour attirer du public les suffrages,
Il ne faut que de bons ouvrages;
La médiocrité ne le peut contenter.

GÉNIOT.

Comment donc! une piece un tant soit peu passable....

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le diable.

GÉNIOT.

De la façon dont vous m'en parlez-là,
Le public a peu d'indulgence;
Et, pour le contenter, il faut que la science
Egale le Génie. Où rencontrer cela?
Où trouver un Auteur qui puisse....



SCENE III.

LA MUSE TRIVIALE, GÉNIOT, PLAISANTINET, LA FARINIERE.

LA FARINIERE.

Le voilà.

PLAISANTINET.

Comment! vous prétendez, Monſieur la Fariniere?...

LA FARINIERE.

J'ai ſurpaſſé Corneille, & Racine, & Moliere :
J'ai traduit des Auteurs pleins de difficultés ;
Et mon ſavoir, portant leurs ouvrages aux nues,
J'ai fait, dans leurs Ecrits, voir cent mille beautés,
Qu'ils n'avoient pas, peut-être, eux-mêmes bien connues ;
Enfin, pour éviter un diſcours ſuperflu,
Vous voyez le Phénix, le ſeul Auteur illuſtre
Qui puiſſe au Théâtre abattu
Rendre aujourd'hui ſon premier luſtre

GÉNIOT.

Ma foi, vous vous moquez de nous ;
Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage,
Sans que, juſqu'à préſent, il ait paru de vous
Sur le Théâtre aucun ouvrage.

LA FARINIERE.

Hé ! c'eſt la faute des Acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Ou l'ignorance, ou l'injuſtice,
Ecarte tous les bons Auteurs.

GÉNIOT.

Pour qu'en votre faveur le public s'intéreſſe,
Et puiſſe être contre eux juſtement indigné,
Faites imprimer quelque piece ;
Voilà votre Procès gagné.

LA FARINIERE.

Hé ! ne connoit-on pas auſſi la fantaiſie
Des injuſtes Approbateurs ?
Qui ne ſait que leur jalouſie
Paſſe encor celle des Acteurs ?
Ils appréhendent tous qu'un ſublime Génie
Ne s'éleve au-deſſus de leurs productions ;
Et, le trouvant en moi, pouſſent leur tyrannie
Juſqu'à me refuſer leurs approbations.
Je veux eſcalader aujourd'hui le Parnaſſe,
Et demander juſtice au divin Apollon :
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place
Qui m'eſt due au ſacré vallon.
Oui, c'eſt à toi que j'en appelle,
Souverain protecteur du mérite affligé ;
Tu ne peux mieux montrer ta puiſſance immortelle,
Qu'en faiſant que je ſois vengé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon ami, tu t'abuses ;
Si tu nous disois vrai, crois-moi,
Tu verrois dans l'instant Apollon & les Muses
Accourir au-devant de toi.
Que dis-je ? on me verroit moi-même
Rentrer dans mon bourbier pour te laisser monter ;
Car ma foiblesse extrême
Au merveilleux, au bon ne sauroit résister.
Et, s'il se peut trouver, comme l'on m'en menace,
Quelque Génie heureux, dont les productions
Attirent du public les approbations,
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je ? Thalie. Ah ! pour le coup, ma foi,
Je pense que c'est fait de moi.
Elle a l'air enjoué plus qu'à son ordinaire ;
Sans doute qu'elle en a sujet.
Un noir pressentiment me dit qu'elle va plaire.
Au secours. Je ne puis soutenir son aspect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique.

LA MUSE.

La voix me manque ; adieu, je tombe, c'en est fait.
(*Elle s'enfonce dans le bourbier.*)

PLAISANTINET.

Je n'ai plus désormais qu'à fermer la boutique.
Que vais je devenir, hélas ?
De quel côté tourner mes pas ?

SCENE IV.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIERE, PLAISANTINET.

LA FARINIERE.

A VOTRE ſeule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monſtre en ſon néant;
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit ci-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois.
Cette Muſe au Parnaſſe a cauſé mille alarmes;
Il faut, ſi nous voulons la réduire aux abois,
La battre de ſes propres armes;
Je veux la repouſſer avec ſes propres traits:
Il me faut pour cela quelque piece bouffonne,
Qui ſoit dans le goût, à-peu-près,
De celles qu'elle donne:
Le public la prendra comme un amuſement,
En attendant qu'on lui préſente
Quelque piece excellente,
Digne de mériter ſon applaudiſſement.

PLAISANTINET.

Hé bien! prenez la mienne, elle eſt réjouiſſante,
Et dans le goût qu'il faut pour réveiller l'eſprit.

THALIE.

: retrancheras-tu ces mots à double entente,
ont le bon goût murmure & la pudeur rougit?
ſuis Muſe enjouée, & non pas inſolente.

PLAISANTINET.

urquoi les retrancher? ce qui vous épouvante,
De mes pieces fait la beauté;
Et, quoi que vous en puiſſiez dire,
Pour exciter la curioſité,
C'eſt la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment! tu ne peux faire rire
Sans offenſer l'honnêteté?
ı ne peux compoſer une piece amuſante,
Enjouée & divertiſſante,
ıs groſſiere équivoque & ſans obſcénité?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net,
Ce n'eſt pas la mon fait;
J'aime la gaillardiſe.

THALIE.

Ou plutôt la ſottiſe.
Va donc chercher fortune ailleurs:
Je trouverai d'autres Auteurs.

SCENE V.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIERE

THALIE.

Allons, mes chers enfans, courage.
Voyons qui pourra de vous deux
Entreprendre ce que je veux.
Laiſſez le ſoin d'un grand ouvrage
Aux eſprits d'un plus haut étage.

LA FARINIERE, *enfonçant fiérement ſon Chapeau.*

En eſt-il au-deſſus de moi ?
Cherchez, pour un tel badinage,
Des eſprits du plus bas aloi ;
Compoſer dans ce batelage
N'appartient qu'à des Auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mieux m'adreſſer qu'à vous

GÉNIOT.

Allez, Muſe, laiſſez-le dire ;
Il ſuffit, j'entreprends ce que vous demandez ;
Et, ſans faire rougir, j'eſpere faire rire,
Si vous me ſecondez.
Je vais donc m'égayer dans le goût de la Foire ;
Je pourrai l'attraper, du moins j'oſe le croire.

Dussé-je voir nos grands & sérieux esprits,
Accoutumés à contredire,
Me demander raison de les avoir fait rire,
J'aurai toujours rempli le projet entrepris.
J'avois déja formé l'extravagante idée
D'un sujet qui peut-être auroit pu réussir.

THALIE.

Quel ?

GÉNIOT.

Le Roi de Cocagne.

THALIE.

Il peut faire plaisir;
Car je suis très persuadée
Qu'il fournira de plaisans traits.

GÉNIOT.

Pour ne point perdre tems & hâter mon ouvrage,
J'emprunterai, selon l'usage,
Par-ci par-là des vers tout faits
Ou dans Racine, ou dans Corneille;
Pour le Roi de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIERE.

Mais quelle intrigue, quels portraits,
Quelles mœurs & quels caracteres
Peuvent jamais entrer dans de pareils sujets ?

GÉNIOT.

Quelles mœurs ? des mœurs étrangeres.

LA FARINIERE.

Ah ! les mœurs de Cocagne ! A de petits enfans
Ces contes bleus sont bons à faire;

Mais je ne penſe pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaiſes-là puiſſent plaire.

THALIE.

Les beaux-eſprits aſſez ſouvent
Se ſont fait reconnoître en une bagatelle.

LA FARINIERE.

Parbleu, vous me la donnez belle !
Monſieur, un bel-eſprit ? c'eſt un demi-ſavant.
Traiter de beaux-eſprits les gens de ſon eſpece,
C'eſt aux mouches à miel égaler les frêlons ;
Ou, s'il faut m'expliquer avec plus de juſteſſe,
C'eſt au rang des oiſeaux mettre les hannetons.

GÉNIOT.

À tous tes ſots diſcours je ne daigne répondre,
Tu n'as pas l'ombre du bon ſens ;
Et la piece que j'entreprends
Va ſuffire pour te confondre.

LA FARINIERE.

Si cela réuſſit, vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au déſeſpoir Thalie,
Pour déſoler la Comédie,
Pour punir le public, je vais jetter, morbleu,
Toutes mes pieces dans le feu. (*Il ſort.*)

THALIE.

Elles ſeront mieux là que ſur notre Théâtre.

SCENE VI & *derniere.*

THALIE, GÉNIOT.

GÉNIOT.

ALLONS, Muſe, il eſt tems, ne m'abandonnez
pas;
éja vous m'inſpirez du badin, du folâtre,
u bouffon.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas;
Tiens toujours Pegaſe en haleine,
ride en main.

GÉNIOT.

Par ma foi, j'aurai bien de la peine;
e bas & le bouffon ſe reſſemblent aſſez;
Et je crains fort, dans ma carriere,
., quand je broncherai, vous ne me redreſſez,
D'aller donner dans quelque orniere.

THALIE.

Si le hazard t'y fait tomber,
Ne t'y laiſſe pas embourber;
Releve-toi tout au plus vîte.

GÉNIOT.

)ui, mais, pendant ce tems, ſi le public s'irrite,
:t ſi je ne me puis aſſez tôt relever?...

THALIE.

Va, le public eſt bon ; il s'attend de trouver,
Dans ce qu'on lui promet, une piece un peu foll;
Le pis qu'il en puiſſe arriver
Sera d'avoir tenu parole.

Fin du Prologue.

LE ROI
DE
COCAGNE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,

Représentée en 1718.

ACTEURS.

LE ROI DE COCAGNE.

BOMBANCE, } Ministres.
RIPAILLE,

FÉLICINE, } Dames de la Cour.
FORTUNATE,

ALQUIF, *Enchanteur.*

PHILANDRE, *Chevalier errant.*

LUCELLE, *Infante de Trébizonde.*

ZACORIN, *Valet de Philandre.*

GUILLOT, *Nourricier de Lucelle.*

HORTULAN, } Jardiniers du Roi.
FLORIBEL,

Plusieurs Nymphes, sous la couleur des Fleurs du Parterre du Jardin du Roi.

LA ROSE, *Fleur de la Difficulté.*

LA RENONCULE, *Fleur de la Fierté.*

LE PAVOT, *Fleur du Sommeil.*

LE SOUCI, *Fleur du Tourment.*

LA VIOLETTE, *Fleur de l'Innocence.*

LA JONQUILLE, *Fleur de la Jouissance.*

TROUPE DE PEUPLES ÉLÉMENTAIRES.

LES SYLPHES, *Habitans de l'Air.*

LES SALAMANDRES, *Habitans du Feu.*

LES ONDINS, *Habitans de l'Eau.*

LES GNOMES, *Habitans de la Terre.*

TROUPE DE COCANIENS.

TROUPE D'ÉTRANGERS DE PLUSIEURS NATIONS.

GARDES DU ROI.

La Scene est au pays de Cocagne.



LE ROI DE COCAGNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Théâtre repréſente le pays de Cocagne.

SCENE PREMIERE.

QUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

NFIN, après avoir traverſé tant de mers ;
uyé tour-à-tour mille périls divers,
tant de fiers Géans combattu la puiſſance,

Nous sommes arrivés dans ce lieu de plaisance;
C'est par vous, sage Alquif, divin Magicien...
ALQUIF.
Sans moi votre valeur ne vous servoit de rien.
J'ai su calmer les flots, dissiper les tempêtes,
Qu'un Démon mal-faisant déchaînoit sur vos têt
Je vous ai conservés, me voilà satisfait.
PHILANDRE.
Qui pourra vous payer d'un si rare bienfait?
ALQUIF.
Le plaisir d'avoir pu vous rendre ce service.
Votre bras vous a su tirer du précipice
Où ces maudits Géans vous avoient entraîné;
Mais enfin sur la mer le courage est borné:
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art seul vous pouvoit garantir du naufrag
Il l'a fait; & le prix de ce puissant secours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours.
Vivez heureux, Philandre, avec votre Lucelle,
Elle toujours constante, & vous toujours fidele
Dans cette Isle goûtez les plaisirs les plus doux.
ZACORIN.
Oui; mais, par parenthese, en quels lieux somme
nous?
J'ai vu de beaux Châteaux, une belle Campagn
ALQUIF.
Vous êtes, mes amis, au Pays de Cocagne.
ZACORIN.
Au Pays de Cocagne! allons vîte manger;
Dans quelque bon endroit cherchons à nous loge

GUILLOT.

ui, morgué! c'eſt bien dit, cherchons notre pitance;
crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN.

ɛpuis près de deux jours je n'ai mangé, ni bu;
on eſtomac en gronde, & veut être repu.

PHILANDRE.

mmes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle!
ɔtre amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

ɔmment?

ZACORIN.

Il a raiſon; dans tous vos déplaiſirs,
ɔus avalez des pleurs, vous gobez des ſoupirs,
ɔus croquez des baiſers; &, dans tout le voyage...
ais que demande ici ce groteſque viſage?

PHILANDRE.

ɔyons.



SCENE II.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELL[E], BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

JE viens ſavoir qui vous amene ici.

ZACORIN.

La faim, & le plaiſir de vous y voir auſſi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand'che[re].
Quelles gens êtes-vous? Il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profeſſion de Chevalier errant.
Ayant, pour cette Dame, eu quelque différent,
Et dans l'occaſion embraſſé ſa querelle,
Je me ſuis vu contraint de partir avec elle.
Après bien des périls, un deſtin plus heureux
Nous a conduits enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choiſir un ſéjour plus tranquil[e].
Le Roi ſera ravi de vous donner aſyle.
Il le faut avouer; ma foi, c'eſt un bon Roi,
Joyeux, de bonne humeur, à-peu-près comme m[oi].

PHILANDR[E].

PHILANDRE.

A-t-il bien des Sujets?

BOMBANCE.

Pas trop; car ſon Empire
A fort peu d'étendue.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant Pays, eſt-ce une vérité?

BOMBANCE.

Oui; l'on le peut nommer un ſéjour enchanté;
Et je doute qu'au monde il en ſoit un ſemblable.

ZACORIN.

Eſt-il vrai qu'on y paſſe & jour & nuit à table;
Qu'on y marche en tout tems ſans crainte des voleurs;
Qu'on n'y ſouffre Avocats, Sergens, ni Procureurs;
Que l'on n'y plaide point; qu'on n'y fait point la guerre;
Que, ſans y rien ſemer, tout vient deſſus la terre;
Que le travail conſiſte à former des ſouhaits;
Que l'on y rajeunit, & que de nouveaux traits?....

BOMBANCE.

Il n'eſt rien de plus vrai; mais prêtez-moi l'oreille,
Je vais vous raconter merveille ſur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forêts,
Où l'on trouve à choiſir des vêtemens tout prêts.
Veut-on manger: les mets ſont épars dans nos plaines,
Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines

Les fruits naissent confits dans toutes les saisons;
Les chevaux tout sellés entrent dans nos maisons;
Le pigeonneau farci, l'alouette rôtie
Nous tombent ici bas du Ciel comme la pluie;
Dès qu'on ouvre la bouche, un morceau succulent...

ZACORIN.

Ma foi, j'ai beau l'ouvrir; il n'y vient que du vent.

BOMBANCE.

L'heure n'est pas venue; attends que le Roi dîne.

ZACORIN.

Ils sont long-tems là-haut à faire la cuisine.
En attendant le Roi, ne nous pouriez-vous pas
Faire pleuvoir toujours ici deux ou trois plats?

BOMBANCE.

Il n'est pas encor tems. Le Peuple Elémentaire,
Qui, sans se faire voir, met ses soins à nous plaire,
A son heure réglée à travailler pour nous.

PHILANDRE.

Un Peuple Elémentaire a commerce avec vous?
Et quel est-il ce Peuple?

BOMBANCE.

Un Peuple ami des hommes,
Les Sylphes, les Ondins, les Salmandres*, les Gnomes.

LUCELLE.

Comment! vous prétendez que dans chaque élément
Il soit un Peuple?

---

* *On les nomme* Salamandres.

BOMBANCE.

Oui.

ZACORIN.

Quoi ! dans l'air ?

BOMBANCE.

Oui vraiment.

Les Sylphes, par exemple, entourés d'une nue....

ZACORIN.

Ils ont, pour promenade, une belle étendue.

GUILLOT.

Mais, morgué, dans le feu ? ....

BOMBANCE.

Les Salmandres y ſont.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les Ondins ſont dans l'eau, les Gnomes dans la terre ;
Et, quoiqu'entr'eux ſouvent ils ſe faſſent la guerre,
Ils ſavent s'accorder, pour nous faire plaiſir,
Et nous ſervir ici ſelon notre deſir.
Les habitans de l'air vont pour nous à la chaſſe,
Les Ondins font entrer les poiſſons dans la naſſe ;
Et, quand les Gnomes ont préparé ces mets-là,
Les habitans du feu font rôtir tout cela.
Mais le Roi va venir ; il eſt dans ſon parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre :
Savez-vous quelles fleurs ?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautés,
Des Nymphes, dont l'aſpect rend les ſens enchantés;
Elles prennent la forme ou des lis ou des roſes,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloſes;
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN.

Quoi! le jardin du Roi produit de telles fleurs?
Je veux y labourer. Ces roſes féminines,
Malgré tous leurs appas, peut-être ont des épines:
Mais, quand j'aurai mangé, j'irai tantôt ſans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle-de-nuit;
Le tout pour éprouver ſi ce n'eſt point menſonge;
Car tout ce que j'entends ne me paroît qu'un ſonge.

(*On entend une ſymphonie.*)

Mais d'où peuvent venir ces ſons harmonieux?

BOMBANCE.

Sans doute c'eſt le Roi qui rentre dans ces lieux,
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la muſique;
Juſques aux animaux, chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari. Quoi! les chats & les chiens....

BOMBANCE.

Les ânes même.

ZACORIN.

Ils ſont ici muſiciens
Les ânes?

BOMBANCE.

Oui vraiment ; ils ont certains organes...

ZACORIN.

Et les musiciens parmi nous sont des ânes ;
Voyez la différence !

BOMBANCE.

Allez quelques momens
Admirer la beauté de nos appartemens.
Je préviendrai le Roi ; je l'entends qui s'avance,
Il va tenir conseil, & donner Audience.

GUILLOT.

Quoi ! bailler audience au milieu de ce champ !

BOMBANCE.

Les Gnomes vont bâtir un Palais à l'instant.

(Le Théâtre change, & il s'éleve un Palais bâti de sucre, dont les Colonnes sont de sucre-d'orge, & les ornemens de fruits confits.)

Hé bien ! qu'avois-je dit ?

GUILLOT.

La plaisante méthode !
Morgué, je n'ai jamais rien vu de plus commode.

PHILANDRE.

J'admire ce Palais.

ZACORIN.

Il me paroît galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout, c'est qu'il est excellent ;
Il est bâti de sucre, orné de confitures.

GUILLOT.

Morguenne, que j'allons manger d'Architectures !

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez, c'eſt du ſucre candi.

ZACORIN.

Allons, mon cher Guillot, au plutôt goûtons-y.

BOMBANCE.

Et ces Colonnes ſont faites de ſucre-d'orge.

GUILLOT.

Morgué! ça me vient bien, car j'ai mal à la gorge.

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce Palais n'allez rien ravager;
Ce n'eſt qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

GUILLOT.

Moquons-nous de cela, morgué! vaille que vaille.

BOMBANCE.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille.
Peſte ſoit des coquins! ils vont tout écorner.

ZACORIN.

Hélas! à notre faim vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle inſolence!
Gruger notre Palais! Le Roi... Mais il s'avance.



SCENE III.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE.
Suite de Courtisans.

LE ROI.

(Le Roi entre au bruit de la Symphonie.)

QUE chacun ſe retire, & qu'aucun n'entre ici.
(Les Étrangers & les Courtiſans ſortent.)
Bombance, demeurez; & vous, Ripaille, auſſi.
Cet Empire envié par le reſte du monde,
Ce pouvoir qui s'étend une lieue à la ronde,
N'eſt que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-tôt qu'on en jouit.
Je ne ſuis pas heureux tant que vous pouriez croire;
Quel diable de plaiſir, toujours manger & boire!
Dans la profuſion le goût ſe ralentit;
Il n'eſt, mes chers amis, viande que d'appétit.
Je me laſſe ſur-tout, amant de tant de belles,
De ne pouvoir trouver quelques beautés cruelles,
De ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs,
Qui par leur réſiſtance excitent les ardeurs,
Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole;
On dit que de l'amour c'eſt-là la rocambole.

Je ſuis donc réſolu, ſi vous le trouvez bon,
De laiſſer pour un tems le Trône à l'abandon.
Le Trône cependant eſt une belle place;
Qui la quitte, la perd. Que faut-il que je faſſe?
Je m'en rapporte à vous; &, par votre moyen,
Je veux être Empereur, ou ſimple Citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avouerai, c'eſt une triſte vie
De voir à tous momens prévenir ſon envie;
Et, des plus friands mets l'eſtomac toujours plein,
N'avoir pas le loiſir d'avoir ni ſoif, ni faim.
Les plaiſirs ne ſont doux qu'aprés un peu de peine.
Quittez donc pour un tems la grandeur ſouveraine.
Par trop d'oiſiveté vos membres vous ſont vains:
Servez-vous de vos pieds, faites agir vos mains;
Et, pour trouver du goût à faire bonne chere,
Jeûnez deux ou trois jours, ce n'eſt pas une affaire.
Si le trop de ſanté vous cauſe des dédains,
Souffrez dans vos États deux ou trois Médecins;
Ils vous la détruiront, je me le perſuade.
Voilà mon ſentiment. A vous, mon camarade.

RIPAILLE.

Oui, je crois que le Roi feroit fort ſagement
De pouvoir quelquefois manger moins goulument,
Ne point laiſſer ſes pieds, ſes mains en léthargie:
Mais quitter ſon pouvoir, c'eſt ce que je dénie.

Ah ! qu'il est beau de voir un peuple à ses genoux !
Pouvez-vous vous lasser de n'obéir qu'à vous ?
Comment ! vous vous plaignez que tout va par
écuelle ?
Et que la mariée est, comme on dit, trop belle ?
Gardez votre Couronne, elle vous va trop bien ;
Vous seriez bien penaud, si vous n'étiez plus rien.
Que l'amour du Pays, que la pitié vous touche :
Cocagne à vos genoux vous parle par ma bouche ;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

LE ROI.

N'en délibérons plus. Après tout, quand j'y pense,
J'allois faire le sot de quitter ma puissance ;
Peut-être dans deux jours je m'en mordrois les
doigts.
Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.
A force de choisir, on prend souvent le pire.
Ripaille, je vous crois, & retiendrai l'Empire :
Et, pour récompenser ce conseil à l'instant,
Je prétends vous donner dix mille écus comptant.
Quoique l'argent ici soit fort peu nécessaire,
Il en faut pour jouer. Voyez mon Secretaire ;
Faites en dresser l'ordre, & je le signerai.
Allez.

BOMBANCE.

Ce n'est pas tout, Sire ; je vous dirai

Que quelques Étrangers, arrivés dans cette Isle,
Viennent vous supplier de leur donner asyle.

LE ROI.

Volontiers. Où sont-ils ?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher.

LE ROI.

Fort bien. Mais cependant qu'on me fasse approcher
Les Fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ai choisies ;
Elles méritent bien l'honneur d'être cueillies.
Qu'on ouvre le Jardin.



SCENE IV.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL.
Plusieurs Fleurs de différentes especes.

Le Théâtre change & représente un Jardin magnifique. Plusieurs Nymphes y sont sous la figure de Fleurs.

LE ROI.

LEs brillantes couleurs !
Je ne me souviens plus du blason de ces Fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer ; mais à notre maniere,
Qu'on trouvera peut-être assez particuliere.
Les Fleurs, par leur symbole, expriment tour-à-tour
Les plaisirs, les tourmens qu'on éprouve en amour.

Le Prime verd est Espérance,
Et l'Hyacinte, Amour chagrin ;
La Marguerite, Patience ;
Et l'Immortelle, Amour sans fin.

FLORIBEL.

La Fleur d'Iris est Inconstance ;
L'Héliotrope, Attachement ;
Chevre-feuille, Concupiscence ;
Et la Pensée, Amusement.

HORTULAN.

Le Muguet eſt Coquetterie,
Et la Renoncule, Fierté;
La Marjolaine, Tromperie;
Et le Barbeau, Fidélité.

FLORIBEL.

Anémone eſt Perſévérance;
Fleur de Laurier, ardent Deſir;
Jonquille enfin eſt Jouiſſance,
Et Fleur de Pommier, Repentir.

HORTULAN.

Tubéreuſe eſt dédain. Mais, dans leurs chanſons, Sire,
De tous leurs attributs elles vont vous inſtruire.

ENTRÉE DES FLEURS.

HORTULAN *chante.*

N°. I.

Charmantes Fleurs, qui, tour-à-tour
Naiſſant dans le Jardin d'Amour,
De ce Dieu marquez la puiſſance,
De vos diverſes beautés
Nos yeux ſont enchantés;
Nous ne ſavons à qui donner la préférence:
Étalez-nous vos qualités,
Nous en ferons la différence.

ENTRÉE DES FLEURS.

LA ROSE,

Fleur de la Difficulté.

N°. II.

Entre mille Fleurs nouvelles,
L'Aurore a pris le ſoin de m'embellir.
Plus mes épines ſont cruelles,
Plus il eſt doux de me cueillir.

LA RENONCULE,

Fleur de la Fierté.

N°. III.

Pour des fleurettes,
De feintes douceurs,
Nous n'avons que rigueurs.
Avec nous point d'amourettes,
Point de faveurs,
Point de fleurettes :
Nous ne livrons nos cœurs
Qu'à des ardeurs parfaites.
Dans nos retraites,
Amans trompeurs,
N'eſpérez pas cueillir des Fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRÉE DES ROSES ET DES RENONCULE

LE PAVOT,

Fleur du Sommeil.

N°. IV.

Amans maltraités de vos Belles,
Ayez recours à mes Pavots:
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles.
Les ſonges amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par de douces erreurs ſauront combler vos vœux
On n'eſt jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

LE SOUCI,

Fleur du Tourment.

N°. V.

Sans ſouci, ſans tourment,
Sans chagrin, ſans martyre;
Sans ſouci, ſans tourment,
Nul plaiſir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amoureux emp
Ne connoit pas le prix d'un fortuné moment.
Un tendre Amant qui ſe plaint, qui ſoupire
Quand il obtient ce qu'il deſire,
Trouve ſon bonheur plus charmant.

Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre;
Sans souci, sans tourment,
Nul plaisir en aimant.

LA VIOLETTE,
Fleur de l'Innocence.
N°. VI.

Je suis la simple Violette,
Je fais le plaisir de nos Champs;
Je badine, je suis folette:
Profitez-en, jeunes Amans.
Ne perdez pas ces doux instans,
Gardez-vous bien d'attendre:
Pour me cueillir il n'est qu'un tems;
Heureux qui sait le prendre!

ENTRÉE DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE,
Fleur de la Jouissance.
N°. VII.

Non, ce n'est plus le tems
De la persévérance;
Non, ce n'est plus le tems
Des fideles Amans.
Je couronne leurs feux, je finis leurs souffrances,
Je mets enfin le comble à leurs contentemens.
De mes faveurs quelle est la récompense?

Je ſuis le prix de la Conſtance,
Et fais ſouvent des inconſtans.
Non, ce n'eſt plus le tems
De la perſévérance;
Non, ce n'eſt plus le tems
Des fideles Amans.

ENTRÉE DE TOUTES LES FLEUR

LE ROI.

N°. VIII.

Mais, parmi tant de Fleurs qui brillent à nos yeu
Dis-moi ton ſentiment, laquelle te plaît mieux?

FLORIBEL *chante.*

La jalouſe Amaranthe,
Et l'Iris inconſtante
Cauſent trop de tourment:
La dédaigneuſe
Tubéreuſe
A trop d'entêtement:
A la peine je ſuccombe,
Lorſqu'il faut les arracher.
J'aime mieux la Fleur de Pêcher
Qui du premier vent tombe.

LE ROI.

Ce n'eſt pas là mon goût; j'aime les Fleurs bizarre
Et j'en voudrois trouver quelques-unes plus rares.

SCENE V.

E ROI, HORTULAN, FLORIBEL, LES FLEURS, BOMBANCE, Suite. ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

VOici ces Étrangers.

LE ROI.

Ah! qu'eſt-ce que je vois?
aimable Fleur! je ſens certain je ne ſais quoi.....
ı friſſon.... une ardeur.... un.... Je me donne au diable,
j'ai jamais encor ſenti rien de ſemblable.

PHILANDRE.

rmettez-nous, grand Roi, qu'embraſſant vos genoux,
ous venions en ces lieux vous prier....

LE ROI.

Levez-vous.

PHILANDRE.

re, des Étrangers que le deſtin contraire
pourſuivis long-tems....

LE ROI.

Il ne m'importe guere
Tout ce qu'il vous plaira ; laiſſez-moi ſeulement
Faire à cette beauté mon petit compliment.

Vous brillez ſeule en cette terre,
Vous effacez la beauté de Vénus ;
Les Roſes de notre parterre
Près de vous ſont des gratte-cus.

(*Toutes les Fleurs s'en vont.*)

PHILANDRE.

Je tremble. Que veut-il par-là lui faire entendr

LE ROI.

Dites-moi, ma dondon, avez-vous le cœur ten
Êtes-vous bien facile à vous laiſſer charmer ?

LUCELLE.

Sire, cette demande a de quoi m'alarmer.
A connoître mon cœur quel ſoin vous intéreſſe

LE ROI.

Je cherche une beauté qui ſoit un peu tigreſſe.
Je ſuis las que l'on vienne au-devant de mes vœ
Et je voudrois languir du moins un jour ou deu
Parlez : de cet effort vous ſentez-vous capable ?

LUCELLE.

Ah ! Seigneur, à quoi tend ce diſcours qui m'accab

LE ROI.

A vous marquer d'abord, par l'offre de mon cœu
En un mot, je vous aime.

LUCELLE.

Ah ! pour moi quel malheur !

LE ROI.

donc est ce malheur, s'il vous plaît ? Ma personne,
e de tous les côtés tant de grace environne,
i fait tous les plaisirs d'une brillante Cour,
urroit vous révolter en vous parlant d'amour ?

LUCELLE.

i, Seigneur ; &, malgré toute votre puissance.....

LE ROI

1 ; voilà qui me plaît, un peu de résistance ;
a m'étoit nouveau. Du chagrin, du dépit,
st de quoi justement m'aiguiser l'appétit.
mment vous nomme-t-on ?

LUCELLE.

Sire, j'ai nom Lucelle.

LE ROI.

celle. Le beau nom ! il rime avec cruelle.
çà, Lucelle, donc, grace à votre rigueur,
us aurez aujourd'hui ma Couronne & mon cœur.

LUCELLE.

e, cette offre est vaine & n'a rien qui me tente.

LE ROI.

s elle me rebute, & plus mon feu s'augmente ;
nais objet ne fut plus digne de mes vœux.
us, qui l'accompagnez, que vous êtes heureux !
tre fortune est faite ; &, d'abord, je commence
r vous donner à tous des charges d'importance.

(*A Zacorin.*) (*A Philandre.*)
Je vous fais Échanſon ; & vous mon Écuyer ;
(*A Alquif.*) (*A Guillot.*)
Vous, mon grand Chambellan ; & toi, mon Tréſor

GUILLOT.

Tréſorier ! ah ! morgué ! que cette charge eſt bon
Je recevrai l'argent & ne paierai perſonne.

LE ROI.

Oui ! Monſieur le manant, vous êtes un frippon
Au lieu de Tréſorier, ſoyez Porte-coton.

GUILLOT.

Porte-coton ! morgué, ce nom-là m'effarouche ;
Quelle charge eſt-cela ?

ZACORIN.

Ce n'eſt pas de la bouch

PHILANDRE.

Sire, je ne ſaurois me taire plus long-tems.
Vous nous comblez de biens ſans nous rendre cont
Retirez vos bienfaits, & me rendez Lucelle.
Le Ciel fit naître en nous une ardeur mutuelle
Je l'adore, elle m'aime ; & je perdrai le jour,
Plutôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROI.

En voici bien d'un autre. Oſez-vous, téméraire
Me parler d'un amour à mon amour contraire ?

PHILANDRE.

Quoi, Sire ?

LE ROI.

Taiſez-vous. Si vous me raiſonne
Je vous appliquerai du Sceptre ſur le nez ;

je vous apprendrai, chétive créature,
je ſuis en ces lieux un Monarque en peinture.

PHILANDRE.

ais enfin....

LE ROI.

Je vous trouve un plaiſant étourneau :
us me prenez, je crois, pour un Roi de carreau.

PHILANDRE.

ne me connois plus, en perdant ce que j'aime ;
j'oſe ici braver & Sceptre & Diadême.

LE ROI.

! tu fais le mutin ; va, ſors de mes États,
que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
eſt bien-tôt midi, tu n'as plus que ſix heures ;
, ſi dans mon pays plus long-tems tu demeures....

PHILANDRE.

tems ne me fait rien : quand j'en voudrai partir,
ne faut qu'un quart-d'heure, au plus, pour en ſortir ;
ais je n'en ſortirai que ſuivi de Lucelle :
mort, la ſeule mort peut me ſéparer d'elle.

LE ROI.

a! parbleu, ç'en eſt trop. Holà, Gardes, à moi.
u'on le mene en priſon.

LUCELLE.

Que faites-vous, grand Roi ?

LE ROI.

ſoutiens, comme il faut, la grandeur ſouveraine.
ans mon appartement menez cette inhumaine,
ce drôle au cachot.

ALQUIF, *bas à Philandre.*

Allez ſans murmurer ;
Je ſais bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE, *bas.*

Vos ordres, cher Alquif, arrêtent mon courage

LE ROI.

Gardes, obéiſſez, ſans tarder davantage.
Suivons cette cruelle, employons tout. Morble
Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau je

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre change & représente un Sallon magnifique.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

Qu'en dis-tu, Zacorin ?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
dirai franchement que ce Roi de Cocagne
a tête un peu chaude & n'entend pas raison.
is voilà cependant mon cher Maître en prison.

ALQUIF.

ır l'en faire sortir je sais ce qu'il faut faire ;
même ton secours m'y sera nécessaire.

ZACORIN.

ıs n'avez qu'à parler : servez-vous de mon bras
ır détrôner le Roi, ravager ses États.

ALQUIF.

Comme diable tu vas ! laisse-là ta vaillance ;
Nous n'avons pas besoin d'une telle vengeance.
Le Peuple Élémentaire est déclaré pour lui,
Et nous ne serions pas les plus forts aujourd'hui.
Je ne veux seulement que jouer une piece,
A ce plaisant Monarque, unique en son espece.
Il s'agit de tirer ton Maître de prison,
Je fetai que le Roi perdra toute raison.
J'ai, parmi mes joyaux, trouvé, par aventure,
Cette bague enchantée ; elle est de la figure
De celle qui tantôt brilloit au doigt du Roi ;
Il s'y pourra tromper aisément.

ZACORIN.

Je le crois.
Mais la difficulté, c'est de faire l'échange.

ALQUIF.

Il se lave les mains, peut-être, avant qu'il mange
Otant son diamant, pour ne le pas ternir,
Il te le donnera, dans ce tems, à tenir ;
Et toi, substituant cette bague à la place,
Tu pourras....

ZACORIN.

Je comprends ce qu'il faut que je fasse
Je sais escamoter, reposez-vous sur moi.
Mais sera-ce pour moi le diamant du Roi ?

ALQUIF.

Ne t'embarrasse point quel sera ton salaire ;
Et songe seulement à bien mener l'affaire.

ZACORI

ZACORIN.

De votre diamant quel eſt donc le pouvoir ?

ALQUIF.

Tout auſſi-tôt qu'au doigt le Roi pourra l'avoir,
Il perdra la mémoire; une eſpece d'ivreſſe
Lui fera méconnoître amis, parens, maitreſſe;
Il ſera comme un fou....

ZACORIN.

Mais je crois que déjà
Il n'a pas grand chemin à faire juſques-là:
Trouvez-vous, entre nous, ce Monarque fort ſage?

ALQUIF.

S'il eſt fou, je prétends qu'il le ſoit davantage.

ZACORIN.

Mais ſi, perdant le peu qu'on lui voit de raiſon,
Il faiſoit par plaiſir pendre ſon Échanſon ?

ALQUIF.

Ah! s'il oſoit commettre une action ſi noire,
Tu ſerois bien vengé.

ZACORIN.

C'eſt ce que je veux croire;
Mais je ſerois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal; car, dans le même inſtant,
Te coupant par morceaux, je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie!

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin, & n'appréhende rien.
Garde bien le ſecret ſur tout ; & que Lucelle
Ignore, ainſi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'eſt bien dit ; elle eſt fille, elle pourroit jaſer ;
Mon Maître du ſecret pourroit même abuſer :
Il ne manqueroit pas, par excès de tendreſſe,
D'en faire confidence à ſa chere Maitreſſe.
Je connois les Amans. Tous deux n'en ſauront rien
Et le tout ſe fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.
Tiens, prends donc cette bague.

ZACORIN.

Et ſi, par ſa puiſſance,
J'allois devenir fou moi-même par avance ?
Les moqueurs ſont moqués ; ſouvent cela ſe voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle eſt au doigt.
Adieu. Je vais de l'œil conduire toute choſe,
Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppoſe.

SCENE II.

ZACORIN *met la bague enchantée ſans y penſer ; &, s'appercevant que la tête lui tourne, il l'ôte de ſon doigt, en faiſant pluſieurs tours de Théâtre.*

ZACORIN *ſeul.*

MA foi, dans tout ceci, je crains fort pour mes os;
Je vois que je m'embarque un peu mal-à-propos.
Si le Roi s'apperçoit du changement de bague,
Ou ſi ſes Courtiſans, voyant qu'il extravague....
Mais il eſt inutile à préſent d'en parler ;
Je ſuis trop avancé pour oſer reculer.
Quelqu'un vient, taiſons-nous.



SCENE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

GRANDE, grande nouvelle !
Le Roi va triompher de la fiere Lucelle,
Elle va l'épouser pour sauver son Amant;
Et tout, pour leur hymen, s'apprête en ce moment.
Voici, pour le festin, la salle disposée;
Le Ciel y va bien-tôt envoyer sa rosée,
Les plus rares parfums y seront répandus,
Les concerts les plus doux y seront entendus,
Et, ce qui peut charmer le toucher & la vue....

ZACORIN.

A quoi bon, pour passer les cinq sens en revue,
Tout ce grand verbiage ? Il faut dire : on verra,
Entendra, goûtera, sentira, touchera.
Voilà ce qui s'appelle un style laconique;
Et c'est de la façon que j'aime qu'on s'explique.
Mais, avant de goûter ces plaisirs plus qu'humains;
(Instruisez-moi ;) le Roi lavera-t-il ses mains ?

RIPAILLE.

Plaiſante queſtion ! S'il en a fantaiſie.

ZACORIN.

Je l'en avertirai, de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoi votre eſprit eſt-il inquiété ?

ZACORIN.

Je ſuis ſon Échanſon, j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Hé ! qu'il les lave, ou non ; allez, laiſſez-le faire.
Mais adieu. Je m'en vais trouver le Secretaire,
Pour lui faire dreſſer l'ordonnance à l'inſtant,
Qui me fera payer dix mille écus comptant.



SCENE IV.

ZACORIN *seul.*

COMME le sexe change! ô Ciel! est-il possible
Que pour un autre Amant Lucelle soit sensible?
Philandre, mon cher Maître, hélas! que je te plains!
Si le Roi par hazard ne lavoit point ses mains,
Tu verrois dans ses bras la perfide Lucelle;
Et, malgré ton amour... Mais voici l'infidelle.

SCENE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'EST toi, cher Zacorin.

ZACORIN.

Eh! oui vraiment, c'est moi,
Qui raisonnois tout seul sur votre peu de foi;
Après tant de sermens, allez, le tour est traître.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton Maître?
Le Roi me menaçoit de le faire mourir:
Quand je puis le sauver, l'aurois-je vu périr?

ZACORIN.

Chanſons que tout cela ! Vous voulez être Reine.

LUCELLE.

Ah ! par de tels diſcours n'augmente pas ma peine.
Pour te déſabuſer, écoute mon projet ;
J'eſpere que bien-tôt il aura ſon effet.
Tu vois bien que le Roi veut des beautés cruelles,
Parce qu'en ſon Pays il en eſt peu de telles ;
Mes refus ne feroient que redoubler ſes feux,
Et je prends le parti de répondre à ſes vœux ;
De le feindre, du moins : me trouvant ſi traitable,
Il pourra ſe guérir de ſon amour.

ZACORIN.

Du diable !
Allez ; avant ce tems, Zacorin pourra bien.....
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.



SCENE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FÉLICINE, BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

GRANDE Reine, je viens, de la part de mon Maître,
Vous dire que bien-tôt vous le verrez paroître:
En attendant, voici deux Dames de ſa Cour,
Qu'il honore du nom de vos Dames d'atour;
Et comme toutes deux ſont ſages & prudentes,
Elles vous ſerviront auſſi de Gouvernantes.



SCENE VII.

LUCELLE, FÉLICINE, FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

QUoi! pour me gouverner il choisit des enfans?

FÉLICINE.

Des enfans, dites-vous? Nous avons cinquante ans.

ZACORIN.

Cinquante ans! Eh! comment cela se peut-il faire?
Vous en paroissez dix.

FÉLICINE.

Il faut te satisfaire,
Et contenter ici ta curiosité.
Comme après cinquante ans se passe la beauté,
Les femmes du pays, ayant atteint cet âge,
N'en ont point de dépit: elles ont l'avantage
De retourner soudain à l'âge de dix ans,
Et rentrent, sans hyver, de l'Automne au Printems.

ZACORIN.

Si nos Dames savoient de ce Pays l'usage,
Combien entreprendroient dès demain le voyage!

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir.

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir;
Et, comme on rajeunit, sans perdre la mémoire,
Des cinquante ans passés on rappelle l'histoire;
On prévient les périls, on sait se dérober
Des pieges des Amans où l'on a pu tomber.

ZACORIN.

Quelques-uns autrefois vous ont-ils attrapée?

FORTUNATE.

Oh! que oui; mon enfant, j'ai tant été trompée....
Mais je suis aguerrie; &, pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attrapper se levera matin.

ZACORIN.

Si bien donc, désormais, que vous serez plus fine,
Et vendrez votre son mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'est point effacé,
Faites-nous un récit de votre tems passé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans, je fus trop innocente;
Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente;
C'étoit un Écolier, jeune, joli, bien fait;
Mais le petit frippon étoit un indiscret.
A vingt ans, j'en pris un qui me parut plus sage;
Mais il étoit jaloux, jaloux jusqu'à la rage.
A trente ans, je fis choix d'un vieillard amoureux;
Il s'efforçoit en tout de prévenir mes vœux;
Le bon-homme faisoit tout ce qu'il pouvoit faire;
Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi plaire.

Enfin, sur mes vieux jours, voulant goûter de tout,
Et des vieilles du tems me conformer au goût,
Je pris un petit-Maître. Ah ! la maudite engeance!
Qu'il m'a fait de chagrin & causé de dépense !
Pour me récompenser de mes soins bienfaisans,
Il en entretenoit une autre à mes dépens.

ZACORIN.

A présent des Amans connoissant le manege,
Bien huppé qui pourra vout attraper au piege.
Et vous, ma belle Dame, à votre air sérieux,
On pourroit présumer que vous avez fait mieux.

FÉLICINE.

Encor pis. En prenant un chemin tout contraire,
Jusques à quarante ans je fus prude & févere:
J'accablai de rigueurs les plus tendres Amans,
Je méprisai leurs soins, leurs doux empressemens;
A la fin, se lassant de me voir inhumaine,
Il déserterent tous & briserent leur chaîne;
J'en fus piquée au vif, à ne vous rien celer,
Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeller:
J'avois pris leur amour, eux mon indifférence;
Leurs yeux étoient ouverts, & les miens sans puissance.
Lorsque je me vis seule & sans adorateurs,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs!

ZACORIN.

Dieu sait si vous allez, après cette aventure,
Vous bien dédommager ?

FÉLICINE.

Oh! je vous en aſſure.

FORTUNATE, *à Félicine.*

Il faudra déſormais nous conduire avec art:
Je fus trop tôt coquette, & vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'être point la dupe, en quoi qu'on ſe propoſe,
Ma foi, l'expérience eſt une belle choſe.

FÉLICINE, *à Lucelle.*

Réglez-vous là-deſſus, mon enfant; évitez,
En toute occaſion, les deux extrêmités.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux Gouvernantes,
Qu'un long âge & l'épreuve ont rendu ſi ſavantes.

LUCELLE.

Quand j'épouſe le Roi, qu'ai-je beſoin de vous ?

FORTUNATE.

Hé ! nous vous inſtruirons à mener un époux :
Vous apprendrez par nous à le rendre fidele,
A faire qu'à ſes yeux vous ſoyez toujours belle,
Et que de vos liens il ne puiſſe échapper ;
Nous vous apprendrons tout, & même à le tromper.

ZACORIN.

Comment ! à le tromper, lorſqu'à vous il ſe fie ?

FÉLICINE.

C'eſt façon de parler, pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la ſervir.

ZACORIN.

C'eſt fort bien fait, vraiment.
Mais, ſous terre, je ſens un certain mouvement.

FÉLICINE

Ce que vous allez voir, c'eſt l'ouvrage des Gnomes,
Habitans de la Terre, inviſibles aux hommes.
Les habitans de l'Onde, & de l'Air, & du Feu,
Pour apporter les mets, arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le Roi vient; paroiſſez moins triſte, je vous prie.
Nous allons donner ordre à la cérémonie.
Quand vous aurez dîné, le Roi vous conduira
Au Temple de Comus, où l'on vous mariera;
Du Temple ſur un Trône & magnifique & leſte;
Du Trône.... Adieu. Tantôt on vous dira le reſte.



SCENE VIII.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE, GUILLOT, GARDES.

LE ROI.

Ma charmante, je touche au bienheureux moment,
Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE, *à part.*

Philandre, cher Philandre! O tristesse mortelle!
Pour te sauver le jour il faut être infidelle!

ZACORIN, *présentant un bassin au Roi.*

Sire.....

LE ROI.

Que voulez-vous? Tous vos apprêts sont vains.

ZACORIN.

Quoi!.....

LE ROI.

Je viens là-dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage?

LE ROI.

Et par quelle raiſon les laver? dis.

ZACORIN, *à part.*

J'enrage.

(*Au Roi.*)

Sire, dans nos climats, la coutume des Rois
Eſt de laver leurs mains toujours deux ou trois fois;
Et, ſi vous vouliez....

LE ROI.

Non. Vous êtes bien étrange!

ZACORIN.

Je vous les laverois à l'eau de fleurs d'orange.

LE ROI.

Il n'en eſt pas beſoin; votre importunité....

ZACORIN.

Tout ce qu'il vous plaira. Pourtant la propreté....
Et ſur-tout dans les Rois; quand ils ont les mains nettes,
Les préſens qu'ils nous font....

LE ROI.

Finiſſez vos fornettes.

ZACORIN, *à part.*

Il ne lavera pas ſes mains abſolument,
Et je ne ferai point le troc du diamant.

LE ROI.

Venez, Reine; il eſt tems de nous placer à table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROI.

Il eſt aſſez paſſable.

ZACORIN *l'examine, & éternue ſur* [...] *main du Roi.*

Que je le voie un peu.

LE ROI, *prenant une ſerviette, s'eſſ*[...] *la main.*

Peſte ſoit du vilain,
Du mal-propre, qui vient de cracher ſur ma main

ZACORIN.

Sire, c'eſt mon défaut; & toujours j'éternue,
Lorſqu'un beau diamant vient m'éblouir la vue.

LE ROI.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je m'en vais l'eſſuyer;
Et, vous lavant les mains.....

LE ROI.

Encor! va-t-en au Diable,
Et laiſſe-moi, maraud, enfin me mettre à table.
Que l'on ſerve au plutôt.

ZACORIN, *à part.*

Tous mes efforts ſont vains;
Rien ne peut l'obliger à ſe laver les mains.

(On entend un air de ſymphonie, ſur lequel les Sylphes & les Salamandres deſcendent du Ciel ; & apportent les mets que les Ondins & les Gnomes ſervent ſur table. Pluſieurs fontaines de vin coulent au buffet, & tombent dans des cuvettes.)

ZACORIN *continue.*

Quelle profuſion ! l'agréable mêlange !
Allons, buvons toujours, attendant que je mange.

LE ROI, *ſe mettant à table avec Lucelle.*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au Roi.

ZACORIN.

Bon ; c'eſt-là mon emploi.
Goûtons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, à boire au Roi.

GUILLOT.

A boire au Roi.

ZACORIN, *au buffet.*

Parbleu ! donnez-vous patience.
Il faut bien de ces vins faire la différence,
Pour que ſa Majeſté boive au moins du meilleur.

(Il préſente une coupe au Roi.)

Sire, en voilà du goût de votre ſerviteur.

LE ROI.

Allons, à la ſanté de la future Reine;
Raſade.

ZACORIN.

Tope, Sire; elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le Roi boit.

BOMBANCE.

Taiſez-vous; vous nous étourdiſſez.
(*Aux Muſiciens.*)
Et vous, chantez ces airs pour l'Hymen.

UN MUSICIEN.

C'eſt aſſez.

ON CHANTE.

N°. IX.

C'eſt l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné ſéjour:
Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle;
Les Jeux, les Ris, les Graces, tour-à-tour,
Vont écarter les chagrins de ta Cour.
C'eſt l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné ſéjour.
Le flambeau du jour
Ne répand point une clarté plus belle
Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.
C'eſt l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné ſéjour.

LE ROI, *à Lucelle.*

'ous n'avez pas encore entendu nos merveilles.

(*Aux Muſiciens.*)

'ous, dont la voix charmante enchante nos oreilles,
ſſemblez, par vos chants, les oiſeaux d'alentour;
)u'ils viennent tous ici pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

N°. X.

Quittez vos feuillages,
Tendres habitans des forêts;
Volez, venez en ce Palais
Y faire entendre vos ramages.

(*On entend le ramage des oiſeaux.*)

De vos chants mélodieux,
Roſſignols, rempliſſez ces lieux.

(*La ſymphonie imite le chant des Roſſignols.*)

Et vous, aimables Tourterelles,
Inſpirez-nous
Vos ardeurs fidelles.

(*La ſymphonie imite le chant des Tourterelles.*)

(*Enſuite un Merle ſiffle.*)

Inſolens oiſeaux, taiſez-vous;
En vain votre voix s'apprête
A ſe mêler à des concerts ſi doux.

(*La ſymphonie imite le chant des Coucous.*)

Fuyez, Hiboux; fuyez, Coucous:
Vous ne ſerez pas de la fête.

LE ROI, *se levant de table.*

Ils en pourroient bien être, & mon cœur en m
mure :
Ces vilains oiseaux-là sont de mauvais augure.

SCENE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILL
LUCELLE, ZACORIN, &c.

RIPAILLE.

SIRE, pour votre hymen on a tout préparé ;
Le Grand-Prêtre est au Temple, & l'Autel est p

LUCELLE, *bas.*

O Ciel ! quel coup de foudre !

LE ROI.

Allons, charmante Reine

RIPAILLE.

Si votre Majesté vouloit prendre la peine,
Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROI.

Très-volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

ZACORIN.

En voilà.

(*Il répand le cornet d'encre ſur la main du Roi & ſur l'ordonnance.*)

LE ROI.

! le maudit butor !

ZACORIN.

Sire, excuſez mon zele.

LE ROI.

te de l'eau. Toujours quelque fraſque nouvelle !
le plus étourdi d'entre tous les humains !

ZACORIN, *apportant le baſſin & l'aiguiere.*

le ſavois bien, moi, qu'il laveroit ſes mains.

LE ROI.

faut que j'aie ici bien de la patience.

RIPAILLE.

faquin a gâté toute mon ordonnance ;
lons vîte en dreſſer une autre.



SCENE X.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT, GARDES, &c.

(*Le Roi quitte ſa bague pour ſe laver les mains ; &, dans ce tems, Zacorin lui présente la bague enchantée, à la place de la ſienne, que le Roi met à ſon doigt.*)

ZACORIN.

En vérité,
Quand il faut vous ſervir, j'ai tant d'activité,
Sire, que, fort ſouvent, quand mon devoir m'abuſe
Enfin, quoi qu'il en ſoit, je vous demande excuſe

LE ROI, *ayant au doigt la bague enchantée.*

D'où me vient tout-à-coup cet éblouiſſement ?
Je ne ſais où je ſuis. Quel ſoudain changement !.

ZACORIN, *à part.*

La bague va jouer ſon jeu ; laiſſons-la faire.

LE ROI, *extravagant.*

Que faites-vous ici, femelle téméraire ?

BOMBANCE.

'est la Reine, Seigneur.

LE ROI.

Reine ! de quel pays?

BOMBANCE.

e Cocagne.

LE ROI.

Comment ! mes États envahis
uroient donc tout d'un coup ainsi changé de maître ?

BOMBANCE.

ue veut dire le Roi ? Je n'y puis rien connoître.

LUCELLE.

paroît en effet qu'il perd le jugement.
(*Bas.*)
erois-je assez heureuse, en cet événement ?....

BOMBANCE.

'amour auroit-il pu lui troubler la cervelle ?
uoi ! Sire, dans le tems que l'aimable Lucelle
oit être votre Épouse, & qu'un nœud glorieux ?...

LE ROI.

omment donc mon épouse! ôtez-vous de mes yeux.
(*Bombance sort.*)
e vous trouve plaisant.

GUILLOT.

Sa bile se remue.
'il lui prenoit envie..... Otons-nous de sa vue.
(*Il sort.*)

LE ROI.

Et vous auſſi, ma mie, au plûtôt détalons ;
Cherchez fortune ailleurs ; tournez-moi les talo[n]s.

LUCELLE, *à part.*

Que je conçois d'eſpoir de cette frenéſie !
Lui puiſſe-t-elle, hélas ! durer toute la vie !
Cependant délivrons Philandre, ſi je puis.
(*Elle ſort.*)

LE ROI.

Gardes.

UN GARDE.

Seigneur.

LE ROI.

Voyez là-dedans ſi j'y ſuis.



SCEN[E]

SCENE XI.

LE ROI *dans sa ſalle*, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

LE ROI.

AH! Prince, demeurez; vous m'êtes néceſſaire.

ZACORIN, *à part.*

Moi Prince? voici bien encore une autre affaire!

LE ROI.

Je vous avois prié de dîner avec moi;
Mais vous voyez.....

ZACORIN.

Je vois que nous avons de quoi.

(*Zacorin ſe met à table avec le Roi.*)

Allons, dînons, Seigneur.

LE ROI.

Contez-moi quelque hiſtoire.

ZACORIN.

Une hiſtoire à préſent? Ma foi, parlons de boire,
Ou plûtôt de manger.

LE ROI.

Agiſſez ſans façon.
Seroit-ce votre avis, dites-moi, Prince. . . .

ZACORIN, *la bouche pleine.*

Non.

LE ROI.

Qu'oubliant tous les ſoins que je dois à l'Empire,
Je priſſe une moitié qui, comme un Diable....

ZACORIN.

Pire.

LE ROI.

Me cauſeroit, peut-être, un chagrin inoui;
Vous connoiſſez le ſexe, il eſt bien mauvais....

ZACORIN.

Oui.

LE ROI.

Je n'en ferai donc rien, & je veux vous en croire,
Prince; votre conſeil mérite bien....

ZACORIN.

A boire.



SCENE XII.

LE ROI *dans sa folie*, RIPAILLE, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

LE ROI.

Que voulez-vous ?

RIPAILLE.

Seigneur, c'est un autre papier.

LE ROI.

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour Auteur ! sa Majesté se raille.
Quoi ! méconnoissez-vous le fidele Ripaille,
Sire ?

LE ROI.

Ripaille soit. Que voulez-vous ? voyons.

RIPAILLE.

Vous prier de signer l'Ordonnance.....

LE ROI.

Lisons.

Que l'on paye à Ripaille, en especes valables,
Dix mille écus comptant.... Allez à tous les Diables.
Comment ! dix mille écus seroient ainsi donnés ?
Seigneur, qu'en dites-vous ?

ZACORIN.

Oui-dà! c'eſt pour ſon nez!
Ah! voyez donc, c'eſt bien ainſi qu'on vous emboiſe!

(*A Ripaille.*)

Allons, tirez.

SCENE XIII.

LE ROI *dans ſa folie*, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

ZACORIN.

A vous, Majeſté Cocagnoiſe.

LE ROI.

Oui-dà, tope.



SCENE XIV.

LE ROI, *dans sa folie* LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

SEIGNEUR, je reviens sur mes pas.
Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas.
De la triste prison où Philandre respire,
On m'interdit l'approche; & j'ose ici vous dire....

LE ROI.

Qui l'a mis en prison?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROI.

Vous êtes folle, ou moi. Pourquoi? Quand? Et comment?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très-véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre Diable.

LE ROI.

Tenez, voilà ma bague, allez l'en retirer ;
Le Geolier, la voyant, vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontés !

SCENE XV.

LE ROI, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE.

LE ROI, *ayant quitté sa bague, rentre dans son bon sens.*

N'Est-ce point rêverie ?
Il me semble sortir de quelque léthargie ;
Je suis tout ébloui de tout ce que je vois ;
Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.
Holà, l'ami, dis-moi, n'as-tu point vu Lucelle ?

ZACORIN *ivre.*

Lucelle ? Palsembleu ! vous me la donnez belle ;
Vous l'avez envoyée auprès de son Amant.

LE ROI.

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment !

LE ROI.

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes....
Où suis-je?

ZACORIN.

Par ma foi, vous êtes dans les vignes.

LE ROI.

D'où peut venir cela?

ZACORIN.

C'est que vous avez bu.
Tenez, à vos discours, je l'ai d'abord connu.
Sire, allez vous coucher, vous ne sauriez mieux faire.

LE ROI.

Ah! voilà, pour ma noce, un beau préliminaire.
Que va dire Lucelle? Ah! Prince malheureux!
Qu'en dira l'avenir? Que diront nos neveux?

ZACORIN.

Adieu, mon cher ami, mon cher Roi de Cocagne.
Que dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne!

LE ROI.

Comment donc! conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux.
Mais, si vous m'en croyez, conduisons-nous tous deux.

Pour moi, comme pour vous, également je tremble;
Du moins, si nous tombons, nous tomberons
ensemble.
Je suis tout-à-fait ivre, & vous ivre à demi;
Il n'y paroîtra plus, quand nous aurons dormi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

MON Maître eſt libre enfin ; mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à ſon doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obſtine à la vouloir porter :
A la fin, alarmé de ſon extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le ſilence ;
Lorſque, prenant ſa courſe & fuyant vers ces lieux,
Elle s'eſt tout-à-coup dérobée à mes yeux.
Philandre ſuit ſes pas, pleure, ſe déſeſpere ;
Et moi je ſuis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir ſi vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le cele pas.
Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice,
Pour que du diamant le Roi ſe reſaiſiſſe ;

Il feroit bien plus fou que la premiere fois,
A l'hymen de Philandre il donneroit fa voix,
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
Attends ici Lucelle, elle y viendra peut-être;
Je vais, de mon côté, tâcher de la trouver.
J'ai trop bien commencé, pour ne pas achever.

SCENE II.

ZACORIN *feul.*

NOTRE Roi de Cocagne en ce moment fommeille;
Et nous pourrons fort bien, avant qu'il fe réveille,
Partir d'ici fans bruit. Mais, non, n'en faifons rien.
Pourquoi quitter des lieux où nous fommes fi bien.
Lucelle.... Ah! la voici.



SCENE III.

LUCELLE *folle*, ZACORIN.

LUCELLE.

Voyez quelle insolence !
Ah ! je vous montrerai si je suis en démence,
Mesdames les guenons. Hé ! vous voilà, mon cher !
Depuis une heure & plus, je suis à vous chercher.
Eh bien donc ! à propos, à quand notre hymenée ?
Quelle raison en peut retarder la journée,
Ou plûtôt le moment ? Car enfin, nos amours....
Mais, pour en revenir à mes premiers discours,
J'ai donné le fouet à mes deux Gouvernantes,
Qui vouloient avec moi faire les insolentes,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est, parbleu, bon là !
Ces Dames avoient bien affaire de cela.
Mais quittez cette bague ; elle est cause, Madame,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ma flamme ?....
Objet de mes desirs, mon amour.....

ZACORIN.

Oh ! parbleu,
Madame, finissons au plutôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons, courons, volons dans quelque Isle déserte:
Que ta vue, à la mienne à tous momens offerte,
Puisse, par ses rayons, répondre à cette ardeur
Que des traits si charmans allument dans mon
cœur.

ZACORIN.

Quel galimatias! Si sa folie augmente,
Je crains bien qu'à la fin le Diable ne me tente.
Nous sommes ici seuls, personne ne nous voit;
Par ma foi, laissons-lui le diamant au doigt,
Et voyons-en la suite.

LUCELLE.

Acheve ton ouvrage,
Amour; jadis tes mains pétrirent ce visage,
Rends sensible son cœur.

ZACORIN.

Courage, Zacorin;
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin;
Et, sans considérer où tout ceci m'embarque......

(*Il veut l'embrasser.*)



SCENE IV.

LE ROI *dans son bon sens*, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROI.

AH! je vous y prends donc!

ZACORIN.

Peste soit du Monarque!
Il vient mal-à-propos.

LE ROI.

Me faire un tel affront!
Quoi! me vouloir planter des cornes sur le front!
Quoi! sur un front Royal orné du diadême!

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROI.

Ah! quelle audace extrême!
Comment m'oser trahir par telles actions!

ZACORIN.

On trahiroit son pere en ces occasions.

LE ROI.

Et vous, qui dans l'abord faisiez tant la farouche,
Vous, que je destinois au plaisir de ma couche,
Vous n'auriez pas, je pense, appellé du secours?

LUCELLE.

Quel es-tu pour tenir de ſemblables diſcours ?
Eſt-ce à toi de régler mon amour ou ma haine?
J'aime ce Cavalier, n'en vaut il pas la peine ?
Qui peut en murmurer ? Je ſuis Reine, je croi.

LE ROI.

Pas tout-à-fait encor, mais pour moi je ſuis Roi ;
Et, quand il me plaira, vous deviendrez ſujette.

LUCELLE.

Le joli Roitelet !

LE ROI.

La plaiſante Reinette!

LUCELLE.

Oui, vous avez beau dire & vous mettre e
courroux,
Je l'aime & je prétends en faire mon Époux.

LE ROI.

Elle eſt enſorcelée ; aimer cette figure !

ZACORIN.

Hélas ! c'eſt malgré moi, Sire, je vous aſſure :
Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits,
Pour que vous puſſiez plaire autant que je lui plai

LE ROI.

Ah ! vous lui plaiſez donc, vieux maſque de ſatyre
Et vous avez encor le front de me le dire !
Nous allons voir cela. Madame, en ce moment,
Renoncez pour jamais à cet indigne Amant,
Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Hé bien ! à la bonne heure;
Je l'aimerai toujours.

ZACORIN.

Quoi ! souffrir que je meure !
laissez-moi plûtôt.

LUCELLE.

Ah ! ne l'espérez pas ;
Je prétends vous aimer au-delà du trépas.
Mourez, & soyez sûr.....

ZACORIN.

Le Diable vous emporte !
Je me passerai bien d'être aimé de la sorte.

LE ROI.

Holà, Gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéir ;
Je vais tout employer pour me faire haïr.
Je vais lui chanter pouille, & je me persuade
(*A Lucelle.*)
Que vous serez content. La laide ! la maussade !
La vieille ! la guenon !

LUCELLE.

Que ce transport m'est doux !
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux;
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'est pas un amour, morbleu ! c'est une rage.

LE ROI.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah! laiſſez-moi du moins recevoir ſes adieux.

ZACORIN.

(*A Lucelle.*) (*Au Roi.*)

Morbleu, retirez-vous ! Seigneur, un mot, de gr

LE ROI.

Non, ç'en eſt fait.

ZACORIN.

O Ciel ! que faut-il que je faſſ

Arrachons-lui la bague, il n'eſt que ce moyen.

SCENE V.

LE ROI, PHILANDRE, LUCELI ZACORIN.

PHILANDRE.

DANS l'état où je ſuis, non, je n'écoute rier

Sire, me retirant d'une priſon affreuſe,

Vous me rendez la vie encor plus malheureuſe

Je renonce à ma grace, & je viens en ces lieux

Puiſque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROI.

Que, Diable, celui-ci vient-il encor me dire?

Tout ce qu'il te plaira, vis, meurs, reſpire, expir

Creve, ſi tu le veux, je le trouverai bon.

Mais, dis-moi, qui t'a pu tirer de ta priſon?

PHILANDRE.

C'eſt vous-même, Seigneur.

LE ROI.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

Je n'ai, pour en ſortir, eu d'ordre que le vôtre.

LE ROI.

Tu te moques de moi, je n'y ſongeai jamais;
Mais, puiſque ç'en eſt fait, ſois ſage déſormais.

PHILANDRE.

Ah! laiſſez-moi du moins m'adreſſer à Lucelle.
(*A Lucelle.*)
Après tant de ſermens, cœur volage, infidelle.....

LUCELLE.

Que me demandez-vous? que vous ai-je promis?
Je veux perdre le jour, ſi jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux! quelle cruauté! quoi! la parjure oublie
Qu'elle doit à mon bras ſon honneur & ſa vie!

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien; c'eſt à ce cher Amant,
Qui va mourir pour moi dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah! la maudite bague!

LUCELLE.

En un mot, je l'adore,
Ce charmant Cavalier.

PHILANDRE.

O Ciel! qu'entends-je encore?
Lucelle perd l'eſprit, il n'en faut plus douter.

Tantôt, à ses chagrins se laissant emporter,
Ses sens se sont troublés ; ma prison en est cause.

ZACORIN.

Seigneur, permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre ; &, dans un tel malheur,
Je veux m'abandonner à toute ma douleur.
(*Au Roi.*)
C'est vous, cruel !....

LE ROI.

Comment ! quel est donc ce langage ?
Je joue ici, me semble, un plaisant personnage.
Quoi ! traiter de la sorte un Amant couronné,
Qui de mille vertus se trouve assaisonné !

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin, belle Lucelle,
Vous vous obstinez donc à demeurer fidelle ?
Hé bien ! il faut mourir ; mais, avant ce moment,
Ne me refusez pas du moins ce diamant :
Il me rappellera votre charmante idée
Jusqu'au dernier soupir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée.
Cher Amant, le voici.
(*Lui donnant le diamant.*)

LE ROI.

Que veut dire cela ?
Comment ! mon diamant !

ZACORIN, *rendant le diamant au Roi.*
(*A part.*) Ah! Sire, le voilà.
: respire, & n'ai plus à craindre pour ma vie.
e Roi va, Dieu merci, rentrer dans sa folie.

LUCELLE *dans son bon sens.*
ue vois-je? quel objet se vient offrir à moi?
ıilandre, cher Philandre, est-ce vous que je voi?
élas! d'où sortez-vous, & d'où viens-je moi-même?

PHILANDRE.
lle me reconnoît. Ah! ma joie est extrême!
ucelle en son bon sens, quel heureux changement!
uı pouvoit lui causer ce triste égarement?

ZACORIN, *bas à Lisette.*
a bague qu'à l'instant le Roi vient de reprendre:
lais ce sont des secrets qu'on saura vous apprendre.

PHILANDRE, *bas.*
uoi! ne puis-je savoir en peu de mots?...

ZACORIN, *bas.*
Hé bien!
'est un tour qu'a joué notre Magicien.

LE ROI *dans sa folie.*
ù suis-je? quel transport... C'est l'Enfer qui m'appelle.
Ion, c'est la jalousie. Hé bien! que me veut-elle?
Ie voilà. Quels Démons, par leur brûlante ardeur,
Ie dévorent?... *Je sens tout l'Enfer dans mon cœur.*

PHILANDRE, *bas à Zacorin.*

Allons trouver Alquif; il ſaura nous inſtruire
Comment dans tout ceci nous devons nous conduii,
Toi reſte, Zacorin, pour obſerver le Roi.
Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

SCENE VI.

LE ROI *dans ſa folie*, ZACORIN.

LE ROI.

OUI, le Sceptre me peſe, il faut que je le quitt
Il traîne trop de ſoins, trop d'ennuis à ſa ſuite:
Oui, je le quitterai, tous vos efforts ſont vains;
Mais je le veux du moins remettre en bonnes maii
Choiſir pour ſucceſſeur un Prince débonnaire,
Sage, bienfait, prudent. Ah! voici mon affaire.



SCENE VII.

LE ROI *dans sa folie*, ZACORIN ; GUILLOT.

LE ROI.

Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.

GUILLOT.

Connoissez-vous Guillot, *pour lui parler ainsi ?*

ZACORIN.

Je ne m'attendois pas à ce trait de folie ;
Mais il faut l'appuyer.

LE ROI.

Allons donc, je vous prie,
Regnez ; je vous remets mon Trône & mes États.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

Quoi ! tu peux refuser l'offre d'une couronne ?

GUILLOT.

C'est pour se gauberger, morgué ! qu'il me la donne ?

ZACORIN.

Non, vraiment; c'eſt le ſort qui décide pour toi.
Chacun, dans ce pays, à ſon tour devient Roi;
Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être?
Mais dès demain, poſſible, on va m'envo
paître.

ZACORIN.

Et, quand cela ſeroit, que t'importe, innocent
Il eſt beau de régner, ne fût-ce qu'un inſtant.

GUILLOT.

Morgué! ce Trône eſt haut, & j'en crains
la chûte:
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre ſeule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos ſoins à vous y maintenir.

LE ROI, *ôtant ſa Couronne.*

Cette Couronne eſt due à votre auguſte tête.

GUILLOT.

Ah! mon auguſte tête eſt, Sire, toute prête;
Morgué, boutez deſſus.

LE ROI.

Prenez le Sceptre en mai

GUILLOT.

'ort bien. Me voilà donc à préſent Souverain?

ZACORIN, *ôtant le manteau du Roi.*

Quand ce Manteau Royal ſera ſur vos épaules.

GUILLOT.

:ette cérémonie eſt, morgué, des plus drôles;
amais ſi plaiſamment je ne fus habillé.
. quel jeu jouons-nous?

ZACORIN.

C'eſt au Roi dépouillé.

LE ROI.

Que parlez-vous de jeu? vous croyez qu'on ſe raille?
Iontez, montez au Trône.

GUILLOT, *montant ſur le Trône.*

Allons, vaille que vaille.

ZACORIN.

:e Monarque eſt bien fou; mais je trouve aujourd'hui,
Que le pauvre Guillot eſt auſſi fou que lui.

LE ROI.

'otre nom?

GUILLOT.

C'eſt Guillot, Sire, à votre ſervice.

LE ROI.

Que de ce nom fameux Cocagne retentiſſe;
:t qu'au ſon de la trompe on entende crier,
› Vive le Roi Guillot! vive Guillot premier!

GUILLOT, *ſur le Trône.*

Vous ſouhaitez qu'il vive ; hé bien ! à la bon
heure :
Et moi je tâcherai d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué, que de plaiſir ! te voilà Roi, Guillot ;
Tu vas boire, parguenne, en tirelarigot;
Tu dormiras trois jours, ſi tu veux, tout de ſuite ;
Perſonne n'aura rien à voir à ta conduite ;
Drès que tu parleras, comme t'as de l'eſprit,
Tout chacun s'écriera, morgué ! que c'eſt bien d
Droits comme des piquets, campés dans ton paſſa
Les Courtiſans flatteux viendront te rendre ho-
mage.
Les beautés de la Cour s'en vont être à ton choix
Tu n'auras qu'à chiffler & remuer les doigts,
Tretoutes s'en viendront, ſans faire les rétives....
Morguenne ! que les Rois ont de prérogatives !



SCEN

SCENE VIII.

LE ROI, *dans sa folie*, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

SEIGNEUR, que m'apprend-on, & qu'est-ce que je vois?
Vous voulez nous donner un Paysan pour Roi?
D'un si bizarre choix que pouvez-vous attendre?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le saisisse, & qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment!

GUILLOT.

Oh dame! on m'obéit ici.
Ce ne sont pas des jeux d'enfans que tout ceci.
Apprenez qu'à présent je suis votre Monarque.

LE ROI.

Sire, à votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyez pas que jamais cela soit.
Je garde cette bague, & ma main ne la donne
Qu'au Prince à qui l'État remettra la Couronne.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Dites-moi, dans ces lieux qui vous rassemble tous?
Quel dessein est le vôtre? & que demandez-vous?
On ne me répond point: il semble que l'on craigne.
Que fais-tu là, maraud, sur mon Trône?

GUILLOT.

Je regne.

LE ROI.

Tu regnes, & sur qui?

GUILLOT.

Sur les Cocaniens,
Autrefois vos sujets, & maintenant les miens.

LE ROI.

Que tout ce que je vois m'étourdit & m'étonne!
Quoi! mon Manteau Royal, mon Sceptre, m
Couronne!
Ripaille, vous plaît-il de m'éclaircir ceci?

RIPAILLE.

Apparemment, Seigneur, cela vous plaît ainsi.

LE ROI.

Ils ont perdu l'esprit. Approchez-vous, Bombance



SCENE IX.

LE ROI, *dans son bon sens*, BOMBANCE, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

MON Roi dans cet état! que faut-il que je pense?
Un autre revêtu du souverain pouvoir!

LE ROI.

Ma foi, je le demande, & ne le puis savoir.

GUILLOT.

Paix-là, Messieurs, paix-là, s'il vous plaît, qu'on se taise;
Et qu'on me laisse ici régner tout à mon aise.

BOMBANCE.

Je vois qu'ici chacun extravague à son tour;
C'est un sort que l'on a jetté sur votre Cour.

LE ROI.

Comment un sort?

RIPAILLE.

Seigneur, permettez-moi de dire
Que vous m'avez paru deux fois dans le délire;

Et que tantôt Lucelle, à tous vos Courtisans,
A tenu des discours dépourvus de bon sens.

BOMBANCE.

Il faut approfondir....

(*On entend des violons.*)

Au Diable la Musique!
C'est bien prendre son tems, quand un pouvoir magique....

GUILLOT, *se réveillant en sursaut, tombe du Trône en bas, & les renverse tous.*

Place, place, voilà le Roi qui va passer.

LE ROI.

Peste soit du lourdaud qui me vient fracasser!
Je crois que j'en serai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un Roi de poids; mais ce n'est pas ma faute.
Ces maudits violons m'ont réveillé d'abord.
Je suis fâché pourtant d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce désordre extrême,
Et donner un remede à tout ceci?

SCENE X & *derniere.*

LE ROI, *dans son bon sens*, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF, PHILANDRE, ZACORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même;
Mais il faut que le Roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensés dans ce jour.

BOMBAMCE.

Sire, il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROI.

Bon! il n'en reste pas dans mon cœur étincelle;
Mais que fait mon amour, s'il vous plaît, à ceci?

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un Génie, amoureux de la belle Lucelle,
Est devenu jaloux de votre amour pour elle;
Et, par un trait malin, s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROI.

Mais, parbleu! ce Génie a bien peu de cervelle;
Que ne s'en prenoit-il à l'Amant de Lucelle?
Mais pour vous, qui vous a révélé tout cela?

ALQUIF.

Les Enfers.

LE ROI.

Les Enfers! C'eſt comme à l'Opéra.

BOMBANCE.

Vous connoiſſez quelqu'un dans ce pays, ſans doute?

ALQUIF.

Oh! ce ſont des ſecrets où vous ne voyez goutte.
Il ſuffit que je veux être de vos amis.
Qu'en ſon premier état ici tout ſoit remis,
Que l'on n'y parle plus que de réjouiſſance.
Reprenez votre bague avec votre puiſſance,
Mais pour en mieux uſer; & que ces deux Amans
Trouvent dans votre Cour la fin de leurs tourmens.

RIPAILLE.

Et cette bague-ci?

ALQUIF.

C'eſt un autre myſtere.
Nous prendrons notre tems pour vous conter l'affaire.

(*Ici on ôte à Guillot ſes ornemens Royaux pour les remettre au Roi.*)

GUILLOT.

Mais je veux régner, moi.

ALQUIF.

Tu ſeras plus heureux
En vivant avec nous en Bourgeois de ces lieux.

LE ROI.

Vous y pouvez bien vivre à votre fantaisie.
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie,
Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux Amans;
Que tout s'accorde ici pour leurs contentemens.

ZACORIN.

C'est bien parler cela ; ce doux retour me gagne;
Et vive le Pays & le ROI DE COCAGNE !

Fin du troisieme & dernier Acte.



DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans de Cocagne & plusieurs Étrangers de diverses Nations arrivent en dansant.

UN COCANIEN ET UNE COCANIÈNNE.

QUE chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Dans la joie & l'abondance,
Tout comble ici nos desirs.
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Le jour fini recommence
Dans d'agréables loisirs.
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Que l'on chante, que l'on danse:
Loin de nous pleurs & soupirs.
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

ENTRÊE

DE COCANIENS ET DE COCANIENNES.

UN COCANIEN.

N°. XI.

Ici tout s'empreſſe à nous plaire;
Les Ris, les Amours,
Le vin, la bonne chere
Y regnent toujours.
La ſanté fait notre richeſſe;
Le plaiſir prévient nos ſouhaits;
L'aimable jeuneſſe
Y renaît ſans ceſſe;
Soucis & regrets
N'y naiſſent jamais.



VAUDEVILLE.

ENTRÉE DES ÉTRANGERS.

UNE ÉTRANGERE.

Nº. XII.

Dès longtems nous sommes en voyage,
Sans en voir finir le cours.
Nous cherchons par-tout un Peuple sage,
Pour y passer d'heureux jours.
Faut-il aller en Asie, en Afrique?
Hé! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela;
Non pas même à l'Amérique.

UN ÉTRANGER.

Où trouver de la délicatesse?
Où sert-on sans intérêts?
Où boit-on sans tomber dans l'ivresse?
Où ne fait-on point d'excès?
Seroit-ce en Suisse, ou bien en Allemagne?
Hé! lon lan la,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela;
C'est au pays de Cocagne.

UNE ÉTRANGERE.

Où l'Époux eſt-il ſans défiance,
Et le Sexe en liberté ?
Où n'a-t-on nul deſir de vengeance ?
Où dit-on la vérité ?
Faut-il courir l'Italie ou l'Eſpagne ?
Hé ! lon lan la,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela ;
C'eſt au pays de Cocagne.

UN ÉTRANGER.

Où voit-on des Beautés naturelles,
Dont le teint ſoit ſans apprêts ?
Où trouver des Maitreſſes fidelles,
Et des Amoureux diſcrets ?
Vers les François battrons-nous la campagne ?
Hé ! lon lan la,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela ;
C'eſt au pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver Filles innocentes,
Sans fineſſe & ſans détour ?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au myſtere de l'Amour ?
Eſt-ce à quinze ans, pour ne s'y pas méprendre ?

Hé ! lon lan la,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela;
A notre âge il les faut prendre.

FÉLICINE.

Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans:
Où trouver les plaiſirs de la vie,
Si ce n'eſt dans le Printems ?
Après l'Automne en vain on les ſouhaite;
Hé ! lon lan la,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela ;
Déjà la vendange eſt faite.

ZACORIN.

Où trouver des connoiſſeurs habiles
Qui puiſſent juger de tout ?
Où trouver des critiques tranquiles,
Indulgens & de bon goût ?
Eſt-ce ſur mer ou bien en terre ferme ?
Hé ! lon lan la,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela ;
Le Parterre les renferme.

Fin du Tome premier.

AIR

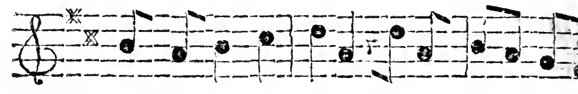

No. 1.
Tu crois au Diable a-ban-
donner Hor tenſe. Elle-ſe voit dans les
bras de l'A-mour. De ſon Amant tu trom-
pois l'es-pe-rance; Mais il a ſçu
tromper ta vi-gi-lance, Cha-
cun a ſon tour, Chacun a ſon tour.
N. 2
L'hon-neur, l'Argent, l'Amour, Sont trois
Diables Im-pi-toy-ables, Sont trois


Diables, Im - pi - toy - ables, Qui ſe com-
bat - - - - - - - tent tour à-
tour. La place d'Armes eſt un jeune cœur,
Que de - fend le Dia - ble d'Honneur.
Le Dia - ble d'Amôur pas ſes charmes, Par ſes
larmes, cherche à s'en ren - dre vainqueur,
Avec ſes flé - ches Il fait des breches :
Mais le Diable d'Argent d'un plein

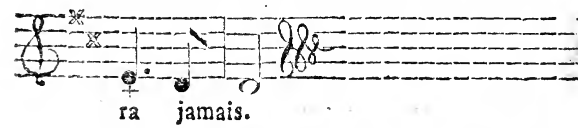

ſaut Mon - - - - te à l'aſſaut, à l'aſ-
ſaut. Mais le diable d'Argent d'un plein
ſaut Mon - - - - - te à l'aſſaut, à l'aſſaut.
N. 3
Du vin, du vin de mon Beaufrere,
Je bou-rais ſoir & matin. Plus de Deſpau-
te-re, de Ru-di-ment, de Grammaire.
Du vin, du vin, du vin.
N°. 4
U-ne femme tou-jours é-gale,



Des Amans heureux & difcrets : C'eft la Pier-

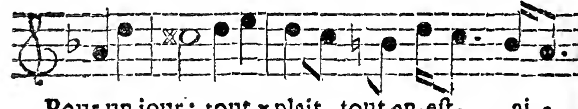


re Philo - fo - phale, Qu'on ne trouve-

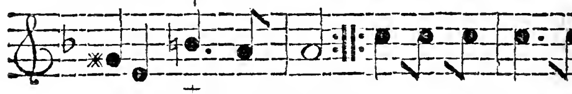


ra jamais.

N°. 5



Ah ! que l'Hymen eft a - gré - a-ble



Pour un jour ; tout y plait, tout en eft ai -



mable, C'eft l'Amour. Le len-de-main n'eft



pas fem-blable, Dans une nuit Tout eft détruit,

Le Soleil luit L'amour, s'enfuit, C'eft le Diable.

FIN.

St Germain.

N°. 1.

Allons gai, Monſieur le Procu-

reur. *Con-tre for-tu-ne bon cœur.* Et

montrez vous joy-eu - ſe, Famille

a - mou - reuſe, De la per-te

d'un a-mant On ſe conſole ai - ſe-

ment, Et dans ce ſié-cle nô -

tre, *Un clou chaſ-ſe l'au - tre*; Allons

gai, Monſieur le Procu - reur, *Contre for-*



u - ne bon cœur.
Lucrece.
N°. 2
Chaque jour à l'A - mour do
mant dans ſon ber - ceau, Je joü - ois quelq
tour nou - veau, Je dé - tour - nois ſes
traits, J'é - teig - nois ſon flambeau, Je déchi -
rois ſon ban - deau : Il s'é - veil - la, je
fus ſur - pri - ſe. *Tant va la*
cruche à l'eau, Qu'enfin el - le ſe


bri - se, Tant va la cruche à
l'eau, Qu'enfin el - le se bri - se.
M. Riffote.
N°. 3.
Quand j'é - tois jeune & belle, J'étois
sotte & cru - el - le; O que d'heureux mo-
mens per - dus! Le tems paf - sé ne re - viens
plus, plus. Quelle douceur charman - te!
Que l'on vi - vroit con - ten - te! Si jeu-
nesse sça - voit, Si vielles - se pou - voit.


Suzon
N° 4
Si je trouvois un amant De bon-
mi-ne, L'en-ver-rois je à ma Voi-si-
Non vraiment. S'il me di-soit je t'aim
Je re-pron-drois de même, Sans tant de fa
çons, Sans trop de rai-sons, Sans chercer d'excu
Sans trouver de ruse, Tu veux de moi? Je veux
toi, Voila ma foi, Qui re-fu-se, Mu-se.
VAUDEVILLE.
Lucrèce
N° 5.
Mon amour est payé d'in-diffe-

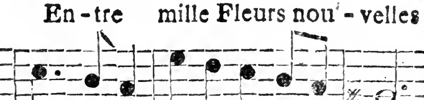

rence Par un in - grat qu'un autre a sçu charmer;
A mes dé - pens j'ai de l'expe - ri - en - ce,
Il faut con - noître avant qu'ai - mer.
Au gré de vos tendres a - mant
J'ai bien conduit cet-te ma - nœu - vre.
Mes - sieurs si vous ê - tes con - tent,
Applau - dis - sez, voi - ci le tems;
Toujours la fin couron - ne l'œu - vre.

N°. 1.

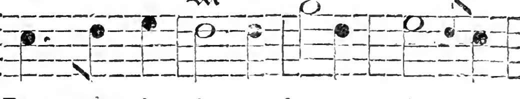

Charmantes Fleurs, qui tour-à-t
Naiſſant dans le jar-din d'Amour, De
Dieu marquez la puiſſan - ce; De vos
verſes beau - tés Nos yeux ſont en-chantés
Nous ne ſçavons à qui don-ner la
pré - fé-ren - ce : E - ta - lez nous v
qua - li - tés, Nous en fe-
rons la dif- fe - ren - ce.



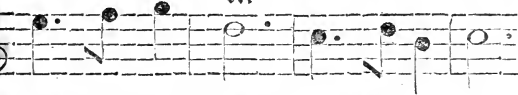
En-tre mille Fleurs nou-velles



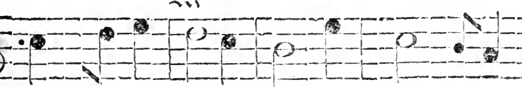
'Aurore a pris le soin de m'embel - lir,



Plus mes é - pi - nes sont cru - el - les,



Plus il est doux de me cueil-lir,



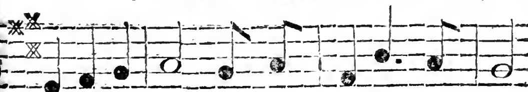
Plus mes é - pi - nes sont cru - el - les,



Plus il est doux de me cueillir.



Pour des - fleu - ret - tes, De



feintes dou-ceurs; Nous n'avons que rigueurs.


Avec nous point d'a - mou
ret - tes, Point de fa - veurs Pou
des fleu - ret - tes. Nous ne l
vrons nos cœurs Qu-à des ar - deurs p
fait - tes Dans nos re - traites, A
mans trom-peurs, N'eſpe-rez pas cu
lir des fleurs Pour des Fleu-
ret - tes.


N°. 4.
Amans mal - trai - tés
de vos bel - les, Ayez recours à
mes pa - vots, Dans les charmes du re-
pos On ne trouve point de cru - el les.
Les ſonges a - moureux Qui mon pou-
voir fait naî - tre, Par de douces er-
reurs ſçauront com - bler vos vœux.
On n'eſt ja - mais plus heu - reux Que


quand on le croit ê - tre, On
n'eſt ja - mais plus heu - reux Que
quand on le croit ê - tre.
N°. 5.
Sans ſou - ci, ſans tourment, Sans cha-
grin, ſans mar - ty - re, Sans ſou - ci, ſans
tour ment, Nul plaiſir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amou - reux
em - pi - re Ne con - noit pas le prix


d'un for - tu - né mo - ment. Un tendre
amant qui se plaint, qui son - pi - re
Quand il ob - tient ce qu'il de - si - re,
Trou - ve son bonheur plus charmant.
No. 6.
Je suis la sim - ple Vi - o -
let - te, Je fais le plaisir de nos champs
Je ba - di - ne, je suis fo - let - te,
Profitez en, jeu - nes A - mans. Ne

per - der pas ces doux inſtans, Gar - dez

vous bien d'at - ten - dre. Pour me cueil-

lir il n'eſt qu'un tems, Heureux qui

le ſçait prendre.

N°. 7.

Non, ce n'eſt plus le tems De la

perſévé - ran - ce, Non, ce n'eſt plus le

tems Des fi - de les A - mans. Non, ce

n'eſt plus le tems De la per-ſé-ve - rance,


Non, non, ce n'eſt plus le tems Des fi-
de-les a - mans. Je cou-ronne leurs
feux, je fi - nis leurs ſouffran - ces, Je
mets en - fin le comble à leurs con-
ten - te-mens. Non &c. De mes faveurs quelle
eſt la ré - com - pen - ſe? Je ſuis le
prix de la con - ſtance, Et fais ſou-
vent des in - conſtans, Et fais ſou-vent des


in - con - ſtans.
N°. 8.
La ja - louſe A-ma - ranthe
Et l'I - ris incon - ſtan-te Cauſent trop
de tour - ment. La dé - daigneu -
ſe Tu - bé - renſe A trop d'entête -
ment ; A la pei - ne Je ſuc - combe
Lorſqu'il faut les ar - ra - cher J'aime
mieux la fleur du pê - cher , Qui du pre-
V iij


mier vent - tom - be.
N°. 9.
C'est l'Amour qui t'ap - pel -
le, Hy - men, viens embel - lir ce
for - tu - né sé - jour. Ton flambeau
va bril - ler d'u - ne flamme
nou - vel - le, Les jeux, les ris,
les gra - ces tour - à - tour Vont écar-
ter les cha - grins de la Cour.


Le flambeau du jour, Ne répand point
u - ne clarté plus bel - le Que c
lui de l'Hy - men al - lu - mé par l'A -
mour. C'eſt &c.
N°. 10.
Quittez vos feuil - la - ges,
Tendres habi - tans de fo - rêts, Vo-
lez - - - - - - - - - - - - ve - n
en ce Pa - lais y faire en - tendr


vos ra - ma - ges... De vos chants
mé - lo - di - eux Roſſi-gnols rempliſ-
ſez ces lieux... Et vous ai - mables Tourte-
relles, In - ſpirez - nous vos ar-deurs fi -
delles...... In - ſo - lens oiſeaux, taiſez-
vous, En vain vo - tre voix s'ap -
prête A ſe mê - ler à
des concerts ſi doux. . . . Fuyez, Hi-


boux, fuyez, Coucous, fuyez, Coucous
Vous ne fe - rez pas de la fé -
te.
N°. 11.
I - ci tout s'empreſſe à no
plaire, Les ris les A - mours, Le
vin, la bon - ne chere y regne tou-
jours. La ſan - té fait votre ri -
cheſſe, Le plai - ſir prévient nos ſou



haits, L'ai-ma-ble jeu-neſſe y re-



naît ſans ceſſe; ſou-cis & re-

grets, N'y naiſſent ja-mais.

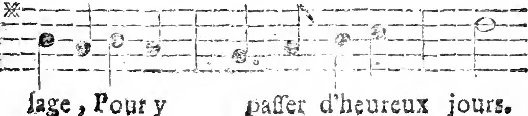
VAUDEVILLE.

'. 13.

Des longtems nous ſommes

en voy-age, ſans en voir fi-nir le

cours. Nous cherchons par-tout un Peuple



ſage, Pour y paſſer d'heureux jours.

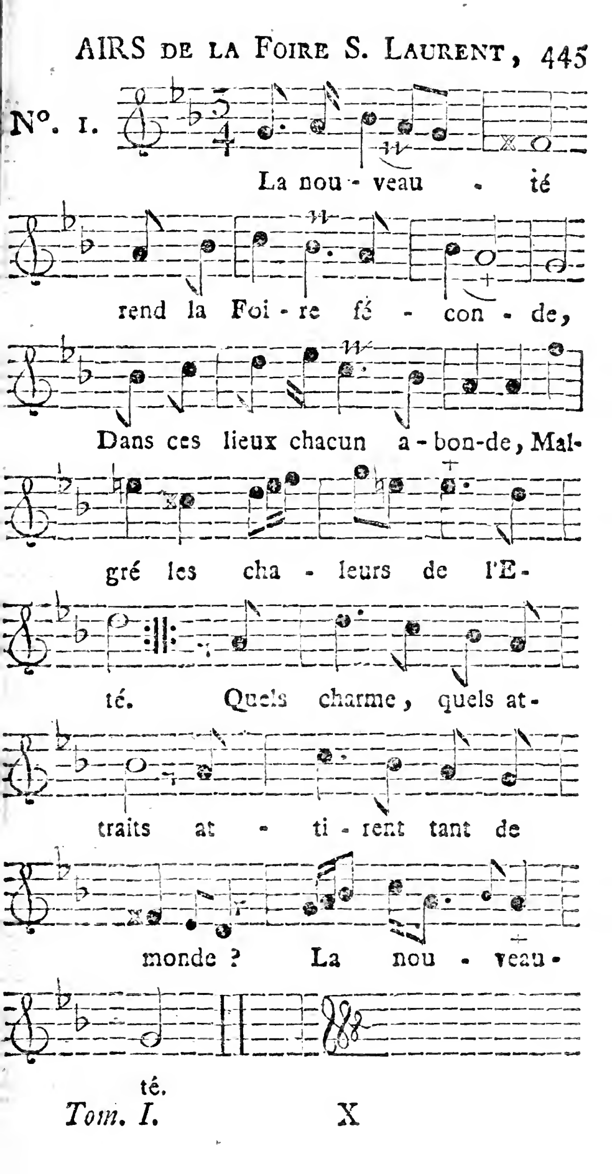
Faut-il al - ler en A - ſie, en Af

frique? Hé lon lan là Ce n'eſt pa

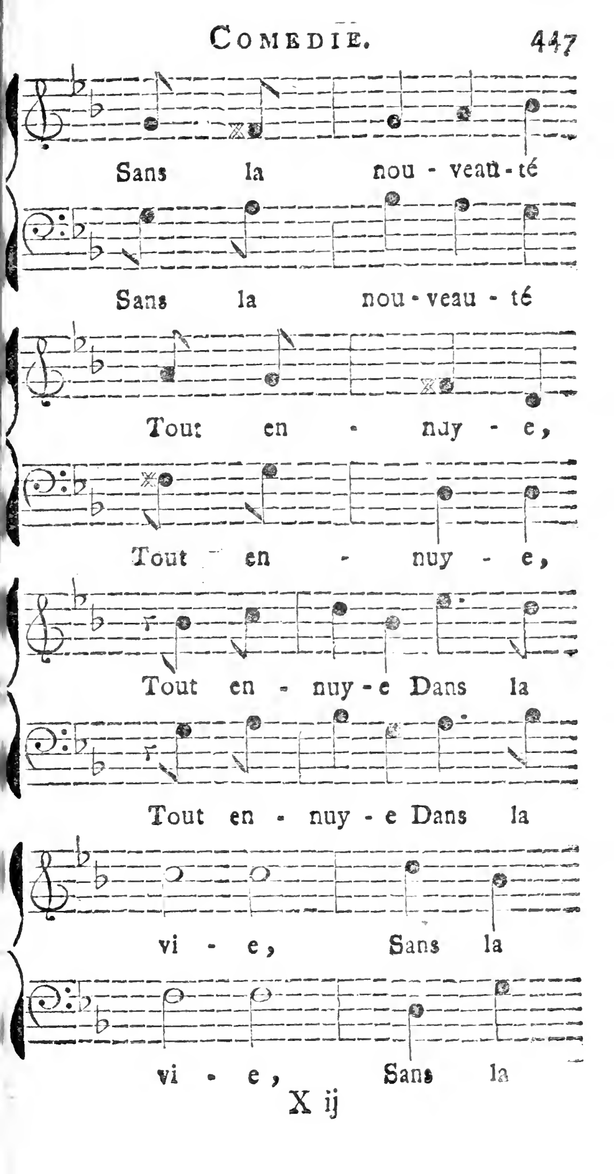
là Qu'on trouve ce - là, Non p

même à l'A - mé - ri -

que.


N°. 1.
La nou - veau - té
rend la Foi - re fé - con - de,
Dans ces lieux chacun a - bon-de, Mal-
gré les cha - leurs de l'E -
té. Quels charme, quels at -
traits at - ti - rent tant de
monde ? La nou - veau -
té.


N°. 2.
Sans la nouveauté, Tout en-
nuye Dans la vie, Tout en-
nuy-e Sans la nou-veauté, Mon Voi
ſin en tê - té. Trou-ve ma
femme jo - li - e; De la
ſienne il eſt dégoû - té, Et j'en
ſuis en - chan - té, & j'en
ſuis en-chan - té.


Sans la nou - veau - té
Sans la nou - veau - té
Tout en - nuy - e,
Tout en - nuy - e,
Tout en - nuy - e Dans la
Tout en - nuy - e Dans la
vi - e, Sans la
vi - e, Sans la


nou - veau - té, Tout en -
nou - veau - té, Sans la
nuy - - - - - - - - - e, Tout en
nou - ve-auté, Tout en -nuy - e, Tout en
nuy - e Dans la vi - e Sans
nuy - e, Sans
la nouveau - té.
la nou - veau - té.


Nº. 3.
Si je n'ai ni mains ni
bras, C'eſt lorſ-qu'il faut ren-dre: Meſſieurs,
je n'en manque pas, Quand
il faut pren-dre. Mais ſur
tout peur du-per un ſot, Et le
faire re-pie & ca-pot, Je ne ſuis
pas manchot, Je ne ſuis pas man-chot,
Je ne ſuis pas man-chot.


N°. 4.
Deux Pa - pil - lons
a - mou - reux D'une
fleur bril - lante & nou -
vel - le, Voloient - - - - - - - - sans
cesse au tour d'el le, Vo -
loient - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - sans cesse au tour
d'el - le. La plus ai -


ma - ble des deux ſçut ra -
vir u - ne fleur ſi bel -
le, Tan - dis que l'au -
tre malheu - reux Vint ſe brû -
ler à la chan - del - le,
Vint ſe bru ler - - - -
à la chan - del -
le.



Fin du Tome premier.







